# CATHERINE

## D'OVERMEIRE

ÉTUDE

PAR ERNEST FEYDEAU

TOME PREMIER

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13

1860

COLL. U. M.
ART. IN FICTION

# CATHERINE

## D'OVERMEIRE

## DU MÊME AUTEUR

### CHEZ AMYOT, LIBRAIRE, 8, RUE DE LA PAIX

LES QUATRE SAISONS. Esquisses d'après nature. 1 vol. in-12... 3 50
FANNY. Étude. 1 vol. in-12..... 3 50
DANIEL. Étude. 2 vol. in-12..... 7 »

---

### CHEZ GIDE, 5, RUE BONAPARTE

HISTOIRE DES USAGES FUNÈBRES ET DES SÉPULTURES DES PEUPLES ANCIENS. Ouvrage publié sous les auspices de LL. EE. le Ministre d'État et de la maison de l'Empereur, et le Ministre de l'instruction publique et des cultes. 2 vol. grand in-4° accompagnés de 100 planches tirées à part..... 100 »

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

# CATHERINE

## D'OVERMEIRE

### ÉTUDE

### PAR ERNEST FEYDEAU

Souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.
LA FONTAINE.

---

TOME PREMIER

---

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.

1860

Tous droits réservés.

A

# ALEXANDRE DUMAS FILS

Il suffisait de ton beau talent, mon cher Alexandre, pour que je te prie d'accepter la dédicace de cette *Étude;* mais le principal motif qui m'a déterminé à te l'offrir, c'est notre bonne et franche amitié qui date de vingt-cinq ans déjà et ne finira certainement qu'avec nous. En ces temps de ruse et d'hypocrisie, il y a, pour les âmes délicates, une chose plus respectable que l'esprit, la réputation et le succès, — quelque mérité qu'il soit, — c'est une affection sincère. Permets-moi donc d'écrire ici ton nom qui est celui de mon plus vieil ami. Je suis bien sûr qu'en lisant ce livre, malgré ses imperfections, tu ne le prendras que par ses bons côtés. Et puisses-tu lui porter bonheur, toi qui es un homme heureux, et, — chose plus rare! — digne de l'être.

*Ernest Feydeau.*

1er janvier 1860.

# PREMIÈRE PARTIE

# PREMIÈRE PARTIE

## I

L'artiste le plus désespéré des laideurs modernes peut parcourir la ville de Bruges en tous sens. Nul objet n'y choque son œil ; nul bruit, de quelque part qu'il s'élève, n'agace son oreille d'une dissonance. Les souvenirs les plus intimes du passé, se dressant en foule sous ses pas, l'accompagnent partout comme autant d'hôtes hospitaliers, et, de quart d'heure en quart d'heure, le carillon qui chante au sommet de la Tour des Halles semble lui

souhaiter joyeusement la bienvenue dans la vieille capitale des Flandres.

Un air de bonhomie et de gravité est comme étendu sur chacune de ces maisons bourgeoises à pignons découpés en gradins, avec une large fenêtre carrée, luisant au soleil. L'amour du bien-être, et je ne sais quel sentiment de matérialité s'exhalent en même temps des murs de brique soigneusement lavés au lait de chaux, et tranchant sur les toits à pentes roides écaillés de tuile. Une sorte de monotonie douce, qui vous berce comme un chant d'aïeule, coule avec les eaux brunes des canaux bordés de jardins en fleurs. Pas une maison qui se distingue de sa voisine; pas une rue qui ne ressemble à celle qui la coupe ou la prolonge. La propreté extérieure, exquise et tenace, sourit dans tous les recoins, depuis le faîte des cheminées jusqu'aux dalles des perrons circulaires. L'herbe même, rase et menue, qui s'étend sur le pavé blanc, comme une barbe de huit jours au menton négligé d'un vieillard, prend de loin, glacée d'or par le soleil incliné, quelque chose de net qui fait plaisir à voir. On aime à sentir

craquer cette herbe fraîche sous ses pieds; elle amortit leur bruit, presque insolite dans une cité si tranquille et si belle.

Nul n'a jamais pu dire comment cet immense caravansérail de toutes les nations, rival de Venise, après avoir accaparé le commerce du monde, s'endormit un jour, tout à coup, dans son activité. Son peuple, si longtemps turbulent et travailleur, aujourd'hui paresseux et doux, ne semble plus souhaiter que *ne rien faire*. L'un après l'autre, il a fermé ses comptoirs, ennuyé de toujours vendre et de toujours fabriquer. Les bras croisés, l'œil demi-clos, l'air goguenard, dans la vase de ses bassins, il regarde sournoisement pourrir la coque de ses navires. La bière qui rend pesant et la pipe qui fait rêver suffisent à ses désirs, avec l'intelligente manie des tableaux et l'amour — un peu licencieux — des belles filles. De fourmi il s'est changé en lézard; de marchand il est devenu poëte. Admirable logique des choses d'ici-bas! Les petits-fils des âpres tisserands de Philippe le Bon vivent philosophiquement du travail de leurs femmes, et, tout le long du

jour, ils s'étirent les bras, fument, boivent et font des vers !

Bruges a la forme un peu allongée d'un cirque, à l'extrémité duquel, en se reployant sur lui-même, passe le canal d'Ostende. Juste au milieu de la ville, sur une large place, s'élève la Tour des Halles, quadrangulaire et haute de trois cent vingt-cinq pieds. Au sommet, une salle octogone, percée de huit fenêtres, renferme les quarante-sept cloches du carillon, et de là, en tournant sur le talon, on aperçoit partout au loin la plaine verte et toute plate, comme une mer où s'enlève, en façon de rocher, la cité gothique aux toits rouges.

Çà et là pointent tout droit dans les airs de vénérables édifices : l'Hôtel de Ville, avec ses six tourelles et ses deux cheminées coiffées de couronnes de cuivre; la cathédrale de Saint-Sauveur, écrasée par une tour romano-byzantine; l'église de Notre-Dame, dont la flèche toute nue porte un coq d'or. D'autres églises enfin, des chapelles, des couvents, des cloîtres et des hospices, avec de beaux hôtels assis

commodément à l'angle des rues, se détachent sur le fond des toits escarpés, comme des pics sur la masse déchiquetée d'une montagne.

L'ensemble de ces toits aigus, descendant de chaque côté des pignons blancs à degrés, produit l'effet d'un tumulte. Entassés les uns sur les autres, et comme encastrés, ils se dégagent un peu de la pression commune en s'éloignant du centre. On les voit alors tout à plein, avec leurs mansardes pointues posées de travers, et les auvents de leurs comptoirs qui surplombent le bord du pavé. Un canal circulaire où viennent rayonner des jardins-maraîchers enferme cet ensemble bizarre. Au delà, il n'y a plus rien que les champs où flottent nonchalamment les brumes envolées de la mer.

Quand on est resté quelque temps accoudé au sommet de la Tour, une foule de jolis détails que, tout d'abord, on n'avait pas aperçus, vous sautent aux yeux et vous amusent. Ici, c'est une rue large et grise avec ses deux trottoirs

de pierrailles sur les côtés qui file en tournant vers la plaine. Là, ce sont des touffes d'arbres qui frôlent des cheminées sculptées d'où s'échappent lentement de claires fumées bleuâtres. Plus loin, une rivière canalisée, peuplée de joncs et tachetée par des amas de nénuphars, reproduit exactement dans ses eaux, plaquées de lumières, les tourelles carrées à clochetons aigus plantées sur ses bords. Plus loin encore, c'est un pont de pierre, en dos d'âne, qui passe d'une rive à l'autre. Les rues et les canaux s'entre-croisent, plus ténus que les fils dans la rosace d'une toile d'araignée. Le soleil doux et jaune répand sur le tout des lueurs molles et changeantes.

Vue du haut de la Tour des Halles, la ville vous prend par les yeux et vous charme. D'en bas, elle vous prend par le cœur et vous communique une sorte de tristesse douce. On voudrait vivre là, jusqu'à la mort, — à ne rien faire comme les autres, — avec quelqu'une de ces blondes filles du pays, aux chairs lumineuses, aux yeux bleus, aux dents blanches et carrées, créées pour contenter tous les ap-

pétits et capables de pleurer avec vous, sans aucun motif, par soumission pure. Chaque maison, avec son aspect gothique et sa tournure de bourgeoise, éveille en vous des idées d'ordre. On se sent devenir économe en la regardant. Des souhaits de ménage, mêlés à des désirs de devoir accompli, de constance et de résignation, vous montent à l'esprit et vous émeuvent. Si ce n'était par fausse honte, on s'en irait tout droit à confesse.

Sous le cintre surbaissé de chaque porte, s'ouvre invariablement un palier profond, carrelé de tuiles. Là, par les jours tièdes et vaporeux de l'été, à l'abri du soleil, des groupes de femmes, assises sur des chaises basses, chantonnent entre leurs dents, en remuant vîte des bobines longues entre leurs doigts agiles. Une planchette rembourrée, — qu'on appelle un *carreau*, — criblée d'épingles, est posée sur leurs genoux. Les fleurs de la dentelle qu'elles ourdissent par longues bandes sont plus délicates et plus fines que celles du givre d'avril sur les vitres des croisées. Ainsi, diligentes, et presque toutes blondes et fraîches, elles tra-

vaillent en chantant, ne s'interrompant guère que pour bavarder et sourire.

De temps à autre, dans la rue déserte, silencieuse, et comme ourlée d'un mince ruban d'ombre fine, passe un jeune capucin, aux joues vermeilles, à l'air aimable et souriant, tête nue au vent, laissant pendre paresseusement sa ceinture de corde sur sa robe brune, et l'on entend claquer ses sandales de peau sur ses talons nus, légèrement estompés. Cent pas plus loin, des ménagères qui reviennent du marché, portant au bras leur panier d'où sortent des feuilles vertes, balancent en marchant lentement leur long manteau de drap noir, à cagoule. Un vieux prêtre parfois, le parapluie à la main, l'air bien portant, proprement vêtu, chemine tout doucement après elles, en lisant son bréviaire. Des paysannes passent enfin, tenant la rue de large en large sur une seule ligne, derrière de lourds chariots. Puis la rue redevient déserte, et l'on n'entend plus rien que les papotages infinis des *dentellières*, ou les cris graves des corbeaux s'envolant tous ensemble, comme une

bouffée, de la Tour des Halles, quand le carillon chante.

Ce carillon est, à lui seul, la gloire de la ville de Bruges et son unique amusement. Il se compose de quatre octaves, depuis la grande cloche *la* qui pèse 11,539 livres, jusqu'à la plus petite cloche *la* qui pèse 12 livres. Foudroyé plusieurs fois, les Brugeois l'ont toujours obstinément rétabli. Un énorme tambour de cuivre le fait mouvoir tous les quarts d'heure, en poussant, avec chacune de ses pointes, des pédales reliées aux cloches par des fils de fer et de laiton.

C'est plaisir, je l'avoue, que de l'entendre chanter — d'un peu loin. — D'abord une sonnerie tremble dans l'air avec un aigre bruit de grelots, puis des grappes de notes s'envolent, comme effarouchées, des bouches de cuivre, tremblotant en mesure, avec des vibrations infinies et des brimbalements argentins. Une phrase lente se débrouille alors, un peu péniblement, de la masse diffuse : grave, sonore, elle s'élève, comme une gamme chromatique et

passe, d'octave en octave, à l'extrême ton aigu. Puis la sonnerie recommence, avec ses tintements d'airain interminables. Chaque cloche, petite ou grosse, suspendue sur ses oreillettes à charnières et frappée par le marteau, s'ébranle et détone à son tour. Les unes palpitent et bruissent doucement, comme si elles se dandinaient toutes seules sur leur bascule; les autres grondent, bourdonnent et mugissent, sonnant à toute volée avec des airs de tocsin. La vieille Tour résonne alors elle-même comme une immense trompe de pierre; on dirait qu'elle est sur le point d'éclater, lançant au loin sur les toits de la ville toutes ses cloches haletantes et furieuses. Mais le tambour ralentit aussitôt son mouvement. L'une après l'autre, les phrases se détachent plus nettement et s'évaporent. Et, de toute cette musique étrange et confuse, il ne reste plus rien dans l'air qu'une sourde vibration.

Ce qu'il y a de plus amusant à observer à Bruges pendant la sonnerie, c'est la satisfaction des habitants. Chaque passant, si loin qu'il se trouve de la Tour des Halles, s'arrête dans sa

marche et lève le nez en l'air. Les femmes qui bavardent sous les portes se taisent et tendent l'oreille. On dirait qu'elles espèrent surprendre une variation dans la chanson éternelle que leur chante la musique municipale. Quand la dernière note s'est amortie, les femmes reprennent en soupirant leur travail et leurs causettes, les passants continuent leur chemin, et pendant un quart d'heure la cité, redevenue subitement silencieuse, ressemble à s'y méprendre à cette ville des contes arabes, où tout est frappé de sommeil.

C'est le dimanche surtout que l'illusion est complète. Alors, chacune de ces bonnes familles flamandes, où tout est si bien prévu et si bien réglé, se dirige du même pas désœuvré, grave et lent, vers l'église la plus voisine, pour assister à la messe. Toutes les boutiques sont fermées, comme les portes et les fenêtres. A l'air d'aisance et de sensualité qu'on respirait partout succède une vague somnolence. L'ennui profond, l'ennui palpable et visible vous tombe sur les épaules comme un nuage de poussière et vous étouffe. Tout vous devient indifférent,

tout vous fatigue. Vous vous traînez le long des murs comme un fiévreux en quête d'un peu d'ombre. A peine apercevez-vous les gens qui vous croisent, rentrant chez eux, sans se presser et sans parler, contents de se trouver en paix avec le bon Dieu au moment de se mettre à table. Et si, à l'angle de quelque rue déserte, vous vous asseyez sur le banc de pierre hospitalier, vaincu par l'atmosphère écrasante qui vous enveloppe, les bras ballants, les jambes inertes, la tête au mur, les regards accablés; vous savourez longuement, malgré vous, cette tristesse qui vient d'en haut, d'en bas, de partout et qui, en vous engourdissant l'esprit, vous obsède. Alors, en percevant à demi, d'une oreille inattentive, le murmure des ailes et les cris des corbeaux, les soupirs du vent de mer alourdi par la brume sur les toits et dans les feuillages, les phrases musicales errant dans l'air, au hasard, paresseuses elles-mêmes et comme assoupies, vous vous laissez enfin gagner par le sommeil, dodelinant de la tête comme un aveugle et bercé, — avec la vieille ville marchande, — par les chants énervants de son carillon.

## II

Au commencement de l'année 1840, une maison élevait encore à Bruges son pignon découpé sur une rue large et plus solitaire que toutes les autres. Derrière elle, un jardin un peu allongé, planté de légumes et d'arbres à fruits, s'en allait, entre deux haies d'épines, aboutir au canal d'enceinte, et tout au fond, de l'autre côté de l'eau, bornait l'horizon, dans la prairie humide, un gros moulin à longues ailes, dont le tic-tac régulier, s'éveillant chaque matin avec le chant des coqs, se taisait invariablement chaque soir, à la même heure.

Quoique vieille et penchée un peu en avant,

à cause du tassement des briques, cette maison avait un tel air de propreté qu'elle attirait l'œil entre ses voisines comme si elle eût fait saillie sur la rue. Ni toiles d'araignée, ni mouchetures de boue n'altéraient la blancheur de sa façade. Les cadres verts de ses larges croisées enfermaient des vitres minces et bien nettes, et sa porte de chêne blond à lourd marteau brillait comme une plaque de métal.

Quand on avait traversé le pont de pierre sans parapet qui coupait un fossé d'eau vive sur le seuil, on rencontrait d'abord devant soi, au bout du palier, une cuisine vaste et claire où reluisaient les casseroles et les pots contre les murs; et là, presque toujours, sous le manteau noirci de la haute cheminée, bouillonnait dans les cendres quelque marmite fumeuse, d'où s'échappait, en faisant danser le couvercle, une grasse vapeur de lard et de légumes, agréable à respirer quand on est à jeun.

Un gros chat blanc ronronnait là, tout le long du jour, couché en boule sur une chaise de paille, à trois pieds au-dessous d'une cage

pleine de serins, les griffes rentrées et plissant ses paupières sur ses yeux d'or. Sa queue touffue, qui passait sous son ventre, venait caresser son museau rose à moustaches, et, de temps à autre, il poussait de grands soupirs, comme une personne mal à l'aise pour avoir un peu trop dîné.

Auprès de la cuisine, une salle à manger boisée de planches de frêne, avec un paillasson blanc éraillé posé sur des carreaux rouges, recevait tout à plein la lumière de la cour. Un énorme poêle en fer, qu'on nomme *ménagère* dans les Flandres, trônait d'un côté avec ses deux fours à tiroirs et ses pommes de cuivre. De l'autre côté, s'élevait un buffet chargé de faïences communes. Au milieu, il y avait une table ronde, et, tout contre la boiserie, huit chaises de jonc tressé. J'oubliais une grande horloge à gaîne, un peu détraquée, jouant des airs mélancoliques toutes les heures, ainsi que des gravures piquetées de trois tableaux de Rubens, encadrées de baguettes brunes et plaquées sur les panneaux.

L'éternel habitant de cette pièce était un perroquet miteux et centenaire, à plumes blanches flétries, à capuce jaune, à queue rongée jusqu'au croupion. Enchaîné par une patte sur la traverse de son bâton, tantôt il restait immobile, avec ses yeux ronds tout grands ouverts, comme un oiseau empaillé; tantôt, portant sa patte libre à son gros bec, il coupait gravement un morceau de sucre ou quelque fragment de noix sèche. Souvent il se balançait très-vite sur ses deux pieds pour se dégourdir un peu les membres. Mais dès qu'on ouvrait la porte, il se mettait soudain à parler flamand, afin de rappeler aux gens qu'il vivait encore.

Le salon faisait suite à la salle à manger, et là brillait un certain luxe antique. De vieilles tapisseries de Bruges, à personnages, d'un ton gris rehaussé de traits lie de vin, mal tendues, tremblaient du haut en bas devant les murs. Des rideaux d'étoffe pareille gonflaient leurs larges plis aux deux côtés de la fenêtre, et, sur la cheminée, entre de lourds flambeaux d'argent à écussons, une pendule en marbre blanc un peu sali projetait circulairement les rayons

de son soleil d'or. Les siéges de chêne avaient des dossiers droits et très-élevés. L'un deux, garni d'oreillettes et d'un coussin, était placé au bord du foyer, tout près d'un guéridon couvert d'un tapis rouge à palmettes, où de gros écheveaux de laine, un tricot commencé, une paire de bésicles en écaille et une tabatière d'émail gisaient pêle-mêle, dévalant d'une mignonne corbeille d'osier blanc, avec de longues bobines. En face de la fenêtre, un beau portrait d'homme, en uniforme de colonel de l'armée des Pays-Bas, se carrait vaillamment dans une large bordure.

Quelque chose de paisible et d'étouffé se dégageait de cette chambre toujours close, où des cactus plantés dans des pots vernissés, sous les rideaux de tulle roussis, collaient leurs larges fleurs sur les petites vitres d'un vert de bouteille. Les meubles lustrés par le frottement des chiffons de laine; les tentures élimées par la brosse jusqu'à la trame et décolorées par le mordant des rayons du soleil; les étoffes des siéges, fanées et par-ci par-là reprisées ingénieusement, annonçaient une inquiète écono-

mie toute proche de la gêne, en même temps que l'amour de l'ordre et des habitudes. Le jour jaune passant à travers le vitrail s'étalait doucement comme un glacis sur le parquet brun et reposait l'œil. Des parfums de linge blanc, de paille de jonc, de vieux bois, de tabac à priser, se mêlaient vaguement aux tièdes émanations du café au lait qui s'évaporaient chaque matin de la cuisine. Il n'y avait pas un recoin dans ce salon tranquille, comme dans la salle à manger, et dans les deux chambres à coucher du premier étage, qui n'exhalât ces odeurs douces, et peut-être ingénieusement combinées, qu'on rencontre souvent dans les appartements des vieilles femmes.

Cependant de menus objets traînant çà et là, et parfois un certain désordre accidentel qui dérangeait un peu l'harmonie de l'ameublement, annonçaient, dans cette maison proprette et si bien tenue, la présence d'un être jeune et peu paisible. Des poupées de carton au nez et aux joues meurtris gisaient sous les meubles, jambes et bras ballants, les jupes relevées par-dessus la tête. De petits instruments

de jardinage, pelle, râteau, arrosoir et brouette de bois blanc, s'entassaient dans un angle de la cour, à côté des outils plus longs et plus lourds faits pour la main des jardiniers. Une longue barcelonnette en osier, à demi recouverte d'une capote comme un cabriolet, se balançait, dans un coin de la chambre à coucher, sur ses planchettes à bascule. Enfin un tabouret très-bas et très-mignon ne quittait guère, dans le salon, le pied du grand fauteuil garni d'oreillettes. Si le sexe et l'âge de cet être très-remuant n'étaient pas indiqués suffisamment par ces objets, comme par la haute chaise de paille à marchepied qui lui servait à se hisser à table, ils le seraient sans doute par le petit bas de tricot — son ouvrage toujours en train et bien mal en train! — qu'on rencontrait un peu partout, avec ses pelotons lardés d'aiguilles, grâce aux malices du chat qui, dans ses moments de gaieté, le poussait avec sa patte pour s'en faire une amusette.

## III

La comtesse Johannah de Meetkerke avait été mariée toute jeune, et condamnée sur-le-champ aux fatigues de la maternité. Son époux, vrai soldat flamand, beau blond un peu épais quoique finaud et mauvaise tête, crut lui faire beaucoup d'honneur en échangeant son titre contre sa fortune. De son bonheur, à elle, il ne se souciait guère. Quand il avait bouclé son ceinturon sur ses hanches, et que bien portant et bien repu, plein de bière, tout le long de la rue, il entendait ses éperons sonner contre son grand sabre, il ne comprenait pas que personne se sentît malheureux de vivre, et volontiers il aurait appelé lâche celui qu'il eût vu pleurer. En 1792, l'invasion française le surprit à An-

vers, où il se pavanait sous l'uniforme blanc de l'Autriche. Il se battit comme un brave, fut blessé et renvoyé chez lui par Dumouriez avec l'invitation de se tenir tranquille. Mais la Flandre était alors en pleine révolution ! On démolissait les églises, on pérorait sur l'Être suprême dans les clubs, on pourchassait tous les nobles, qui naturellement dansaient la carmagnole pour donner le change sur leurs principes. L'existence du comte et de la comtesse de Meetkerke fut alors une existence de misère. Retirés chez un de leurs fermiers, qui profitait de l'occasion pour négliger de payer ses fermages, ils s'endormaient chaque soir sur un maigre dîner, avec la crainte de s'éveiller dans les mains des gendarmes. Cela dura trois ans, pendant lesquels le comte, poussé par le désœuvrement, fit trois enfants à sa femme. La malheureuse en avait déjà deux qui lui causaient bien des peines ! Elle passait toutes ses journées à les allaiter, à les laver, à les habiller de vieilles nippes, tandis que son mari se cirait la moustache en maugréant contre les républicains, et noyait ses chagrins dans le faro que son hôte lui vendait cher et qu'il trouvait détes-

table. Mais, en 1801, la Flandre ayant été déclarée terre française, le comte, qui n'avait pas plus de préjugés qu'il n'en faut pour se tirer d'affaire, offrit aussitôt ses services aux nouveaux maîtres de son pays. On lui donna le grade de lieutenant, et alors commença pour lui une véritable Odyssée de batailles. C'est à peine s'il avait le temps de respirer. Il était toujours en route, à cheval, le casque en tête, campant dans les faubourgs de toutes les capitales, et n'écrivant jamais à sa femme que pour se plaindre de l'incurie de ses chefs et lui demander de l'argent. La comtesse, pendant ce temps-là, habitait à Anvers un petit hôtel qui lui venait de sa famille, et recevait d'interminables leçons de patience de ses enfants. A chaque lettre qui lui venait de son mari, elle s'en allait vite à l'église brûler des cierges et rendre grâces, puis elle vendait un lopin de terre, hypothéquait une maison, et se ruinait enfin tout doucement, en poussant de gros soupirs, pour satisfaire les goûts dispendieux du terrible époux que sa famille lui avait donné. De temps à autre, le comte, éreinté, grisonnant, en haillons, le teint hâve, à moitié poussif, revenait

au logis conjugal *pour se refaire*. Et c'étaient alors des bombances à n'en plus finir, des achats de brillants uniformes, et des histoires interminables qu'il racontait après boire, en fumant sa pipe, à ses enfants ébahis qui l'admiraient de confiance, et qu'il rudoyait cependant, les trouvant trop femmelettes et trop bien lavés. Et puis il repartait *pour cueillir de nouveaux lauriers*, comme disaient alors les gazettes, laissant sa femme grosse, sa caisse à sec, ses petits émerveillés et ses domestiques sur les dents. Cette belle vie dura treize ans, pendant lesquels le comte attrapa cinq blessures, le grade de colonel, la croix d'honneur, qu'il n'avait certes pas volée, et quatre nouveaux enfants. Mais la déchéance de Napoléon et les traités de Vienne étaient au bout de tant de victoires! Le comte alors, sans trop rechigner, prêta serment de fidélité à Guillaume de Nassau, et, jusqu'en 1830, il passa son temps à monter la garde, à pester contre sa famille qu'il déclarait trop nombreuse, à rudoyer sa femme devant ses enfants, qui pourtant ne la respectaient guère! et à manger le reste de son bien. La révolution belge n'émut que médiocrement ce vieux sou-

dard qui en avait vu bien d'autres ! Cependant, espérant en tirer quelque profit, il la favorisa de tout son pouvoir, porta l'un des premiers la cocarde tricolore, commanda vaillamment un peloton d'insurgés derrière les barricades, et offrit ses services au roi Léopold, qui le remercia et le mit poliment à la réforme, car le comte de Meetkerke avait alors soixante-cinq ans. Ce fut une atroce désillusion pour ce bonhomme qui se croyait indispensable. Il vécut encore trois ans, maugréant alors contre la destinée humaine et l'ingratitude des rois, accablant sa femme de reproches, — comme si elle avait jamais été pour rien dans les incidents de sa vie, — mariant ses enfants à tort et à travers, boudant ses brus et ses gendres, s'endettant par rancune et par habitude. Un coup de sang l'emporta.

La comtesse de Meetkerke accueillit le malheur qui la frappait avec la plus chrétienne résignation. Son mari représentait à ses yeux ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre moral pour les faibles : *la force*. En même temps, n'ayant même pas la conscience de son égoïsme, elle

l'aimait à cause de sa tournure martiale et de son air de commandement. On n'avait pas assez récompensé sa bravoure et son mérite selon elle. Pourquoi n'était-il pas général, comme tant d'autres, lui qui, jadis, soulevait dans ses bras son cheval de guerre et faisait pâlir d'un regard les cavaliers de son régiment ?

De ses neuf enfants, lorsque le comte mourut, sept étaient déjà mariés. Elle maria de son mieux les deux autres, et alors, comme il n'y avait plus rien à glaner pour personne dans la maison de famille, le vide et le silence se firent subitement autour d'elle. On eût dit que Dieu avait voulu préparer la veuve, à l'avance, au vide et au silence plus profonds et plus effrayants du tombeau. En vrais Flamands plus soucieux de leur avenir que de leur patrie, ses quatre fils allèrent s'installer à Batavia pour tenter la fortune. Ses filles suivirent leurs époux, dont les uns résidaient en Hollande et les autres en divers lieux de la Belgique, et la mère se trouva enfin toute seule, au bout de ses forces et de sa vie, dans le petit hôtel qui lui restait pour unique fortune et valait bien peu de chose, du reste,

étant de beaucoup plus vieux qu'elle, et situé dans un quartier retiré. Il lui fallut alors quelque courage pour abandonner cette retraite à demi effondrée, mais si pleine de souvenirs, d'où ses enfants prudents, les uns après les autres, s'étaient si vite empressés de déloger. Cependant elle la vendit, et, faisant entasser sur deux chariots tout ce qui lui restait de nippes flétries et de meubles passés de mode, avec son perroquet dans sa cage et son chat dans un panier, elle se retira à Bruges où elle pouvait vivre avec un peu plus d'économie qu'à Anvers, et où elle était certaine, d'ailleurs, de trouver la tranquillité qu'elle souhaitait, après tant de fatigues et de mécomptes. Elle s'installa donc dans la petite maison de la porte Bouverie, plaça tout ce qui lui restait d'épargnes en viager, et, partageant son temps entre le soin de son ménage et le salut de son âme, elle ne songea plus à rien qu'au lourd passé, de temps à autre, à demi consolée par l'idée d'achever ses jours en paix.

Mais, au bout de quelques années, un nouveau changement devait se faire dans l'existence

de madame de Meetkerke. Une enfant de deux ans parut tout à coup sous son toit. Les circonstances qui accompagnèrent son arrivée à Bruges demeurèrent toujours un mystère pour les habitants de la ville. L'opinion générale, cependant, affirmait que la fille aînée de la comtesse, honorablement mariée à M. d'Overmeire, inspecteur des finances du gouvernement belge, était la mère de cette enfant. Un jour, — racontaient les commères du quartier de Bouverie, — alléguant l'impossibilité de s'embarrasser d'un être aussi jeune que Catherine, dans les voyages qu'elle faisait à la suite de son mari, elle avait demandé à madame de Meetkerke de l'envoyer chercher à Audenarde chez sa nourrice, en la priant de l'élever. C'était en quelque sorte recommencer la vie pour la vieille femme. Cependant il lui parut doux de reprendre le rôle qui lui avait si peu réussi. Son âme s'émut soudain, comme autrefois, à l'idée des suprêmes angoisses de la maternité. Elle tendit ses mains tremblantes et si bien habituées à bercer les douleurs du premier âge au pauvre enfant abandonné que le hasard lui envoyait. Elle remercia Dieu qui allé-

geait ainsi l'isolement immérité de sa vieillesse. Et, à l'instant même où elle ouvrit la porte de sa maison solitaire à sa petite-fille, elle reporta sur elle toutes les tendresses enfouies dans les cendres de son cœur, avec la certitude secrète qu'elle, au moins, la dédommagerait.

## IV

Chaque matin, dès huit heures, la grand'-mère quittait son grand lit à colonnes entouré de courtines vertes, et se hâtait de placer un tour de faux cheveux blancs en échelle sur sa tête, avec un bonnet de tulle roux à gros plis où voltigeaient, comme des papillons, trois nœuds de rubans mauves. Elle attachait de lourds anneaux à ses oreilles, pendait sa croix d'or à son cou, endossait sa robe de soie noire, à manches étroites, serrait à la casser l'énorme boucle d'argent de sa ceinture, attachait avec des épingles son grand col tout blanc qui lui couvrait les épaules, et chaussait ses souliers de maroquin à talons hauts.

Puis, après un coup d'œil furtif jeté sur son miroir, preste comme à vingt ans dans sa petite taille bien prise, très-droite et marchant très-vite, son trousseau de clefs à la main, elle soulevait enfin le rideau du berceau d'osier de Catherine. Alors sur le visage rose attiédi par l'oreiller qui lui souriait dans l'ombre, elle penchait avidement sa tête ridée, dont les yeux vifs et d'un bleu pâle, le front bombé, le nez mince, le menton fin et les dents blanches, exprimaient une douceur exquise. Et c'étaient des baisers à n'en plus finir entre la grand'mère et l'enfant.

Tout en l'habillant, elle lui disait mille drôleries pour la faire rire. Elle lui racontait des histoires merveilleuses où il était question de châteaux de sucre, d'océans de sirop et de bonshommes de massepain. L'enfant ravie tapait des mains pour applaudir, et la grosse servante Gertrude, croisant ses bras nus sur sa taille courte, écoutait tout cela, la bouche ouverte, comme paroles d'Évangile. Elle avait des pieds énormes, des cheveux blonds, presque blancs, qui bouffaient sur son front comme des plumes,

une poitrine de nourrice et des plaques rouges sur les joues.

Catherine grandit rapidement. A six ans se moulaient déjà ses formes. C'était une vraie fille des Flandres, dodue et joufflue, au front carré, aux cheveux blonds et soyeux, à chair fine et satinée, à la lèvre relevée et rieuse. Elle avait des yeux bleus ombragés de longs cils d'une douceur infinie. Quand, au printemps, elle sautait par le jardin, les bras et les jambes nus, avec ses deux tresses pendantes, son béguin attaché derrière les oreilles, son grand col descendant au milieu du dos et son tablier blanc flottant au vent, ceux qui la voyaient passer ne pouvaient s'empêcher de sourire. C'était l'image insoucieuse et fraîche du contentement qui se jouait devant eux.

La comtesse lui apprenait à lire dans son livre de prières. Chaque soir et chaque matin, l'enfant, assise sur son tabouret et les deux bras posés sur les genoux de sa grand'mère, suivait du doigt les longues lignes noires qu'elle devait épeler. Les phrases de la *Salutation angélique* bégayées

par ses lèvres pures, empruntant un caractère guttural à l'idiome flamand tout plein de voyelles, bruissaient comme une musique céleste sous les lambris étouffés de la maison. — Je vous salue Marie, pleine de grâce, — répétait en chevrotant la grand'mère après l'enfant. Jamais, dans l'âme de la vieille catholique, cette simple et courte prière n'avait ébranlé de cordes plus sensibles qu'en ce moment.

Quand la comtesse chantonnait, et cela lui arrivait souvent, en remuant dans les mailles de son tricot le bout de ses longues aiguilles, il ne lui venait entre les dents que des refrains lents et tristes. On eût dit alors qu'elle voulait idéaliser pour elle-même ses lourds souvenirs. Elle les avait toujours dans l'esprit. Parfois, pendant les jours assombris de l'hiver, la neige obstruant la rue et refluant jusqu'au seuil de la porte, Catherine, désœuvrée, tourmentait Gertrude et pleurait, demandant à sortir. La grand'mère, alors, soulevant ses bésicles d'écaille, prenait l'enfant grognon sur ses genoux. — Tu pleures pour bien peu de chose, — lui disait-elle, — mais tu ne serais pas si exigeante

si tu savais combien la vie est pénible. Hélas! tu ne l'apprendras que trop tôt.

Ce n'était pas que Catherine fût exigeante. Tout au plus, voulait-elle qu'on s'occupât de sa petite personne et qu'on respectât ses manies. Si la comtesse, clouée sur son fauteuil par le rhumatisme, la laissait pour un ou deux jours aux soins de Gertrude, elle entendait à l'heure des repas s'élever de grandes disputes dans la salle à manger. Elle se traînait alors, en s'appuyant sur sa canne, jusqu'à la porte, et là, habituellement, elle trouvait l'enfant boudeur juchée sur sa haute chaise, balançant son petit pied sans soulier avec colère, et versant de grosses larmes sur la serviette nouée autour de son menton. — Ah! grand'maman, — s'écriait-elle, — c'est ma bonne qui est méchante et me fait pleurer. Jamais elle ne veut étaler les confitures sur les deux côtés de mon pain! — Gertrude alors faisait observer, en servante bien apprise, que M^lle^ Catherine, si on la laissait faire, se donnerait des indigestions. — Ça m'est égal! — criait la petite fille indignée, de toutes ses forces. Gertrude aussitôt tournait les talons en

levant les épaules, et la grand'mère arrangeant la tartine au gré de sa chère gourmande, lui disait : —Tu aimeras donc toujours les confitures ? — *Ia*, — faisait l'enfant consolée en découvrant, dans un sourire, toutes ses dents.

Personne ne venait visiter madame de Meetkerke, hors le meunier dont le moulin tournait ses ailes sur l'autre bord du canal d'enceinte et qui était propriétaire de la maison. Il faisait sauter dans ses bras Catherine, caressait le chat, apprenait à jurer au perroquet et pinçait souvent, entre deux portes, la grosse Gertrude qui lui rendait des soufflets. Mais il était plein de respect pour la comtesse, ayant connu son mari le colonel, au temps de la dernière révolution.

Tous les ans à Pâques, cependant, arrivait d'Anvers dans un immense carrosse jaune une grande et vieille dame qui restait huit jours au logis. Elle aussi, elle avait connu le comte de Meetkerke ! Elle passait son temps, embéguinée dans ses coiffes, à tricoter auprès de la fenêtre avec son amie; et leurs confidences mutuelles

s'échangeaient plus vite encore que ne remuaient leurs aiguilles. Toutes deux prisaient largement. L'enfant ne comprenait rien à ce qu'elles pouvaient avoir de si long et de si mystérieux à se dire. Pour elle, ces deux images vénérables du passé, épanchant leurs âmes sous ce toit discret, enfoui dans un coin de ce fantôme de ville, ne représentaient que des caresses. Pourtant elles ne parlaient guère que d'elle-même, s'étonnant de la voir, — originale et gentille comme elle était, — complétement abandonnée de son père et de sa mère.

En grandissant, Catherine, comme toutes les filles, eut une véritable passion d'imitation. Sa grand'mère, dans la belle saison, était toujours à jardiner, émondant, cueillant, ratissant, arrosant ses arbustes. Une serpette et des ciseaux pendaient de sa ceinture avec des brins de ficelle, au bout d'une chaîne en acier, sur son tablier de cotonnade à grandes poches, et, chaussée de sabots mignons, elle trottait sans fin par les allées sablées, suivie de son chat qui miaulait, le dos rond et la queue en l'air. Catherine, un beau jour, voulut avoir son jar-

din à elle. On lui donna un petit carré de fleurs, le long de la haie, et aussitôt elle l'abîma à coups de pioche. Elle s'en allait à pas de loup voler le terreau que sa grand'mère avait étendu sur ses plates-bandes, et elle fumait ainsi son coin de terre où il n'y avait rien de semé. Elle avait beau l'arroser, le ratisser, l'aplatir avec sa pelle, rien ne poussait, et cela l'intriguait beaucoup. Souvent, au printemps, voyant sa grand'mère tailler ses arbres, elle se mettait à coupasser les siens avec furie, tranchant les bourgeons avec les fleurs, les pousses vertes avec le bois mort.

Enfin, elle en arriva à placer sur son front charmant et pur, tout égayé de boucles folles qui lui retombaient sur le nez, le tour de faux cheveux blancs de la comtesse, avec son grand bonnet à coques par-dessus. Puis, les yeux aveuglés par les besicles d'écaille, et les mains appuyées sur la canne dont s'aidait la vieille femme quand le rhumatisme la tourmentait, elle marchait par la maison, courbée en deux. Parfois, prenant sa poupée dans un coin, elle lui adressait tout bas les douces gronderies

qu'elle avait apprises de la bouche de sa grand'-mère. Elle lui donnait des conseils pour se bien conduire. — Tu verras comme la vie est triste, quand tu auras mon âge! — lui disait-elle. En larmoyant, elle lui parlait du passé.

## V

Cette étrange et douce existence à deux, entre un enfant et une femme septuagénaire, durait déjà depuis huit ans, lorsqu'un jour de la fin de l'hiver, pendant que le meunier raccommodait le treillage du poulailler, dans le jardin, comme Catherine, assise sur son tabouret de paille, s'exerçait à tricoter en bavardant auprès de sa grand'mère, un coup violent qui retentit à la porte de la rue les fit sauter toutes deux. Gertrude étant sortie pour *faire son marché*, Catherine se leva et alla ouvrir. La porte tourna sur ses gonds, et elle vit alors devant elle une dame très-élégante, de trente ans environ, blonde, avec des yeux bleus très-sérieux, le front haut et sévère. Cette dame, en aper-

cevant l'enfant, fronça les sourcils et ne dit mot; mais la prenant par le bras, elle repoussa la porte et se dirigea vers le salon. La comtesse, en ce moment, faisant remonter le vitrage à coulisse de la fenêtre, regardait dans la rue, par-dessus les pots à fleurs, pour voir qui frappait chez elle. En se retournant, il lui prit un tremblement subit, et elle tomba défaillante sur une chaise.

— Quoi ! c'est vous, Clara? — bégaya-t-elle en reconnaissant sa fille aînée et joignant les mains.

— Oui, c'est moi, — répondit en s'asseyant la visiteuse sans lâcher le bras de l'enfant. Puis elle ajouta : — Je viens vous débarrasser de Catherine.

A ces mots, madame de Meetkerke, en se levant, renversa la chaise sur laquelle elle était assise, et s'élançant sur sa petite-fille, elle l'arracha de la main qui la retenait. — Vous venez me débarrasser de Catherine? — s'écria-t-elle toute tremblante. — Mais m'avez-vous avertie

seulement? Depuis huit ans qu'elle est ici, vous êtes-vous un seul jour souvenue d'elle?...

— Je suis sa mère!... — dit la nouvelle venue avec hauteur. Mais elle fut aussitôt interrompue par la comtesse.

— Sa mère? Et à quels actes s'en douterait-on? Au lieu de la nourrir vous-même, comme c'était votre devoir, dès le jour de sa naissance, vous l'avez éloignée de vous. Vous l'avez laissée deux ans chez sa nourrice. Vous l'avez envoyée ici enfin, pour en délivrer votre vue. Depuis dix ans que cette pauvre enfant est au monde, vous la voyez aujourd'hui pour la première fois. Maintenant qu'en voulez-vous faire?

— Je suis sa mère,— répéta l'autre en frappant du pied,— et, s'il le faut, je la ferai prendre de force. Vous n'avez aucun droit sur elle. Finissons-en.

La vieille comtesse épuisée s'était traînée jusqu'à son fauteuil. Alors, la douleur qui l'avait exaspérée lui faisait trembler les mains sur son

visage ridé couvert de pleurs. Des sanglots profonds lui montaient à la gorge et elle ne cessait de répéter : — Ma pauvre petite Catherine! — L'enfant effrayée à son tour et serrée contre sa grand'mère, pâle, regardait de tous ses yeux cette femme inconnue qui voulait l'emmener. Gertrude, en ce moment, entra dans la chambre, et, ne comprenant rien à ce qu'elle entendait, car les deux femmes s'exprimaient en langue française, elle resta debout entre elles, stupéfaite, et souriant vaguement, d'un air niais.

— Allez chercher les effets de Catherine, — lui dit enfin, en flamand, madame d'Overmeire.

—Faut-il... madame?—demanda Gertrude à la comtesse qui ne répondit pas. Mais celle qui venait d'apporter tant de trouble dans cette maison paisible reprit alors d'un air dur : — Si vous n'y allez pas, j'irai, moi.

En même temps, elle ôta son chapeau et son châle, tira ses gants de ses mains, et amenant vers elle Catherine inquiète, elle commença à la regarder en silence, avec une grande curiosité

mêlée de répulsion. Puis, la voyant embarrassée et baissant les yeux, belle et fraîche, avec ses chairs roses et potelées, ses bras tout ronds et ses mains mignonnes, il lui sortit de la bouche un soupir qu'elle étouffa aussitôt. Elle se mit alors à la déshabiller machinalement, sans prononcer une parole, enlevant d'abord de ses épaules son petit mantelet de pelleterie.

Quand elle eut froidement dénoué les cheveux de sa fille qui tombaient autour d'elle par grosses mèches d'or, jusque sur ses hanches, elle se fit apporter un peigne par Gertrude qui venait de rentrer dans le salon avec un paquet de hardes sur le bras. Mais, en passant le peigne dans ces tresses si épaisses, elle arracha un cri de douleur à l'enfant. — Ah ! grand'maman ! — dit en pleurant Catherine, — comme elle me fait du mal ! — Puis, s'échappant avec ses cheveux épars sur ses épaules nues, elle courut se blottir dans les jambes de sa grand'mère qui lui serra convulsivement la tête contre son cœur.

Malgré la faculté qu'elle possédait au plus haut point de conserver un masque impassible

sur son visage, madame d'Overmeire eut l'air interdit. — Voyez si je n'ai pas raison de vous la reprendre, — dit-elle à la comtesse. — Vous l'élevez mal, vous la gâtez, vous la rendez douillette; elle pleure pour un rien, mais elle en verra bien d'autres!...

— Grand'maman, je ne veux pas m'en aller avec elle, — dit alors Catherine en sanglotant. — Je serai toujours bien sage. Je t'en supplie, ne la laisse pas m'emmener.

— Vous devez m'obéir, — interrompit madame d'Overmeire. — Venez ici que je relève vos cheveux.

— Non, — s'écria l'enfant que la menace de déranger ses habitudes mit hors d'elle-même. — On ne relève pas mes cheveux. Vous ne savez seulement pas que je porte des nattes. Je ne veux pas quitter ma grand'maman. Je ne veux pas aller avec vous.

— Quelle cruauté! — bégayait madame de Meetkerke en pleurant et tenant la petite fille

debout, par les deux bras. — Ce n'était pas assez de m'avoir abandonnée, à mon âge, avec tous les autres ! Il fallait encore me mettre une lueur de gaieté dans le cœur, pour le plaisir de l'éteindre lorsqu'elle commençait à réchauffer mes vieux os ! Pourquoi m'avoir donné Catherine, puisque vous deviez me la reprendre ? Maintenant, il faut donc que j'achève ma vie toute seule, moi qui ai mis au monde et élevé neuf enfants !

Madame d'Overmeire haussait les épaules avec impatience. La comtesse continua à se lamenter.

— Croyez-vous donc que ce n'est rien, Clara, de se voir privée d'affection, quand on est mère ? Ah ! vous êtes trop jeune encore pour concevoir ce qu'il y a de poignant dans l'abandon ! Vous êtes belle, on vous adule ! Eh bien, reprenez-la donc, votre enfant ! si vous l'aimez réellement, si vous avez bien soin d'elle, je ne me plaindrai plus. Va, ma chérie, — dit-elle à la petite fille. — Jamais, toi, tu ne m'as causé la moindre peine !...

Ici les sanglots lui coupèrent la parole, mais Catherine ne voulait pas lâcher ses jupes qu'elle tenait à toutes mains. — Voyez, — reprit alors madame de Meetkerke, — vous qui me reprochez de l'élever mal, voyez ce que j'en ai fait ! C'est moi qui chaque jour la lavais, l'habillais, et l'endormais en chantant dans son petit lit, près de ma chambre. C'est moi qui me relevais, la nuit, pour écouter son souffle, inquiète à en mourir si elle s'avisait de se plaindre. C'est moi qui lui apprenais à tricoter et à lire. Pauvre enfant qui me serre de ses mains tremblantes ! il ne faut pas lui en vouloir, Clara, elle vous connaît à peine. Jamais elle ne vous a vue, comme moi, pour consoler ses petits chagrins, essuyer ses larmes sur sa bouche boudeuse. Chère mignonne ! c'est donc en vain que je t'aurai aimée. Laissez-la m'embrasser, ma fille. C'est la dernière fois sans doute, car, hélas ! je ne suis plus jeune et j'ai l'âme navrée de douleur.

— Vous l'aimez mieux qu'aucun de nous ! — dit enfin madame d'Overmeire. La comtesse nattait alors les cheveux de l'enfant. A ce mot elle

branla la tête. — Ah ! ne soyez pas ingrate ! ma fille aînée, — répondit-elle.

— Ingrate ! — interrompit Clara avec une menace sur les lèvres. Et alors les deux femmes, n'osant exprimer leurs pensées devant la petite fille, se regardèrent fixement.

— Vous avez fait de moi une femme si heureuse ! — reprit enfin madame d'Overmeire.

A ce mot, la comtesse rougit et porta de nouveau ses regards sur Catherine; mais sa fille, secouant son impassibilité de statue, semblait avoir résolu de l'exaspérer. — N'avez-vous pas sacrifié tous vos enfants, en commençant par moi, pour être agréable à mon père ?

— Maintenant tu oses mal parler du comte de Meetkerke ! — s'écria la vieille femme confondue, en levant les bras.

Sa fille ne lui répondit pas. Comme s'il lui avait suffi de découvrir à demi sa pensée, elle se leva avec sa gravité habituelle, remit son

châle et son chapeau et prit par la main Catherine. La grand'mère cependant parlait toujours, avec véhémence, assise dans son grand fauteuil, qu'elle faisait tourner sur ses roulettes en frappant ses genoux de ses mains. A la douleur de perdre sa petite-fille, se joignait l'indignation d'entendre insulter son mari. — On n'a jamais vu pareille chose ! — disait-elle. — Tout est renversé dans le monde ! On manque de respect à sa mère ! On outrage la mémoire de son père ! On ne paraît guère aimer son époux ! On abandonne son enfant ! Pendant dix ans, on ne s'en occupe pas plus que s'il n'avait jamais vu le jour ! Et puis on vient l'enlever précipitamment, sans dire pourquoi ni ce qu'on en veut faire ! Ah ! certes ! cela n'allait pas ainsi de mon temps !

Madame d'Overmeire nouait, en fronçant les sourcils, les rubans du chapeau de Catherine. Catherine pleurait. La grand'mère se démenait et criait. Gertrude, ahurie, demandait ce que tout cela voulait dire. Enfin, elle se mit à pleurer aussi, encombrant la maison, si tranquille d'ordinaire, de sanglots qui ressem-

blaient à des hurlements. En ce moment, l'horloge sonna, modulant tristement sa ritournelle, et l'on entendit, à travres les coups de maillet que donnait le meunier sur les poutres de la basse-cour, le vieux perroquet, excité par tant de tapage, jurer sur son bâton, comme un païen. Tout à coup des claquements de fouet répétés, avec de grands bruits de roue et de ferraille, retentirent dans la rue, devant la fenêtre. C'était la vieille amie de la comtesse qui arrivait d'Anvers on ne peut plus mal à propos.

—Sortons d'ici!—fit soudain madame d'Overmeire, et, sans dire adieu à personne, saisissant le paquet de hardes et traînant après elle sa fille qui se cramponnait à tous les meubles, elle quitta le salon, traversa la salle à manger et se dirigea vers la porte. Mais le meunier se trouvait là, en travers, les bras chargés de boîtes et de cartons, échangeant de longues civilités avec la vieille dame qui ne voulait pas lui laisser porter son bagage. A sa vue, Catherine redoubla ses cris, et Clara fut bien obligée de faire halte.

— Eh! mon Dieu! qu'a donc cette pauvre

enfant? — dit l'étrangère en minaudant avec une voix de flûte fêlée, sans reconnaître d'abord madame d'Overmeire. Celle-ci, poussée à bout par tous ces incidents ridicules, cherchait à gagner la rue, en dissimulant son visage sous son voile. Mais madame de Meetkerke arrivait avec Gertrude, courant après sa petite-fille, qui secouait son bras entre les doigts de sa mère en appelant sa grand'maman. Ils se rencontrèrent tous sur le palier, devant la porte ouverte où s'arrêtaient déjà les passants, pendant que derrière les vitres des maisons voisines, entre les pots de cactus et les cages, se montraient des têtes ébahies superposées.

— Pardon, Madame, — dit alors Clara d'un ton dédaigneux, cherchant toujours à se faire livrer le passage, — je suis un peu pressée; le chemin de fer n'attend pas.

— Eh quoi, c'est vous, ma chère! — s'écria la vieille dame. — Vous emmenez donc Catherine? — Et aussitôt elle se confondit en politesses cérémonieuses avec madame d'Overmeire, pendant que le meunier interrogeait

Gertrude et gesticulait avec elle à qui mieux mieux. Enfin, Clara, sans lâcher le bras de sa fille, parvint à mettre le pied sur le seuil. Elle fit dix pas environ. Mais comme elle détournait l'angle de la rue, elle s'entendit appeler, et madame de Meetkerke, se précipitant sur le trottoir, atteignit par la robe sa chère petite Catherine, se baissa, et la serra à l'étouffer contre son cœur. Les larmes de la vieille femme et de l'enfant se mêlaient avec leurs sanglots et leurs baisers, tandis que Gertrude se tordait les poings en se chamaillant avec le meunier, derrière l'amie de sa maîtresse, qui lui demandait en vain des explications. Madame d'Overmeire cependant parvint à entraîner Catherine, et la comtesse se trouva bientôt toute seule. — Hélas! — s'écria-t-elle en joignant ses mains flétries, sans faire attention à son chat qui frottait en miaulant son dos hérissé contre ses jambes, — j'avais cependant bien soin de sa fille! A quoi cela m'a-t-il servi?

## VI

Pendant toute la durée du trajet de Bruges à Bruxelles, madame d'Overmeire parut éprouver d'étranges sensations. Pour la première fois de sa vie elle se trouvait en face de sa fille, et la grâce de cette enfant, jointe à sa tristesse, lui inspirait, malgré la rudesse d'aspect qu'elle tenait de son père, quelque chose qui ressemblait de loin à de la pitié. Quand elle parvenait à engourdir sa pensée, et que tour à tour elle regardait les yeux si grands et si doux de Catherine, ses formes juvéniles, son teint blanc et sa pose accablée, pleine d'innocence et d'abandon, une surprise toute nouvelle la tenait sous un charme étrange, et, machinalement, elle se laissait aller au plaisir secret que lui causait son émotion. Mais quand, réagissant

sur elle-même, elle rentrait en possession de son âme, on eût dit, à la voir, que sa fille n'avait jamais été pour elle que la personnification de son malheur. Alors, reprenant un air dur, elle tournait ses regards glacés de côté et d'autre, comme pour mieux dissimuler l'oppression qui l'étouffait.

C'était, pour tout le monde, une sorte de sphinx que madame d'Overmeire. Blonde et blanche, un peu sèche, elle avait des yeux d'un bleu d'acier qui tantôt semblaient sommeiller sous de molles paupières, et tantôt lançaient, en se dilatant, un éclair prompt et métallique. Des sourcils noirs, très-rapprochés, un nez correct, un menton d'une fermeté de marbre et de longues lèvres pâles, bien jointes, donnaient à sa physionomie un air impérieux qui ne lui messeyait pas, et, en même temps, une amertume hautaine était empreinte sur tout son visage, sans qu'on pût soupçonner quel chagrin cuisant et profond l'y avait étendue.

Mariée brusquement — et à la suite d'une peine d'amour, disait-on tout bas à Anvers, —

elle ne pardonna jamais son mariage, ni à son père qui l'avait fait, ni à sa mère qui l'avait laissé faire, ni à son époux, homme doux, maladif et silencieux, qui l'adorait en tremblant et en baissant les yeux, avec une soumission touchante, ni surtout à son amant, jeune vaurien de vingt ans qui, après l'avoir possédée, mis en demeure par cette fille résolue de s'enfuir avec lui, s'était sauvé seul, chassé par la terreur que lui inspirait le caractère entier de sa maîtresse. On eût dit, surtout depuis la mort de son père, qu'elle prenait à tâche de désespérer son mari. Elle le suivait, ne pouvant faire autrement, dans ses voyages, et, devant les étrangers, elle lui montrait une figure soumise; mais c'était pour le mieux stupéfier en tête à tête par sa froideur de glace et sa menaçante gravité. Rien ne la touchait; rien ne s'élevait jusqu'à elle. Les prévenances la fatiguaient; les soins lui étaient odieux. Elle répondait par un silence hautain aux bonnes paroles. Elle ne se plaignait jamais cependant, et calme, concentrée, impénétrable, elle semblait moins exister qu'achever de se pétrifier dans une pensée de remords.

Sa fille vint au monde sept mois après son mariage, mais bien loin de se montrer heureuse de sa grossesse, plus elle approchait du terme, plus elle était exaspérée. La haine qu'elle conçut pour cet être qu'elle nourrissait de son sang, malgré elle, n'a d'équivalent nulle part. Sentait-elle, avec l'instinct secret des femmes qui ne les trompe guère, que le père véritable de cette enfant n'était pas celui qui devait lui donner son nom, mais cet autre, exécré maintenant, qui avait déchiré son cœur et faussé son existence? Nul ne le sait. Ce qu'elle fit cependant, poussée par une sorte de probité criminelle, pour se procurer un avortement est inouï. Elle dansait et sautait dans sa chambre, les dents serrées, sans dire un mot, regardant de travers, avec mépris, son époux infortuné qui, ne comprenant rien à ce monstrueux caprice, s'arrachait les cheveux, joignait les mains et demandait grâce. Elle montait des chevaux fougueux et les battait à outrance pour se faire désarçonner. Elle descendait les escaliers quatre à quatre en s'empêtrant les jambes dans sa robe. Elle resta cinq jours sans manger. Rien ne lui réussit. La nature, en lui donnant un sang riche et de

larges flancs, se préoccupant peu de sa haine et du reste, voulait qu'elle fût mère. Elle le fut.

Mais l'enfant nouveau-née devait expier cruellement la trahison de son père. Maudite en germe, son premier vagissement n'appela qu'une imprécation sur les lèvres de celle qui se refusait, en déployant une atroce énergie de résistance, à la mettre au monde. Il fallut que le fer l'arrachât à ce sein qui se contractait pour l'étouffer. Le chirurgien, terrifié, n'avait jamais vu chose pareille.

Cette fille, en effet, la mère le sentait bien, était pour elle une preuve vivante de sa honte secrète, et, en même temps, une résurrection véritable de celui qui l'avait causée. Subir la présence de Catherine lui était impossible. Elle avait bien assez déjà de celle de l'époux abusé qu'elle détestait! Ce caractère viril qui, par une étrange loi de contrastes, venait de se heurter par deux fois à des hommes pusillanimes, ne trouvant rien dans sa pensée pour échapper au supplice de vivre, trop altière pour tromper

encore, et trop femme pour pardonner, se rabattit sur la haine comme dans un impénétrable refuge. Elle refusa de garder son enfant, alléguant naïvement une répulsion instinctive qu'elle ne pouvait vaincre, et reprenant son rôle de femme impassible, elle suivit de nouveau son époux avec une indifférence apparente qui n'était, au fond, que la résignation du désespoir.

Cependant, soit qu'elle eût été touchée enfin par les supplications de son mari, soit plutôt qu'elle eût réellement plus de souci de l'opinion publique qu'elle ne le croyait elle-même, quand sa fille eut atteint l'âge de dix ans, elle pensa qu'elle ferait bien de s'occuper d'elle. Mais elle ne se doutait pas de l'angoisse particulière que devait lui causer sa vue! Elle s'était armée à l'avance contre les récriminations de la comtesse de Meetkerke, et aussi et surtout contre sa propre répulsion; mais elle n'avait pas compté sur la séduction infinie d'une enfant malheureuse qui semblait maintenant ne pas demander mieux que de l'aimer! C'est cela cependant qui lui mordit le cœur comme un

aspic dès qu'elle se trouva seule avec sa fille. Tout un monde d'idées sinistres s'amoncela sous son front.

## VII

En arrivant à Bruxelles, la petite Catherine, que les distractions du voyage n'avaient pu arracher à sa stupéfaction, fut comme ahurie du bruit et du mouvement qui se faisaient autour d'elle. Depuis qu'elle ne sentait plus sa grand'mère à ses côtés, elle éprouvait une crainte indéfinissable, et il lui semblait qu'un immense vide s'était fait dans son existence. Sa vie, et tout ce qui constitue la vie, la mémoire, l'appréciation du moment présent, l'attente et la certitude du lendemain, étaient comme suspendus pour sa jeune âme. L'attitude de sa mère n'était pas faite pour la rassurer. Sa mère... quelle idée ce nom éveillait-il dans son esprit? Elle se rappelait bien que sa grand'maman,

chaque soir, lui recommandait de le prononcer, ainsi que celui de *père*, en priant Dieu. Mais quand, à genoux et les mains jointes, elle disait, avec une grâce charmante : — Mon Dieu, conservez-moi toujours mon père et ma mère, — elle ne savait pas ce que devaient être pour elle ces deux personnes qu'elle n'avait jamais vues. Maintenant, un renversement violent s'était fait dans sa conscience. Celle qu'on nommait sa mère, parlant avec un air d'autorité, l'avait arrachée des bras de sa grand'mère. Elle ne la caressait pas comme la bonne femme. Elle ne lui parlait pas. Elle la regardait d'un œil sévère. Où la menait-elle? Ne reverrait-elle donc plus jamais sa bonne Gertrude, et ne devait-elle plus dormir dans son petit lit? Ainsi, les yeux pleins de larmes, sans force pour résister, avec cette inconsciente lâcheté de l'enfant qui se résigne quand il ne se sent plus soutenu par une grande personne, Catherine se laissait aller comme une chose inerte.

Un fiacre la conduisit avec sa mère toujours silencieuse à l'*hôtel de la Couronne d'Espagne*. On lui fit monter un large escalier, puis elle

entra dans une chambre où un homme de petite taille et de débile apparence l'attendait. Il se leva en la voyant, jeta un timide regard sur Clara qui ôtait ses gants, son chapeau et son châle, et s'avançant enfin, il souleva l'enfant dans ses bras, s'assit, la posa sur ses genoux, l'embrassa, puis la tenant un peu à distance, la considéra longuement. Catherine, étonnée, se laissait faire. Enfin de grosses larmes coulèrent des yeux de cet homme qui ne parlait pas. La petite fille alors se jeta contre lui en pleurant et sans rien dire. Il semblait que ces deux êtres s'étaient compris à première vue.

Madame d'Overmeire, allant çà et là, de meuble en meuble, affectait de ne rien voir. Au bout de quelques minutes, elle sonna, et une femme de chambre ouvrit la porte. Elle prit Catherine par la main et l'emmena.

Le reste de la journée se passa pour l'enfant dans une sorte de torpeur. On vint lui essayer des robes et des souliers. — Voyez le beau trousseau tout neuf! — lui dit la femme de

chambre en lui montrant une pile de linge qu'elle entassait dans une malle. — C'est pour vous tout cela ! — L'enfant sourit machinalement, sans rien comprendre. Enfin, écrasée de fatigue et de chagrin, elle s'affaissa lentement sur le dossier de sa chaise et s'endormit.

On la fit dîner seule, à une petite table. Mais elle se sentait la tête lourde et la peau brûlante. Elle mangea peu. La femme de chambre qui la servait essayait vainement de la faire parler.

A peine fut-elle couchée dans un grand lit, au fond d'une alcôve, que ce même homme qui avait pleuré avec elle, à son arrivée, entr'ouvrit la porte, puis, s'avançant vers elle sur la pointe des pieds, il lui baisa le front et les cheveux, en soupirant et répétant plusieurs fois de suite : — Pauvre mignonne ! pauvre petite mignonne ! — Tout à coup, il la quitta, très-effrayé, entendant du bruit dans la pièce voisine. Cet homme caressant ainsi une enfant dont il se croyait le père avait l'air d'un malfaiteur qui craint d'être surpris.

Le lendemain, de bon matin, la femme de chambre vint chercher Catherine et la conduisit chez sa mère. Clara, vêtue d'une robe très-lâche et très-ample, était seule et assise dans un grand fauteuil, à l'angle de la cheminée. Elle faisait peur à la petite fille, qui, n'osant avancer, se tenait debout, les mains pendantes. — Mon enfant, — lui dit-elle d'un ton froid, — demain on vous conduira dans une grande maison où il n'y a que des petites filles comme vous et des religieuses. Ces religieuses sont très-bonnes. Elles auront bien soin de vous. Il faudra leur obéir. Vous aurez un beau jardin pour vous promener. Cela ne vous fait-il pas plaisir?

Catherine ne comprenait pas et ne disait mot. Elle baissa la tête. Les larmes lui montèrent aux yeux, car alors, et pour la première fois, l'idée lui vint qu'elle ne reverrait plus sa grand'mère. — Qu'avez-vous donc? — fit celle qui semblait retrouver sur son visage tous les traits d'un être abhorré.

En ce moment, M. d'Overmeire entra dans

la chambre. Il regarda en soupirant sa femme hautaine et la petite fille accablée. — Ma chérie, — dit-il à l'enfant. — demande la bénédiction à ta mère. — Catherine se mit à genoux, par terre, et Clara, lui posant la main sur le front, lui dit : — Allez en paix, maintenant.

M. d'Overmeire était étonné. Il fit sur lui-même un grand effort. — N'embrasserez-vous donc pas ce pauvre petit enfant? — murmura-t-il.

— Non, je ne l'embrasserai pas, — répondit sa femme. Et sur-le-champ elle devint toute pâle.

Catherine était toujours à genoux. Il se mit lentement à genoux auprès d'elle et joignit les mains. La mère les regardait tous les deux d'un air hagard. — Ne soyez pas aussi cruelle, — dit-il, d'un ton suppliant, avec une très-grande douceur. — Qu'est-ce que votre fille vous a fait? Voyez comme elle est douce et gentille! comme elle tremble! comme elle est triste! Vous ne la reverrez plus sans doute de bien longtemps.

Si vous ne l'embrassez pas à cause de moi, embrassez-la à cause d'elle...

— Non! — fit madame d'Overmeire; et elle devint plus pâle encore.

Catherine, sans bouger, promenait ses yeux pleins de larmes de sa mère à son père.

Son père se releva en soupirant, essuya ses yeux, prit l'enfant par la main et sortit avec elle de la chambre

## VIII

Le couvent de la Genette, spacieux monument moderne à deux étages, est situé à trois lieues de Bruxelles, sur une verte éminence où conduit une route large, bordée de peupliers. Il a un air un peu bourgeois quand on examine son extérieur, mais, à l'intérieur, il ne vous impressionne pas désagréablement. Dès le seuil, vous êtes charmé par l'élégante apparence des moindres choses. Une propreté minutieuse leur donne ce complément indéfinissable qui réjouit l'œil et tranquillise l'odorat. Tout brille, tout est pur et net. Chaque objet se tient à sa place dans une rectitude pleine d'harmonie. Les religieuses possèdent un véritable secret pour entretenir les habitations et les meubles.

Juste en face de la porte monte un escalier de marbre rouge reluisant, avec une bande de tapis au milieu, pour le passage, retenue de marche en marche par des baguettes de cuivre. Un palier bien aéré s'étend au-dessus. Au fond, faisant face à l'escalier, une grande statue de la Vierge en marbre blanc, couronnée d'étoiles d'or, le front incliné et les deux bras étendus, semble accueillir maternellement les personnes qui entrent. Une large corbeille de fleurs s'arrondit autour de ses pieds.

Un second escalier, partant du palier, conduit au parloir réservé pour les parents qui, tous les jeudis, viennent passer une ou deux heures auprès de leurs enfants. Les chaises et les canapés de crin s'alignent tout autour de cette chambre, et, contre les murs, sont suspendus des tableaux où l'on voit, écrits à la main, avec de triomphantes majuscules et mille enjolivements de calligraphe, les noms des petites filles qui ont obtenu des prix à la dernière distribution.

Les salles de classe sont toutes uniformes.

Chacune d'elles a trente pieds de long sur quinze de haut, avec des murs d'une blancheur immaculée, des parquets savonnés, d'immenses fenêtres sans rideaux, et des tables sur chaque bord, accompagnées de bancs disposés de telle sorte que les élèves, en travaillant, font toutes face à la muraille. Au milieu s'élève un gros poêle en fer. Tout au fond, devant la cheminée, le pupitre et la chaise de la maîtresse d'étude sont placés sur une estrade.

Le réfectoire est en tout semblable aux salles de classe, si ce n'est que les deux longues tables sont très-larges, que les élèves se regardent en mangeant, et qu'une religieuse s'assied à chaque bout. La propreté est plus grande peut-être là que partout ailleurs, et, à l'heure des repas, on y respire l'odeur d'aliments sains et bien préparés. La cuisine du couvent de la Genette est connue depuis longtemps dans toute la Belgique. Elle consiste en morceaux substantiels entremêlés agréablement à de petits plats délicats, légers, parfumés et succulents. Aussi rend-elle difficiles les élèves qui l'ont goûtée. Elles font la petite bouche quand,

aux vacances, elles vont dîner dans leurs familles.

Mais, de toutes les salles de cette maison d'éducation qui pourrait servir de modèle, les plus intéressantes sont certainement les trois dortoirs. Ils renferment chacun cinquante lits. Chaque lit, en bois de chêne, et la tête appuyée contre la muraille, est séparé des autres par une haute cloison en planches de sapin bien vernissé. En avant, du côté du couloir qui s'étend dans toute la longueur de la pièce, un rideau de percale suspendu à une tringle en fer l'isole également. L'air circule donc librement au-dessus et tout autour de la mignonne couchette ; et chaque élève s'habillant, se déshabillant ou faisant sa toilette à son lavabo d'acajou, se trouve enfermée dans une sorte de petite chambre. Une atmosphère de décence flotte dans ces hautes salles à longues fenêtres, où pendent légèrement de blanches draperies. Tout y est merveilleusement disposé pour le chaste sommeil des enfants. Les boiseries, les draps, les oreillers, les couvre-pieds et les petits tapis y exhalent je ne sais quelle odeur de jeunesse

qu'on ose à peine respirer. Là tout se féminise, tout s'accentue et vous trouble.

Le luxe du couvent, — cela se conçoit, — a été réservé pour la chapelle. C'est une pièce plus longue que large, à plafond très-haut et voûté. Au fond, au-dessus de l'autel en marbre blanc rehaussé de filets d'or, flamboie un vitrail à losanges qui verse à profusion des lueurs bleues et roses sur les stalles du chœur. Un grand Christ de cuivre doré, planté sur cet autel, penche sa tête languissante entre des candélabres massifs et des vases de porcelaine pleins de fleurs. Le tapis d'Aubusson appliqué sur les quatre degrés s'étale jusqu'à la balustrade de la nef, et au delà, les bancs de bois s'en vont, alignés à droite et à gauche, jusqu'à la grille de fer à lances d'or.

Le plafond est bleu, de la couleur tendre du ciel, et piqueté de petites étoiles. Les murs sont blancs, mais d'une blancheur de stuc que rien n'altère. Le parquet ciré resplendit comme un miroir. La chaire, les stalles des religieuses, les confessionnaux et les orgues en chêne

blond, merveilles de propreté, retiennent les moindres rayons qui les frappent. Des rideaux rouges descendent devant les fenêtres, et de médiocres tableaux représentant *le Chemin de la croix*, peints par le maître de dessin, sont dispersés partout sur la muraille.

Ce qui ne se peut exprimer, c'est l'air de coquetterie ultra-moderne répandue sur cette chapelle du plus aristocratique des couvents. Si ce n'était l'autel, construit dans la forme consacrée, qui vous tire l'œil, dès qu'on a fait tourner sur ses gonds huilés la porte massive, on se croirait dans un grand boudoir. L'odeur qu'on y respire se rapproche un peu plus du patchouli que de l'encens. Jusqu'au silence même, tout y est mondain, *comme il faut*, tout y révèle un parfait sentiment des convenances. Je ne sais même pas si l'image dolente du Christ, d'un peu loin, n'a pas un air décent de bonne compagnie.

On peut en dire autant du parc, dessiné à l'anglaise et planté de beaux arbres qui promènent une ombre légère sur les massifs de

fleurs, les vases décoratifs et les bosquets. Un bassin s'arrondit au milieu, avec un ange de bronze serrant le cou d'un cygne par le bec duquel s'élance un jet d'eau. De longues allées sablées rayonnent tout autour, à travers des triangles de gazon, jusqu'au bord d'une rivière qui tombe en cascade sur des rochers rapportés, et, plus loin, un verger régulier s'en va jusqu'au cimetière des religieuses. La maisonnette de l'aumônier est tout au fond. En retour se groupent les bâtiments de la ferme : vacherie, porcherie et poulailler. J'oubliais une grande masure d'assez triste apparence où les charitables *sœurs* élèvent gratuitement une vingtaine de jeunes filles pauvres. Ce sont pour la plupart des orphelines des villages voisins. Quand elles sont majeures, on les place comme servantes, à Bruxelles. Une longue galerie vitrée, qui sert de préau aux élèves dans la saison pluvieuse, relie leur habitation au corps de logis du couvent.

Mais les merveilles du parc sont incontestablement les trois logettes qui servent de *stations* dans les grandes processions de la Fête-Dieu.

La première qu'on rencontre sur la droite en longeant le mur d'enceinte est en forme de temple grec et consacrée à saint Joseph ; la seconde, plus rustique, appartient à saint Antoine, et la troisième, qui représente un pavillon chinois, est dédiée à saint Michel. Celle du milieu est la plus curieuse. Elle renferme un petit bassin de fer-blanc, égayé de plantes aquatiques, de pots à fleur et de coquillages, avec une statue du saint, de grandeur naturelle en bois colorié, assise à terre auprès de son pourceau. Une plate-forme à laquelle on monte à l'aide d'un escalier de bûchettes s'étend au-dessus, au niveau du mur d'enceinte. Au delà, sur l'autre bord de la route, on aperçoit un bois de sapins appartenant aux religieuses, avec une colline au fond, sur laquelle s'élève un Calvaire.

## IX

La transition fut un peu brusque pour Catherine qui, en deux jours, se trouva transportée de la petite maison de la comtesse au couvent de la Genette. Tout était sujet de surprise et d'effroi pour elle : les choses extérieures comme les individus. En vain M. d'Overmeire avait-il cherché à la rassurer en la caressant pendant le voyage d'une heure qu'il venait de faire en tête à tête avec elle. L'enfant, bouleversée par tant d'émotions diverses, pensait à sa grand'-mère et se laissait embrasser sans rien dire. Son esprit cherchait vainement à comprendre la raison des événements survenus, et son cœur se serrait instinctivement à l'idée qu'elle ne vivrait plus de sa vie passée. Elle en sentait

tout le prix maintenant, ne pouvant même pas pressentir ce que serait sa vie future.

Cependant les premiers jours qu'elle passa au couvent furent assez bien remplis. Quoiqu'un peu désorientée, Catherine s'émerveillait de la moindre chose, elle qui n'avait jamais dépassé jusqu'alors les pâturages des environs de Bruges. La société des enfants de son âge l'intimidait bien aussi, mais comme elles étaient presque toutes curieuses et s'approchaient d'elle assez volontiers pour la regarder de près et la faire causer, elle ne tarda pas à s'habituer à leurs façons un peu familières. Et puis, les religieuses la laissèrent d'abord à peu près libre d'aller et de venir à sa guise, ne voulant pas l'effaroucher.

Ces religieuses l'étonnaient beaucoup, avec leurs manières douces et bienveillantes, empreintes d'un certain air de réserve et d'autorité. Catherine en avait déjà vu de toutes semblables passer dans la rue, devant la maison de sa grand'mère, mais elle ne se rappelait pas leur avoir parlé. Elle remarqua bientôt, car elle était intelligente, qu'une certaine distinc-

tion existait entre elles, et même elle s'aperçut qu'on les désignait par différentes appellations. D'abord il y avait *les dames*, qui étaient les personnes les plus affectueuses, les mieux élevées, les plus aimables, et qui semblaient avoir le pas sur toutes les autres. — En effet, ayant payé leur dot au couvent et prononcé leurs vœux, ce sont elles qui président à l'éducation des enfants, et la plupart d'entre elles sont fort instruites. — Uniformément vêtues d'une robe de mérinos noir, à manches larges, elles portaient une pèlerine agrafée correctement sous leur menton qu'effleurait un fichu blanc comme la neige. Une cornette serrait le contour allongé de leur visage, et, par-dessous, un bandeau noir tendu sur leur front, avec une garniture tuyautée avançant au-dessus des yeux, donnait à leur physionomie cette apparence claustrale qui ne manque ni de distinction ni de charme. Un tablier noir descendait sur leur robe, une croix d'argent brillait sur leur poitrine, et un long chapelet à grains de bois pendait de leur ceinture parmi de petites médailles de cuivre, toutes frissonnantes. Enfin, elles portaient des bas blancs et des chaussons à semelles

de liége très-bons pour étouffer le bruit des pas, et un long voile noir rejeté sur leur dos flottait doucement derrière elles, se confondant, quand elles marchaient, avec les plis de leur jupe, dans une sorte de grâce chaste et de pieuse majesté.

Quelques-unes d'entre elles, coiffées du voile blanc, remplissaient les mêmes fonctions de maîtresses d'études. On leur donnait le nom de *novices*. D'autres, en costume de ville, les assistaient. On les appelait *postulantes*. Les premières, au bout de deux ans de stage, devaient s'élever au rang de *dames*. Les secondes s'exerçaient pendant six mois avant de faire leur noviciat. Les unes et les autres étaient jeunes. Elles réunissaient toutes aux manières parfaites et légèrement cérémonieuses des femmes du monde, un air de modestie et de béatitude qui ne leur messeyait pas.

Mais celles des religieuses qu'on désignait sous le nom de *sœurs* tinrent longtemps en suspens l'esprit curieux de Catherine. En effet, comment cette enfant pouvait-elle concilier

leur caractère sacré et la bassesse de leurs occupations ? Elle ne savait pas que ces femmes courageuses qu'elle voyait, les manches retroussées jusqu'aux coudes, vêtues d'une robe noire grossière relevée par devant et découvrant un jupon de serge, portant un long tablier de toile bise à bavette attaché aux épaules, coiffées d'un voile noir rejeté en arrière sur une cornette plissée, et chaussées de sabots, étaient de pauvres filles qui n'avaient pu payer leur dot et qui, d'après leurs aptitudes particulières, s'employaient aux œuvres serviles par esprit d'humilité. Les unes, attachées à l'entretien du couvent, frottaient, balayaient, essuyaient, époussetaient tout le long du jour. Les autres faisaient la cuisine, récuraient les casseroles, épluchaient les légumes, pétrissaient le pain, fendaient le bois à coups de cognée, découpaient des moutons entiers ou des quartiers de bœuf, trayaient les vaches, coulaient la lessive et portaient des charge de houille, dans des hottes, les reins ployés. D'autres encore ciraient les chaussures des élèves, raccommodaient leur linge, préparaient les médicaments au laboratoire de l'infirmerie. Quelques-unes enfin cul-

tivaient le potager, et Catherine, errant un peu partout, au hasard, s'arrêtait souvent auprès d'elles les mains derrière le dos, interdite, à les regarder biner, sarcler, bêcher la terre en silence, marchant sur les genoux, roidissant leurs bras, s'arc-boutant sur les pieds, tendant le cou et le front baigné de sueur.

Des novices et des postulantes aidaient également les *sœurs* et partageaient leurs travaux pénibles; c'étaient pour la plupart des filles de la campagne. Elles avaient l'air soumis. Toutes s'agitaient comme les abeilles aux flancs d'une grande ruche et parlaient peu.

Il y en avait d'autres enfin qui, vieilles, décrépites, hors de service, le chef branlant, cherchant encore à se rendre utiles, reprisaient de leurs mains fluettes quelques bouts de nippes, assises sur des bancs de bois, çà et là. Quelques-unes, infirmes, accroupies au soleil, ne pensant plus à grand'chose, réchauffaient voluptueusement, et comme elles pouvaient, leur corps amaigri. D'autres, courbées sur un bâton, rôdaient aux environs du réfectoire, et on les

voyait de loin, avec leur teint blafard et leur long voile, se couler sans bruit le long des murs, où se projetait doucement, comme une tache mouvante, leur ombre noire.

Catherine cependant ne pouvait passer son temps à vaguer, comme les chats du couvent, de côté et d'autre. Mais, dès qu'elle commença à vivre de la vie de ses compagnes, elle trouva dans les obligations qui furent imposées, un nouveau sujet de distraction. Le matin, dès six heures, pendant qu'elle ronflait à petit bruit, les poings fermés, sur sa blanche couchette, une sonnette retentissait tout à coup et l'éveillait en sursaut. Il faisait à peine jour et la lampe qui descendait du plafond commençait seulement à rougir devant la faible clarté de l'aube humide. Les dormeuses ouvraient les yeux aussitôt, une voix prononçait une courte prière, et toutes, répondant *amen*, se jetaient alors à bas de leur lit. Pendant une heure, elles procédaient à leur toilette, et, de temps à autre, la religieuse qui se promenait dans le couloir à pas muets, écartait le coin d'un rideau pour voir si tout se passait dans l'ordre. A sept heures

enfin, au second tintement de la sonnette, chaque enfant, soulevant brusquement la draperie de sa chambrette, se rangeait à sa place dans le couloir. C'était un spectacle magique. Toutes ces filles de huit à dix-huit ans étaient bien tenues, agréables, gracieuses et fraîches. La plupart d'entre elles passaient même avec raison pour jolies.

On descendait en classe. Là, au signal de la *claquette* que tenait dans ses deux mains la maîtresse d'études, les élèves se précipitaient à genoux sur leurs bancs. L'une d'elles récitait la prière du matin, puis tout le monde se rendait à la chapelle pour assister à la messe, de là au réfectoire, où les bols de café au lait fumaient sur les tables auprès de petits pains croustillants ; de là au jardin. La *récréation* ne tarda pas à consoler Catherine de bien des choses qui l'attristaient encore. Les longues peines ne sont pas faites pour les enfants.

Elle lançait la balle avec les autres, se baissant et se relevant prestement. Elle jouait à cache-cache, étouffant son envie de rire quand

celle qui la cherchait passait auprès d'elle sans l'apercevoir. Bientôt, aux *quatre coins* elle eut peu de rivales, et fit de grands progrès au jeu du volant. Mais le jour où elle se mit à sauter à la corde, tout le couvent accourut autour d'elle, avec les novices et les maîtresses, pour voir comme elle sautait bien.

Les plus jeunes de ses compagnes s'amusaient seules à ces exercices que surveillaient deux religieuses et que regardaient de loin, souvent, avec envie, les *orphelines* enfermées dans la cour de la ferme. Les grandes personnes, celles qui commençaient à serrer leur ceinture sur leur taille, à soigner leurs ongles, à marcher d'un air modeste, à petits pas, le cou tendu et les yeux baissés, les *demoiselles* enfin, comme on les appelait pour leur plaire, se promenaient trois par trois en causant, loin des éclats de rire et des glapissements. La curieuse Catherine surprenait parfois quelques bribes de leurs conversations intéressantes. C'étaient des discussions sur les études, sur les prix ; c'étaient de beaux projets pour les vacances ; c'étaient aussi de petits commérages sur les

élèves anciennes, sur leurs familles, sur leur mariage ou leur entrée en religion; c'étaient enfin, mais faites à voix basse, des confidences sur les maîtresses et des critiques du dernier sermon. Car le prédicateur ne plaisait pas toujours à ces jeunes âmes inquiètes, et plus d'une observait finement qu'il répétait souvent toutes ses phrases, avec de grands gestes, en attendant des idées qui ne venaient pas.

Au bruit de la cloche on rentrait en classe, et toute la journée se trouvait partagée, à intervalles fixes, entre les leçons, les repas et les récréations. A huit heures enfin, tout ce petit monde fatigué montait au dortoir sur deux files. Chaque élève, les yeux bouffis de sommeil, rentrait dans sa chambrette et se déshabillait sous ses rideaux blancs. C'était l'affaire de dix minutes. Les lits criaient un peu en ployant sous le poids de ces corps jeunes et alertes. On entendait quelques soupirs, puis la religieuse de garde, couchée près de la porte, tenant un crucifix d'ivoire entre ses mains, disait à voix haute un bout de prière. Chaque enfant murmurait *amen*, à demi engourdie déjà

sur son oreiller. Et le silence descendait alors, avec les ombres, sur toutes ces jeunes têtes que les rêves harmonieux, pleins de sourires et de promesses, berçaient doucement jusqu'au matin.

## X

En peu de temps, Catherine se fit un grand nombre de petites amies et ses maîtresses s'attachèrent à elle. Un jour, à une menace de punition qui lui fut faite, elle avait opposé son terrible argument : — *Ça m'est égal!* — Mais on la gronda si bien qu'elle promit en pleurant de ne plus recommencer, et il est à croire qu'elle tint parole ; car, au bout de quelques mois, on lui passa au cou un ruban bleu où pendait une médaille en argent, et on la nomma *enfant de Marie,* en récompense de sa bonne conduite.

Du reste, son éducation devait être une éducation complète. Elle prit part aux divertissements salutaires adoptés par le couvent : équi-

tation et gymnastique. Le dessin l'amusa bientôt aussi. C'était une fête pour elle, quand le vieux professeur, escorté de deux religieuses, choisissant un *beau point de vue* dans le parc, l'y conduisait avec ses autres élèves, pour leur apprendre à travailler d'après nature. Mais je dois dire que ce qui amusait le plus Catherine, c'étaient *les leçons de bonnes manières.*

Ces leçons se donnaient tous les dimanches dans le grand préau vitré qui conduisait au bâtiment des *Orphelines.* Une maîtresse du dehors, connue par sa piété et ses longues relations avec la bonne compagnie de Bruxelles, venait les présider. Elle avait un air entendu, un aplomb de femme mûre, sûre d'elle-même, et des formes affectées qui, en France où l'on est difficile et malin, passeraient pour sentir un peu la province. Elle apprenait aux enfants à jouer tour à tour les rôles de mère et de demoiselle, à recevoir ou à rendre des visites, à se présenter dans un salon, à demander des nouvelles de la santé, à se lever sans bruit et sans encombre, à accompagner les personnes jusqu'à la porte, à causer de promenades, du temps,

du sermon. Tout le couvent, la supérieure en tête, assistait à ces cours baroques sérieusement faits par la bonne dame, et c'était souvent un amusant spectacle que celui des petites filles se contorsionnant sous leurs chapeaux et dans leurs châles pour imiter ce qu'elles croyaient être le bon ton. Ajoutez à cela les accents wallon, brabançon et flamand qui prêtaient un nouveau charme à tant de phrases convenues, niaises et toutes faites, et les éclats de rire qui partaient de cent cinquante bouches moqueuses lorsque ratait quelque chose dans la représentation d'une visite, par la faute d'une enfant gauche ou intimidée.

Mais, deux fois par année, aux fêtes de la Saint-Nicolas et de Noël, l'enthousiasme de Catherine touchait au délire. Alors, le premier de ces jours, l'élève qui, pendant toute l'année avait montré le plus de sagesse, s'en allait par toutes les classes, en grand costume d'évêque, avec la crosse et la mitre, flanquée de petites filles habillées en enfants de chœur, offrir des pains d'épice à ses amies. Et le jour de Noël, à minuit, tout le monde, réveillé par la grosse

cloche, descendait à la chapelle. La messe avec toutes ses pompes, ses fleurs, ses flamboiements de lumière, le jeu des orgues et les chants consacrés détonant à pleins poumons devenaient, pour ces enfants et ces femmes soumises aux perpétuelles monotonies de la règle, une occasion de plaisir. D'ailleurs, n'était-ce pas cette nuit-là qu'était né l'enfant Jésus ? Le luxe qu'on déployait alors, selon l'esprit catholique, s'étendait à tout : aux tapis longuement déroulés sur les parquets ; aux candélabres, aux arbustes verts multipliés comme autre part pour un bal ; aux toilettes elles-mêmes ! Et pourquoi donc aurait-on paré ces jeunes filles, si ce n'était pour un si merveilleux anniversaire ?

Après la messe, on prenait le chocolat, puis on se recouchait et l'on se levait à sept heures. Le soir on jouait un mystère. L'Annonciation et la naissance du Christ servaient de thème à ce drame pompeux exécuté, avec costumes et décors, dans toutes les règles. L'aumônier du couvent, les prêtres du village, quelques-uns venus de Bruxelles avec des gens du monde invités, assistaient à cette fête de famille. On

voyait paraître sur le théâtre improvisé, derrière une longue file de quinquets, saint Joseph, la sainte Vierge, l'ange gardien et les rois mages, tous habillés à l'orientale. Catherine, qui ne demandait qu'à se grimer, fut un jour chargée de représenter l'un des trois rois. Elle eut un succès fou avec sa robe de satin vert ramagée de beaux oiseaux d'or, sa perruque noire sous laquelle passaient ses cheveux blonds, et sa grande barbe.

## XI

Cette première période de nouvelles habitudes, d'études et de distractions enfantines dura deux ans à peu près, et fut certainement la plus heureuse, — si l'on ne tient pas compte de son séjour chez sa grand'mère, — dans l'existence de Catherine. La malice de son caractère s'y accrut, comme l'envie de chanter augmente chez les moineaux-francs aux premiers rayons du soleil d'avril. Elle devint bientôt la plus turbulente des gamines de son âge, et se mit à la tête de toutes les entreprises qu'elles inventaient pour se désennuyer. Les filles sont peut-être plus fantasques que les garçons. Il arrive un âge où quelque chose les travaille et les pousse aux extravagances.

La nature les dédommage-t-elle ainsi, par avance, de la réserve tyrannique qui doit leur être imposée? Malgré la règle sévère du couvent de la Genette, les pensionnaires souvent, comme emportées hors d'elles-mêmes, se laissaient aller à des actes peu répréhensibles, il est vrai, mais complétement en dehors du programme des divertissements.

L'hiver, fatiguées d'être longtemps enfermées, quelques-unes complotaient de faire rire toute la classe. Alors, avec des précautions infinies, elles glissaient une semelle de soulier dans le poêle, et chacune s'exclamait bientôt sur l'insupportable odeur qui se répandait partout. Au retour des vacances du premier de l'an, les plus sournoises apportaient des souris de carton à ressort qu'elles promenaient sous les tables à l'aide d'une longue ficelle. La ficelle se tendait, le ressort tournait, la souris criait, et toutes les jeunes folles criaient plus fort, feignant la peur. Les dimanches enfin, faute plus grave! quand l'aumônier prêchait dans la chaire de la chapelle, l'ombre de sa figure se projetant sur le mur blanc, on voyait cette ombre exagérée par

l'inclinaison des rayons du jour, ouvrir une bouche énorme sous un nez démesuré. Alors c'étaient sur tous les bancs de petits murmures étouffés dans les livres de messe et dans les mouchoirs, et le brave homme, qui ne se savait pas la cause innocente d'une telle impiété, grondant doucement les plus mutines, exaspérait leur envie de rire en retraçant, par ses gestes, une caricature plus immense encore devant leurs yeux mouillés de pleurs.

## XII

A douze ans, Catherine, selon l'usage, se prépara à l'acte le plus grave de l'existence des enfants, et ce fut à partir de cette époque qu'elle devint mélancolique. Rappelée plus directement aux côtés sérieux de la vie par l'étude du catéchisme, qui doit précéder *la première communion,* elle se retirait parfois à l'écart, abandonnant le jeu commencé, pour méditer sur sa destinée singulière. Chaque jeudi devint pour elle un jour de tristesse. Alors, chacune de ses compagnes allait au parloir, embrasser ses parents, et elle, jamais personne ne la venait voir. Tous les mois, on lui dictait, comme aux autres élèves, selon l'usage, une lettre adressée à sa famille. Les autres recevaient des

réponses que la supérieure leur remettait décachetées, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins pleines de bonnes paroles ; et elle, jamais, depuis le premier jour, la supérieure ne l'avait fait demander. Enfin, quand arrivaient les vacances, elle voyait, le cœur gros, s'éloigner pour un mois toutes les folles pensionnaires. Longtemps à l'avance, elles avaient fait des projets devant elle, comptant les jours, supputant le nombre des heures, parlant toutes ensemble des plaisirs qu'elles se promettaient ; et elle, quand arrivait le mois de septembre, jamais on ne tirait du grenier sa petite malle. Elle avait beau se faire belle, s'appliquer, se bien conduire et prier Dieu avec ferveur; on la laissait là, toute seule, comme une fille sans père et sans mère. Ah ! que ces vacances étaient longues à finir ! Malgré les promenades à cheval qu'elle faisait, dans le petit bois, avec un vieil écuyer et quelques-unes de ses camarades, elle ne pouvait engourdir sa peine ! Ses amies, il est vrai, compatissaient à son sort. Elles la plaignaient d'être ainsi abandonnée par sa famille. Cela ne la consolait pas. Bientôt elle s'alanguit, puis elle tomba malade. Elle ne

pouvait ni croître, ni se former. Elle était prise, chaque mois, de défaillances subites. Enfin, dans tout le couvent, on s'entretint de cette transformation inquiétante. On ne regarda plus Catherine qu'avec pitié, on la cita comme une enfant malheureuse, et quelques-unes de ses compagnes s'éloignaient d'elle bien souvent, attristées par son air de souffrance.

M. d'Overmeire, cependant, vint la voir en cachette une fois en deux ans, ayant été prévenu par la supérieure du changement menaçant qui s'opérait en elle. Il avait l'air préoccupé. Il fit de grands efforts pour lui confier une chose qui semblait peser à son cœur. Mais elle était trop jeune encore pour le comprendre. Il l'embrassa longuement et pleura avec elle. Au lieu de donner du courage à l'enfant, on eût dit qu'il était venu là pour lui en demander. Lui aussi paraissait souffrant. Ses cheveux grisonnaient déjà sur ses tempes, et des accès de toux d'une sécheresse aiguë lui déchiraient la poitrine. Catherine, qui se sentait attirée vers lui, bien qu'elle ne l'eût vu que deux fois, le supplia, en le câlinant, de ne pas

l'abandonner. Alors il la serra dans ses bras et leva les yeux au ciel.

Six mois après, nul ne vint du dehors assister à la communion de Catherine. On l'habilla en mousseline blanche, avec un grand voile. Elle était fort pâle. Quand la cérémonie fut terminée, elle se sentit mal à l'aise. On la coucha ; elle pleura bien bas toute la journée dans son lit. La pauvre fille avait un peu trop compté voir son père.

## XIII

A partir de cette époque, Catherine ne quitta presque plus l'infirmerie. Une autre enfant de son âge y était déjà, se remettant lentement de la fièvre typhoïde. Ce fut, pour la petite Flamande, une sorte de consolation. Juliette était caressante et nul ne pouvait la voir sans l'aimer. Catherine, oubliant le malaise perpétuel qui l'accablait, la soigna mieux peut-être que n'eût fait l'infirmière. La nuit, elle se relevait pour voir, à la lueur de la veilleuse, si sa petite amie sommeillait. Elle lui offrait à boire dans son gobelet d'argent en soulevant sur son bras sa tête mignonne et pâle. Parfois, elle se refaisait pour elle malicieuse, rieuse, et lui contait toutes sortes de folles historiettes. C'était une

chose touchante que l'affection de ces deux enfants souffrant sans se plaindre et se consolant l'une l'autre.

Quand elles furent en convalescence toutes deux, on les laissa, par ordre du médecin, se promener au soleil, dans le parc, aussi longtemps qu'elles le voulurent. Comme on était en été, elles allaient habituellement cueillir de gros bouquets pour décorer le socle de la statue de la Vierge, puis elles s'asseyaient au bord de la rivière, et là elles tiraient lentement leurs aiguilles en causant de toutes les petites choses qui les intéressaient. Leurs confidences n'avaient rien de bien répréhensible, et pourtant elles tournaient parfois la tête pour voir si quelque *sœur* ne venait pas les surprendre. Elles n'étaient déjà plus des enfants, et les préoccupations nouvelles de *l'âge de transition* les amenaient à s'occuper beaucoup du monde qu'elles ne connaissaient pas, même par ouï-dire. Elles faisaient de beaux projets qui devaient tous se réaliser à l'époque entrevue déjà où elles sortiraient du couvent. Elles parlaient mariage et ménage ! Il y avait un grand charme

pour elles dans ces naïves causeries qui roulaient sans cesse sur des espérances. Espérer, n'est-ce pas vivre vraiment? Néanmoins, Catherine finissait toujours par s'attrister quand Juliette l'entretenait un peu trop longuement de sa famille. Alors elle n'avait rien à répondre.

Une fois, cependant, elle fit à Juliette une description si attendrissante de l'existence qu'elle avait menée chez sa grand'mère; elle parla avec tant d'émotion de la bonne femme, de Gertrude, du meunier, du chat et du perroquet; elle vanta si bien les délices de la ville de Bruges où personne jamais ne l'empêchait de faire ses volontés, que Juliette soupira d'aise et d'envie, et toutes deux s'embrassèrent avec effusion, car, pour ces pauvrettes enfermées, la liberté était la plus nette expression du bonheur.

## XIV

Un jour, — Catherine avait alors seize ans, et, depuis quelques mois, mieux portante et plus résignée, elle recommençait à suivre les cours, — une *sœur* entra dans la salle où elle travaillait avec ses compagnes, et, la touchant à l'épaule du bout des doigts, lui dit à voix basse que la supérieure voulait lui parler. Elle se leva aussitôt de sa place un peu émue, se demandant si elle avait, sans s'en douter, mérité quelque réprimande ; puis elle suivit la *sœur* jusqu'à la porte de la chambre où se tenait la religieuse redoutée qui gouvernait tout le couvent. En entrant, elle vit une grande pièce à

parquet de bois blanc, aux murs tout nus, meublée d'un lit, de quelques chaises de paille et d'une table à pupitre chargée de papiers. Un grand crucifix d'ébène plaqué sur le mur attirait les regards dès qu'on ouvrait la porte, et des rideaux de cotonnade se balançaient devant la fenêtre entre-bâillée.

La supérieure se leva en voyant entrer Catherine, et faisant quelques pas au-devant d'elle, elle la prit par la main et la baisa au front. C'était une vieille femme très-imposante et très-maternelle, qui portait sur son visage blanc, à teintes froides, la trace de bien des larmes mal essuyées.

— Ma chère enfant,—lui dit-elle en l'invitant à s'asseoir, — depuis que vous êtes au couvent de la Genette, je n'ai jamais eu le plaisir de causer avec vous. Je connais cependant votre excellent caractère et vos belles qualités. Vous êtes une jeune personne soumise et pieuse, je me plais à le reconnaître. Mais, êtes-vous raisonnable? dites-moi.

— Ma mère... — fit Catherine intimidée.

La supérieure la regarda quelque temps en silence avec un air de compassion qui augmenta son embarras. Catherine était alors à cette époque d'indécision si courte pour bien des jeunes filles, où un reste de candeur presque enfantine fait délicieusement valoir la première fleur de leur beauté. Assise par modestie tout au bord de la chaise, elle rentrait sous sa robe le bout de ses petits pieds réunis, et la taille un peu avancée, les deux mains sur les genoux, elle cherchait en vain à calmer l'émotion qui soulevait son sein où déjà l'on pouvait admirer une courbure élégante.

— Je vous demande, ma chère fille, si vous avez le bonheur de posséder la plus douce vertu enseignée par notre divin Maître : la Résignation. Les femmes surtout sont faites pour souffrir ici-bas. Mais quand elles sont parvenues à ce point de prendre goût aux afflictions pour l'amour de Jésus-Christ, elles peuvent se croire heureuses...

— Ma mère... — dit encore Catherine en pâlissant.

— Si je vous parle ainsi, — reprit la vieille femme en levant les yeux d'un air affable, — ce n'est pas, croyez-le bien, pour vous attrister. Je voudrais seulement vous savoir courageuse, très-courageuse, armée contre le malheur, en un mot.

— Ah ! ma mère ! — dit alors Catherine au souvenir de son long abandon qui durait encore. Et de grosses larmes commencèrent à couler le long de ses joues.

— Pauvre enfant ! — fit soudain la supérieure interdite, car elle ne s'attendait pas à rouvrir des blessures anciennes dans ce jeune cœur. Puis elle s'approcha d'elle, lui prit la main et se mit à essuyer doucement ses joues humides avec son mouchoir. — Voyons ; n'êtes-vous pas aimée ici ? — lui dit-elle. — Vos maîtresses ne sont-elles pas bienveillantes ? Vos compagnes vous tourmentent-elles jamais ? Vous avez été, depuis quelques années, un peu

souffrante, cela est vrai, mais vous vous remettez maintenant. Le ciel, d'ailleurs, ne frappe les fidèles que pour leur donner des avertissements. Apprécierait-on ses bienfaits si on ne pouvait les comparer à tant de peines ?

Catherine, sans répondre, baissait le front et cherchait à deviner le sens caché sous ces paroles maternelles. Une vague inquiétude commençait à la faire trembler.

— Vous êtes enfant de Marie, — continua la supérieure. — Implorez donc votre protectrice spéciale, la Sainte-Mère-des-Douleurs. Elle vous donnera le courage de traverser les épreuves de la vie.

— Mais, ma mère, que m'est-il donc arrivé? — demanda soudain Catherine en levant la tête.

La supérieure hésita quelques instants, puis, d'une voix contenue, serrant toujours la main de la jeune fille, et la regardant comme la Vierge regarde, dans les tableaux de Raphaël, son

fils expiré, elle dit : — Mon enfant, vous avez perdu votre père !

Catherine, à ces mots, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et les pleurs jaillirent de nouveau de ses yeux. Elle comprit que son abandon, déjà si lourd, allait s'appesantir encore. Mais la supérieure n'avait pas tout dit.

— On vous a caché ce malheur quelque temps, — reprit-elle, — parce que vous étiez malade. Mais aujourd'hui il est indispensable que vous le connaissiez. Votre mère... — Ici elle hésita comme si elle eût craint de laisser transparaître une pensée secrète. — Votre mère a quitté la Belgique et ne peut plus subvenir aux dépenses de votre éducation.

— Que vais-je donc devenir alors? — fit la malheureuse enfant en se renversant sur sa chaise et joignant les mains.

— Nous ne vous abandonnerons jamais, ma chère fille, — répondit la vieille femme avec onction. — Quoique notre communauté sup-

porte de bien lourdes charges, elle n'en est pas, Dieu merci ! à ce point de ne pouvoir secourir une pauvre enfant comme vous. Mais un certain changement doit se faire dans votre existence, un changement qui doublera votre mérite à subir une infortune imméritée. *Vous allez entrer aux orphelines*, — ajouta-t-elle.

Catherine ne put en entendre davantage. C'en était trop pour cette âme sensible déjà si cruellement blessée. Un sentiment poignant d'humiliation empourpra ses joues à l'idée qu'elle allait partager la vie et les travaux des malheureuses filles, destinées, par la charité du couvent, à l'avilissant métier de servantes. En même temps, les sanglots lui montèrent à la gorge, et elle répétait sans cesse : — Ah ! ma mère ! à quoi me condamnez-vous !

Ce fut en vain que la supérieure essaya de l'apaiser. Chaque mot qu'elle lui disait la blessait innocemment dans ses espérances d'avenir, dans sa dignité. En lui prêchant la résignation, elle irritait maintenant l'emportement de son caractère ; en lui parlant de vocation religieuse

et lui présentant l'exemple des *sœurs* comme le sort le plus heureux qui l'attendît, elle exaspérait ses besoins de liberté, contenus longtemps, mais jamais étouffés. — Renvoyez-moi plutôt chez ma grand'maman, qui m'aime bien! — s'écria-t-elle.

— Votre chère grand'mère, mon enfant, — dit la supérieure étonnée d'une protestation si énergique, — ne peut vous donner l'éducation nécessaire, surtout aujourd'hui, à une jeune fille sans fortune. Elle est très-âgée, pauvre, et nous n'avons pas cru devoir la prévenir de la détermination prise à votre égard, parce que c'eût été lui causer inutilement un profond chagrin. Soumettez-vous donc avec un véritable esprit chrétien aux rigueurs de votre sort. Nous tâcherons de les adoucir autant que notre règle nous le permettra. Ici, vous le savez, vous trouverez toujours une affection sincère. D'ailleurs, — ajouta-t-elle avec une grande noblesse en levant la tête, — ne me donne-t-on pas le nom de *mère*, et les orphelines surtout ne sont-elles pas mes enfants?

— Ah! Madame! — s'écria Catherine avec désespoir, — le bon Dieu m'a donné une mère pourtant!

La supérieure, effrayée, se leva subitement de son siége et serra la malheureuse enfant contre son cœur.

## XV

La vérité, que la supérieure n'avait pas osé dire à Catherine, c'est que, depuis six mois sa pension n'étant pas payée, le couvent demanda des informations à Bruxelles, et apprit en même temps la mort de M. d'Overmeire et la disparition de sa femme. L'aumônier écrivit alors au curé de l'église de Saint-Sauveur, à Bruges, pour le prier de lui donner des renseignements sur la position de fortune de madame de Meetkerke. Il lui fut répondu que la comtesse ne possédait qu'un revenu de douze cents francs. Le conseil du couvent de la Genette, après avoir délibéré sur ces renseignements, ne jugea pas utile d'engager la vieille femme à rappeler Catherine auprès d'elle, parce que ma-

dame d'Overmeire pouvait reparaître quelque jour et blâmer toute résolution qui aurait distrait sa fille de son autorité. Il fut donc convenu que Catherine resterait au couvent, comme orpheline, tant qu'on n'aurait pas eu de nouvelles de sa mère, et que, dans le cas où on n'entendrait jamais parler d'elle, on dirigerait l'éducation et les idées de la jeune fille dans un sens exclusivement monastique. — Nous en ferons une *sœur* pour notre communauté, — dit joyeusement la supérieure. — C'est le seul moyen qui nous reste pour assurer son avenir et lui ouvrir les portes du ciel.

Le même jour où cette détermination fut prise, on enleva à Catherine sa robe de mérinos carmélite, et on l'habilla d'une étoffe noire grossière et d'un bonnet de mousseline à trois bandes superposées autour du visage. Quand elle se vit couverte de cette livrée des pauvres, Catherine recommença à sangloter, et la supérieure eut fort à faire pour lui donner un semblant de courage. La maîtresse de sa classe, pendant ce temps-là, utilisait son infortune pour en faire le texte d'un petit sermon. —

Voyez, mes enfants, — dit-elle à ses élèves surprises, — combien vous devez prier Dieu pour vos chers parents. Catherine, votre compagne, a perdu son père, et elle nous a quittées aujourd'hui pour entrer aux orphelines. — La cloche de la récréation sonnait au moment où la maîtresse d'études prononçait ces paroles. Ce fut comme un signal pour toutes les pensionnaires. Elles se précipitèrent dans le préau, et on fut obligé de les laisser pénétrer dans la ferme. Toutes voulaient voir Catherine, toutes voulaient l'embrasser et la consoler. La supérieure, écartant à demi le rideau de sa fenêtre, regardait de loin, en souriant, les jeunes filles.

## XVI

Les orphelines habitaient une grande maison assez triste, située à l'extrémité du préau d'hiver. Elles vivaient toutes très-renfermées, prenaient leurs récréations dans la cour de la ferme et assistaient à la messe dans une travée disposée en tribune à l'entrée de la chapelle. Jamais, — la règle du couvent le voulait ainsi, — elles ne devaient parler aux élèves. Elles se levaient une demi-heure plus tôt que les pensionnaires, faisaient leur lit elles-mêmes et balayaient leur maison du haut en bas, pour se former de bonne heure au dur apprentissage du métier de ménagère. Aussitôt éveillées, elles s'en allaient ensemble autour du bassin d'une

fontaine placée au bout du dortoir, et procédaient à leur toilette sous la surveillance d'une *sœur*, les plus grandes habillant les plus petites et leur apprenant à se coiffer. Puis dix sur vingt, se relayant de semaine en semaine, elles visitaient leur linge, le raccommodaient, taillaient et cousaient leurs chemises. Les dix autres apprêtaient les repas de l'humble communauté.

Leur réfectoire était carrelé, bien moins vaste et moins clair que celui des élèves, et leurs repas se composaient uniformément d'un plat de viande accommodé avec des légumes. Cependant, comme elles étaient presque toutes filles de paysans, elles ne se plaignaient pas de ce régime.

Mais Catherine habituée d'abord aux gâteries de sa grand'mère, puis à l'élégant confortable du couvent, ne put se soumettre à l'austérité de la règle des orphelines. Frappée par un dernier coup, le plus cruel de tous, au moment où les espérances de la jeune fille apaisaient en elle les chagrins de l'enfant, elle fut acca-

blée, dès le premier jour, par le sentiment profond de sa déchéance. Son amour-propre était froissé à toute heure par le contact de ces pauvres filles ignorantes, à l'air doux et craintif, qui n'osaient lui parler et la regardaient en silence, comme si elles n'avaient pu se résoudre à voir en elle leur égale. Elle se sentait humiliée de partager leurs travaux infimes. Aucune d'elles, d'ailleurs, ne sympathisait avec elle : elles n'étaient pas de même sang. Longtemps elle pleura en cachette, et, lorsque son désespoir fut enfin concentré, elle conserva toujours, dans sa résignation apparente, un fonds de farouche mélancolie. Jamais elle ne se mêla aux jeux de ses nouvelles camarades. Chaque jour, pendant les récréations, elle errait à l'écart, ou, quand l'isolement lui pesait trop, elle choisissait les plus petites pour se promener avec elles, comme si elle eût espéré engourdir ses douleurs en se privant du moyen de les épancher.

Cependant la mère de Juliette, émue de pitié, s'entremit tant et si bien auprès des religieuses, qu'elle put enfin apporter quelque

soulagement à ses chagrins. Depuis trois ans elle avait obtenu de la supérieure l'autorisation de voir Catherine au parloir, en même temps que sa fille. En apprenant le nouveau malheur qui frappait cette enfant déjà si digne de sympathie, elle réclama le droit de continuer à lui donner des preuves d'intérêt. Catherine se trouva donc réunie, comme par le passé, tous les jeudis, à ses anciennes compagnes, et bientôt, dans tout le couvent, on fit grand bruit de cette faveur inappréciable. Elle devait avoir les plus graves conséquences.

## XVII

Six mois environ avant l'époque où Catherine fut reléguée parmi les orphelines de la Genette, un jour où elle se trouvait, dans la pièce réservée au public, avec Juliette, la mère de Juliette et une trentaine de dames et d'enfants, elle vit entrer un homme dont les manières, la tournure et la figure avaient pour elle quelque chose de tellement extraordinaire qu'elle demeura comme pétrifiée en le regardant.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, grand, brun et bien découplé. Il se tenait très-droit en marchant, la tête haute et le regard scrutateur. Ses cheveux presque ras dessinaient trois pointes aiguës autour de son

front; ses yeux gris semblaient illuminer son visage armé d'un nez en bec d'aigle; et ses lèvres minces étaient à demi couvertes par une moustache un peu rude qui laissait voir de belles dents.

Quand il parlait aux hommes, il affectait une certaine brusquerie pour les tenir à distance et les regardait dans les yeux. Mais s'il s'adressait à une femme, son échine s'assouplissait aussitôt, il souriait doucement des yeux et des lèvres, sa voix devenait harmonieuse; et, câlin, l'air mielleux, quoiqu'un peu goguenard, en se balançant sur les jarrets, il s'amusait à lui débiter mille riens flatteurs. On eût dit alors un renard raillant agréablement une poule avant de lui planter ses crocs dans le cou.

Sa mise était correcte et recherchée, mais comme l'est celle des gens bien nés qui ne veulent pas attirer l'attention sur leur personne. Ses manières patelines seules, avec son aplomb étonnant, pouvaient le faire remarquer. Il était partout à son aise, et si bien à son aise qu'il en intimidait ceux qui avaient affaire à

lui. Enfin, il paraissait ne manquer de tact ni de ruse, et on était disposé à lui accorder du cœur tant il avait l'air bon enfant, — quand il voulait.

L'empire qu'il exerçait autour de lui tenait du prodige. De même qu'il se croyait supérieur à tout le monde, presque tout le monde s'estimait heureux de se soumettre à son opinion. Il avait une façon irrésistible de lancer un compliment et d'envelopper un trait d'esprit dans une phrase rapide. Alors, en se moquant des autres, il se faisait des complices de tous ceux qui l'écoutaient, parce qu'il savait pincer à temps la fibre secrète qui produit le sourire.

Catherine, cependant, ne pouvait détacher ses yeux de ce personnage qui lui apparut comme une révélation. Elle était tellement innocente, grâce à la surveillance continuelle des religieuses, que les hommes, jusqu'alors, n'avaient guère été pour elle que des femmes assez laides, qui parlaient avec une voix forte, portaient de la barbe au menton et des panta-

lons au lieu de robes. Le meunier de Bruges, son père, l'aumônier du couvent et quelques bons bourgeois de Bruxelles qui venaient voir, au parloir, ses jeunes camarades, c'étaient là les uniques échantillons de l'autre sexe qu'elle eût jamais aperçus. Mais ce nouveau venu, plus à l'aise qu'un prince, maître de son geste et de sa parole, grand, bien fait, impétueux, avec son air à la fois séduisant et protecteur, d'où venait-il qu'il la troublait jusqu'au fond des entrailles ? Tout à coup, comme il faisait l'agréable au milieu des dames, ses yeux rencontrèrent les yeux de Catherine, et Catherine se sentit pâlir.

## XVIII

Depuis lors, une ou deux fois par mois, la jeune Flamande se retrouvait au parloir en présence du comte de Goyck, et bientôt elle apprit qu'il venait là pour accompagner une de ses cousines dont la fille devait prochainement quitter le couvent. Il paraissait plein d'attentions calculées pour cette dame déjà mûre et très-élégante ; mais il n'en observait pas moins Catherine du coin de l'œil ; car, dès le premier jour, il avait bien senti que ses regards la troublaient. Cela l'amusait beaucoup, cet homme blasé, de rendre amoureuse de lui une petite pensionnaire. Catherine était déjà belle et très-formée. Et puis elle avait un tel air d'ingénuité ! de si belles dents ! et les globes

de son corsage se devinaient si facilement sous sa robe ! Il remarqua bien vite la petitesse mignonne de ses pieds. C'était un homme très-habile qui savait s'assurer promptement des choses sans feindre seulement de les voir.

Il ne se disait même pas : — *A quoi cela me mènera-t-il ?* — Pour lui c'était assez qu'une belle fille pâlît en le regardant. Il n'allait pas plus loin, dans ses prévisions, que la minute même où il se sentait vivre. Le passé était absolument passé, selon lui, et quant au lendemain, il ne s'en souciait guère. Mais il savait tirer parti de tout sur-le-champ. Aussi, quand il eut observé que Catherine, malgré sa langueur apparente, se laissait aller volontiers à sourire, il se mit à déployer pour elle toutes les ressources de son esprit, s'exerçant à débiter à haute voix de feintes banalités qui toutes avaient un sens malicieux et ne déplaisaient pas à la jeune fille.

Cependant sa tristesse habituelle l'étonnait un peu. — Pourquoi soucieuse à cet âge ? — se

disait-il. Et il interrogea, comme par passe-temps, la fille de sa cousine.

— Je ne sais, — répondit la pensionnaire en levant les épaules, — je ne l'ai connu que fort peu, autrefois, quand nous montions à cheval ensemble, dans le petit bois. On dit cependant qu'elle est triste parce qu'elle ne sort jamais et que personne ne vient la voir.

— Cela est bon à connaître, — fit le comte entre ses dents, et alors, comme un général qui veut profiter d'un incident imprévu, change de place ses batteries, il se fit soudain moins rieur et se contenta de témoigner le plus tendre intérêt à Catherine, à l'aide de regards émus et de petits signes intelligents.

A partir de ce moment, il prit réellement goût à son intrigue. Une lueur d'espoir lui suffit pour se déterminer. Chaque jeudi il voulut faire un progrès nouveau dans l'esprit de la jeune fille et il le fit. Néanmoins, il rencontrait des difficultés sans nombre et tout à fait imprévues. Mais, avec l'adresse d'un chat

qui marche vers un gâteau à travers une table encombrée de porcelaines, le comte avançait prudemment et sans jamais risquer de faux pas. Il avait à redouter à la fois Juliette et sa mère, qui causaient avec Catherine et ne la quittaient pas des yeux ; sa cousine qui n'entendait pas lui permettre la moindre distraction, car elle était attachée à lui par des liens devenus bien fragiles ; la fille de sa cousine qui était une personne adroite et très-déliée ; toutes les élèves assises autour du parloir avec leurs parents ; et enfin, et surtout, la *sœur* de service qui se coulait de groupe en groupe, sans être entendue, grâce à sa robe de laine molle et à ses chaussons à semelles de liége, écoutant un mot par ici, répondant à une question par là, surveillant tout le monde avec une méfiance de religieuse. Rien ne le rebuta. Non-seulement il sut éviter tant d'argus, mais avec un raffinement de rouerie qui le faisait rire en lui-même, il se servit d'eux tous, pour le succès de son dessein. En échangeant de jolies phrases bien menteuses avec sa cousine, il excitait la jalousie inconsciente de Catherine ; en saluant avec un respect exagéré la mère de

Juliette, pour s'excuser de passer devant elle, il faisait dire à la bonne femme : — *Voilà un homme comme il faut !* En se levant enfin pour causer avec la religieuse de service, il s'arrangeait de façon à envoyer ses regards les plus expressifs à leur adresse, par-dessus la cornette de cette surveillante en défaut qui s'inclinait pour le remercier de ses compliments. Ainsi tout pliait devant son habileté, tout concourait à la réussite de sa ruse, et, comme tout l'amusait dans cette comédie qu'il jouait par amour de l'art, aux dépens des autres, il en multipliait les incidents avec un esprit, un entrain, une verve qui lui valaient ses propres applaudissements.

Le jour où Catherine, en pleurant, entra au parloir habillée du costume des orphelines, pendant que la mère de Juliette, pleurant aussi, la serrait dans ses bras, et que toute l'assistance faisait cercle autour d'elle pour la consoler, le comte prit un air excessivement affligé, mais jamais pareille joie n'avait fait gonfler son cœur. La désolation de Catherine qu'il lisait dans son maintien, dans ses yeux, dans la pâ-

leur de son visage, était un avertissement pour lui. — Il faut profiter de cela et sur-le-champ, — se disait-il avec la férocité du calculateur en décochant à la malheureuse enfant un regard de pitié. — N'est-elle pas charmante ainsi? — dit la religieuse qui perdait contenance. Le comte de Goyck, à ces mots, serra les dents pour s'empêcher de sourire, car certes, il était du même avis!

## XIX

Si Catherine, moins timide, eût osé parler du comte à celle de ses compagnes dont il accompagnait la mère au parloir, elle aurait pu rompre sur-le-champ cette intrigue qui l'enveloppait déjà de toutes parts. Mais, avec l'instinct profond qui gouverne les femmes, surtout les plus innocentes, elle redoutait pardessus tout de laisser pénétrer son secret. Loin de chercher à se rapprocher de la seule personne qui pouvait dessiller ses yeux, elle l'évitait donc avec une sorte de terreur. Un beau jour elle ne la vit plus au parloir — ni le comte nécessairement. — Elle s'informa. On lui apprit qu'elle avait quitté le couvent. Alors elle se sentit si désespérée, si abandonnée, si

perdue, qu'elle pleura toute la nuit, sans même étouffer ses sanglots qui réveillèrent tout le dortoir.

Le comte de Goyck, pendant ce temps-là, enfermé dans son hôtel, à Bruxelles, rêvait à la petite Flamande qui commençait à l'occuper exclusivement. Ce Belge placé à la tête d'une grande fortune, qui avait fréquenté de bonne heure la plus haute société de Londres, de Paris, de Vienne et de Naples, exécrait son pays et ses concitoyens. Il pensait d'eux un peu plus de mal qu'on n'en dit au dehors, et ne leur ressemblait ni par l'esprit de calcul, ni même par la morgue un peu niaise, ni par les goûts étroits et mesquins. Cependant, tout en s'en donnant à cœur joie et sans mesure, il se rapprochait d'eux par le côté le plus inférieur de leur caractère, redoutant par-dessus tout l'opinion du monde et se croyant tenu d'arranger sa vie désordonnée de manière à ce qu'on ne parlât jamais de lui. Il appartenait au parti clérical comme la plupart des nobles de la Belgique, mais s'il assistait aux offices du dimanche quand il était à Bruxelles, il ne te-

nait pas précisément à passer pour un homme pieux, se contentant de cacher ses actions scabreuses sous des paroles édifiantes et de fortifier son crédit par le crédit d'un parti très-puissant et serviable. Ainsi il utilisait à la fois son nom, sa position, ses relations et sa fortune pour protéger des plaisirs qui ne l'amusaient plus beaucoup.

Si l'on s'étonne maintenant que le comte de Goyck crût avoir besoin de tant d'appuis, en plein XIX^e^ siècle, pour s'amuser un peu, — comme il disait, — nous relaterons sur-le-champ un fait des plus importants que ne soupçonnait même pas Catherine. Depuis douze ans le comte de Goyck était marié.

Mais quel admirable choix il avait fait pour conserver la liberté qui lui était chère en triplant sa fortune! Comme il redoutait, par-dessus tout, l'asservissement du mariage, il choisit une femme simple, de mœurs austères, très-pieuse, qui n'avait ni beauté, ni talents, ni tournure, détestait le monde, et, parfaite image de la vertu la plus modeste, partageait sa vie

entre l'église et les pauvres, s'estimant assez heureuse de pouvoir faire un peu de bien. Ce n'était certes pas elle qui devait le gêner dans ses plaisirs, ni même lui demander compte de l'emploi de son temps ! Aussi abusait-il de l'excessive latitude d'action qu'elle lui laissait. — N'a-t-elle pas deux enfants à élever ? — se disait-il. — Elle est bien trop bonne mère pour se trouver malheureuse ! — Souvent, dans ses moments de spleen, il l'enviait.

Il ne faudrait pas croire, en effet, qu'un tel homme n'éprouvât jamais d'accès de fatigue. Depuis quelques années surtout qu'il ne voyageait plus, sa rage de distractions augmentant à mesure qu'il devenait moins inventif, il se trouvait dans l'atroce situation d'un gourmand affligé d'une gastralgie. Il n'était pas cependant surmené par les excès, mais malgré sa grande santé, il ne se sentait plus qu'un goût émoussé pour les choses dont la seule idée le transportait naguère. Recommencer tous les jours à se promener au Parc vers cinq heures ; faire deux ou trois tours en voiture sur le boulevard pour montrer ses chevaux ; errer le soir au Jardin-

Zoologique en écoutant des polkas et des valses accompagnées du rugissement des bêtes féroces ; passer la nuit au club à perdre son argent à l'impériale, tout cela ne le réjouissait que fort peu. Au printemps, il est vrai, il avait les courses de Gand, de Mons et de Spa pour se distraire, et, vers le mois de novembre, la chasse à courre dans la forêt des Ardennes, avec les divertissements de haut goût du Ridyck d'Anvers et les grandes représentations du théâtre de la Monnaie. Mais ces plaisirs trop connus étaient largement compensés par les réceptions du Roi auxquelles il était obligé de paraître. Il se dédommageait donc en faisant secrètement des petits soupers chez Lantoine avec les actrices du Théâtre-Royal et courtisant les femmes de ses amis. En somme, un Belge ordinaire se fût fort bien contenté de son existence ; mais cet hypocrite enragé, qui avait épuisé les plaisirs de Paris, la trouvait chaque jour plus fade et plus insipide. Et quand, pour la première fois, il rencontra Catherine, il rêvait déjà depuis longtemps au moyen de la pimenter.

Un événement imprévu lui fournit bientôt

l'occasion de mener rondement sa nouvelle intrigue. Ses deux enfants, tenant un peu trop de leur mère, avaient une santé délicate qui demandait mille ménagements. L'aînée surtout, une charmante et frêle petite fille, s'étiolait de jour en jour. Le médecin, consulté, la condamna, pour un an au moins, à respirer l'air chaud de la Sicile, et la comtesse de Goyck obéissant doucement, selon son habitude, partit avec ses deux chers malades et ses domestiques, au moment même où son mari faisait, avec son aimable cousine, une dernière visite au couvent. Quand il se vit ainsi complétement livré à lui-même, cet homme insatiable eut dans l'âme une explosion de bonheur. Lui qui, jusqu'à ce jour, lassé du commerce des cabotines et des femmes mariées trop sensibles, voulant avoir des maîtresses pour lui tout seul, dont il fût le premier amant, avait cru beaucoup faire en achetant, par-ci par-là, quelques mineures à des entremetteuses, il rougit de sa vie passée. Le démon des aventures hasardées le piqua aux reins de sa fourche. — Je suis riche, — osa-t-il se dire pour la première fois, — j'aurai pour moi l'impunité! — Alors il rompit brusquement avec sa

cousine et résolut de clore sa jeunesse par une entreprise transcendantale. C'était, comme on le voit, un homme d'un autre siècle, et qui, dans sa corruption, ne manquait pas de grandeur.

## XX

Catherine cependant se désespérait de ne plus le rencontrer au parloir. Dans la pensée de cette enfant qui n'avait aucune idée de l'antagonisme des sexes, le comte de Goyck apparaissait avant tout comme un libérateur. Depuis qu'elle était au couvent, elle n'avait jamais cessé de regretter la liberté de son premier âge, et si elle supportait sa servitude, c'était grâce à l'espoir de la voir cesser un jour. Trop affectueuse pour se contenter de l'amitié un peu banale de Juliette et de ses maîtresses, elle se tournait de tous côtés, cherchant un être plus fort, plus dominateur pour s'appuyer gentiment à lui et lui demander, en le câlinant, de se charger d'elle. Elle sentait,

en effet, qu'elle était faible, seule, inexpérimentée, et, avec cet instinct qui est le guide intelligent de la faiblesse, elle quêtait vaguement un secours.

Elle n'était ni mystique, ni même élégiaque. Dans ses veines ne coulait pas le sang vicié des vieilles races, mais le sang riche des Flamands honnêtes et positifs ; et l'unique poésie qu'elle comprît était celle du ménage, quand protégée par un bon mari qui travaille, la jeune femme allaite ses enfants robustes, heureuse de rencontrer des visages gais et bien portants autour d'elle, et de disposer sa maison à son goût. La Nature la touchait beaucoup, il est vrai, mais seulement par ses côtés maternels. Si elle aimait le vent brumeux qui passe par bonds sur les arbres, c'était bien moins pour ses plaintives doléances que parce qu'il rafraîchissait ses poumons. Si les fleurs lui plaisaient, surtout lorsqu'elles embaumaient ses narines, elle ne songeait pas à se comparer à elles et encore moins à les interroger. Quant au chant des oiseaux, c'était pour son oreille une musique sans paroles. Dévouée, tendre, ses aspirations s'ar-

rêtaient à un certain idéal de pureté dans le mariage, et elle n'avait d'enthousiasme que pour l'intimité du foyer. Aussi la vie cloîtrée du couvent, perpétuellement ensevelie dans l'ombre et le silence, avec son isolement, ses longues extases et ses adorations infinies, lui apparaissait-elle comme une sorte de léthargie énervante. Depuis le jour où on l'y avait condamnée, elle la haïssait de toutes ses forces.

Rien qu'à la voir, au surplus, on pouvait la juger. Son âme saine brillait dans la carrure de son front, sur ses joues planes, dans la douceur franche de ses yeux et jusque dans la rectitude de son maintien. Belle comme les femmes de Rubens, quoique de taille plus petite, elle avait leur teint lumineux, leurs chairs blanches et roses, leur menton plein de grâce et de fraîcheur, leurs cheveux soyeux et cendrés, et ce je ne sais quoi de jeune, de candide et d'attendrissant qui vous repose de la beauté antique par un sentiment moins élevé peut être, mais certainement plus humain. Son sourire, quand il se dépliait rapidement sur ses dents bien en ligne, accusait un esprit simple, un cœur affec-

tueux et bon. Son nez arrondi, en gonflant ses ailes mobiles, exprimait cette timidité particulière qui résulte de la simplicité des goûts. Sa voix qui avait conservé de l'accent flamand quelques notes musicales égayait l'oreille comme un clair et doux fredonnement. Sa démarche était naturelle, modeste ; sa ceinture, un peu large comme doit l'être une ceinture de vierge. Enfin, avec sa soumission un peu mutine, elle était faite avant tout pour la vie paisible. C'est pourquoi le diable sans doute poussa le comte de Goyck à l'aimer.

## XXI

Depuis quinze jours déjà, elle ne l'avait vu au parloir et elle s'assombrissait de plus en plus. Tout l'inquiétait maintenant. — Peut-être, — se disait-elle, — ne pense-t-il plus à moi qui suis pauvre et toujours si mal habillée? Qui est-il au surplus? Quelle est sa vie? Sans doute, il souffre autant que moi de l'absence, et cependant il ne fait rien pour m'approcher. — Elle retrouvait partout l'image de cet homme étrange qui était entré si profondément dans son cœur. Il s'installait au milieu de ses rêves, non pas blasé et goguenard, mais avec cet air protecteur qui lui allait à ravir, et, la traitant en enfant, il lui parlait avec une voix douce et des paroles choisies. Aussi ne vécut-

elle bientôt que pour les heures du sommeil. Au dortoir seulement elle pouvait échapper à la surveillance des religieuses. Là, elle vivait réellement, inventant des romans ingénieux, tout pleins d'utiles stratagèmes, pour unir sa destinée à la sienne. Avec quelle suprême confiance, elle comptait alors sur lui, car elle sentait bien qu'il l'aimait! Et comme elle se promettait d'être soumise! La soumission, en effet, pour cette fille ingénue, était la seule démonstration de reconnaissance par laquelle on pouvait répondre aux sentiments honnêtes. Elle ne voyait dans l'*amour* comme dans l'*amitié* qu'un échange d'affectueuse protection et de caressante gratitude. Cependant, quand elle se demandait ce que le comte de Goyck avait pu trouver en elle de séduisant, elle craignait d'être niaise, rougissait d'une honte vague, et, confuse, impatiente, embarrassée, elle secouait la tête en soupirant, et maudissait son ignorance.

— Comme ma grand'mère serait contente! — disait-elle parfois en répondant au secret espoir d'union qui, maintenant, ne la quittait

plus. L'existence en commun avec les deux seuls êtres qu'elle pût aimer lui apparaissait, comme à l'œil noyé des chrétiens mourants, le rêve du paradis. Alors elle créait cette existence dans son esprit inventif, mais trop candide, car, hélas ! elle s'abusait étrangement sur le caractère du comte de Goyck, comme sur sa position sociale et sur ses goûts. N'imaginait-elle pas d'habiter Bruges avec lui, Bruges la vieille ville endormie où l'herbe croît entre les pierres, où le carillon monotone fredonne les refrains chevrotants du temps passé, Bruges enfin où s'était si vite écoulée son enfance ! Ils auraient là, — pensait-elle, — une maison blanche auprès de celle de sa grand'mère, avec de grandes tapisseries contre les murs, des petits oiseaux dans une cage mignonne, et des pots à fleurs peints en vert échafaudés à l'entrée d'un beau jardin. Elle prendrait soin de son ménage, de ses meubles ; elle se ferait économe ; à son tour, elle gronderait la bonne femme qui devait être si vieille ! elle l'empêcherait de travailler à la lampe pour conserver sa vue ; elle la guiderait dans ses promenades à travers la ville, évitant les heurts à ses pieds tremblants, écoutant ses

chansons et ses longues histoires, inventant elle-même des histoires pour l'amuser. Et quel bonheur, le dimanche, de se suspendre au bras de son bien-aimé, et de le montrer à ses voisines, grand et beau comme il était, en marchant lentement pour aller à la messe ! Quel bonheur plus grand encore de se faire belle pour lui, de quitter cet affreux costume d'orpheline, pour vêtir quelque robe de soie pareille à celle de la dame qu'il accompagnait au parloir ! Oh ! elle apprendait bien vite à l'imiter et à la dépasser ! Comme elle, elle saurait bien pencher la tête et cligner les yeux pour lui parler. Cela n'était pas difficile. D'ailleurs elle était plus jeune et plus gentille. Elle n'aurait certes besoin des conseils de personne pour lui plaire toujours. Cependant Juliette viendrait les voir quand elle serait mariée, et ils iraient ensemble se promener à cheval, en causant et en badinant, tout autour du canal tranquille où le vent est si frais pendant les chaleurs de l'été. Ils s'arrêteraient au grand moulin en forme de tour conique avec un balcon circulaire au milieu, et ils diraient un petit bonjour à son vieil ami le meunier. Puis à travers la campagne, dans les champs

plats qui descendent vers les dunes, ils regarderaient les chaumières moussues où se tordent les pampres verts, et les tourelles des auberges avec leurs portes rondes où voltigent des pigeons blancs. Là, il y a toujours des charrettes dételées, appuyées sur leurs brancards, avec une couverture de toile tendue sur des cerceaux, et, tout près, des chevaux fatigués, promenant leurs naseaux au fond des auges. Plus loin, ils visiteraient des fermes, marcheraient dans la paille humide où dorment les pourceaux engraissés, et ils écouteraient rebondir sur l'enclume le lourd marteau du maréchal. L'hiver enfin, par les jours gris où l'on voit des trames de pluie au bas du ciel, ils s'amuseraient à regarder sur la glace des canaux glisser les petits traîneaux tirés par des dogues; puis ils rentreraient se chauffer au poêle. Que ne feraient-ils pas encore ? Ils mangeraient à la même table, sous le rayon de la même lampe éclairant les larges plats de faïence pleins de pommes rouges, et, en se guettant d'un œil prévenant pour épier leurs désirs mutuels, ils écouteraient les airs d'une horloge à musique et donneraient des morceaux de sucre à leur perroquet, car ils en

auraient un, tout comme sa grand'mère, et plus jeune ! avec un chat. Enfin ils s'aimeraient bien toute leur vie. Là s'arrêtait le rêve de Catherine.

Le dimanche, à la chapelle, émue par ces projets de bonheur, elle se prosternait sur son banc plus bas que les religieuses. Elle priait en s'appliquant si bien qu'on voyait son cou blanc s'empourprer jusqu'aux oreilles. C'est qu'elle priait pour lui qui la connaissait à peine, et cependant voulait bien l'aimer un peu.

Et puis, comme fatiguée de s'agiter dans le vague de l'absence, elle s'attristait encore, travaillait d'une main distraite, écoutait de mauvais pressentiments et se disait : — Je ne le verrai plus.

## XXII

Un matin cependant, comme elle était allée s'asseoir à l'entrée de l'étable, pour se garantir contre le froid du mois de décembre, elle aperçut une pauvre paysanne que les religieuses employaient par charité à mener paître au dehors les vaches du couvent. Cette femme la regardait fixement tout en passant des chaînettes de fer aux cornes de ses bêtes, mais dès que la *sœur* qui tenait la porte entr'ouverte se tournait de son côté, vite elle baissait les yeux. Il y eut un moment pendant lequel une vache se sauva dans la cour, et la *sœur* courut après elle. Alors la vieille paysanne suspendit son travail, promena dans l'étable un long regard, puis, tirant de son fichu un billet roulé gros

comme une noisette, elle le jeta devant les pieds de Catherine en lui disant : — Cachez-vous pour le lire, Mademoiselle, ou nous serions chassées toutes deux.

Catherine devint rouge, puis très-pâle, mais elle ramassa la lettre et s'éloigna. Elle attendit jusqu'au lendemain l'occasion de la lire. Alors, quand la première lueur de l'aube vint blanchir les fenêtres du dortoir, pendant que ses compagnes dormaient encore, assise dans son lit, sous ses rideaux, elle déchiffra en tremblant ce billet sans signature, écrit en pieds de mouche sur du papier transparent.

« Je sais, ma petite amie, que vous n'avez « pas de famille et que vous êtes malheureuse « au couvent. Permettez-moi donc de veiller sur « vous et d'assurer votre avenir.

« Si vous daignez agréer mon amitié, ne me « répondez pas, car on pourrait vous sur- « prendre. Passez seulement devant la per- « sonne qui vous a remis cette lettre, en tenant

« votre mouchoir à la main. Je comprendrai.
« Adieu. »

Catherine se sentit si heureuse que le sang lui monta aux joues pendant que se dilataient ses narines. Elle n'osait remuer et comprimait de ses deux bras son cœur qui battait avec force. Mais elle entendit soudain la sœur couchée auprès d'elle prononcer la prière du matin à haute voix. Alors, ne sachant que faire de sa lettre, elle l'avala.

Deux heures plus tard, en se promenant devant l'étable, elle aperçut la paysanne qui lavait des betteraves pour ses vaches en la regardant. Elle frémit d'abord, comme l'oiseau qui se sent en présence de l'oiseleur, puis elle mit la main à sa poche et tira lentement son mouchoir. — Bon ! — fit la vieille en souriant avec malice. Catherine se retint à la muraille pour ne pas tomber sur les genoux.

Trois jours après, nouvelle lettre, mais celle-là était un peu plus accentuée. On se plaignait déjà de ne pas la voir. On lui offrait la plus

douce des existences si elle voulait suivre docilement les bons conseils qu'on hésitait encore à lui donner. Et toujours le mouchoir était indiqué comme un signe d'acquiescement.

Au bout d'un mois, stimulé par le succès, le comte de Goyck parla à Catherine de quitter le couvent et demanda une réponse écrite. Catherine répondit comme une enfant étonnée et reconnaissante. Dans sa pensée, sa grand'mère seule pouvait lui rendre la liberté. Elle dissimula sa surprise sous des paroles presque filiales, mais elle n'exprima que trop bien l'humiliation qu'elle ressentait depuis qu'elle était condamnée à partager l'existence des orphelines. Cependant, elle n'osa pas aller plus loin, ne trouvant pas, dans son bon sens de Flamande, la lettre du comte assez explicite.

— « Voulez-vous fuir ? » — écrivit-il alors. « — Dites oui, et je vous cacherai si bien qu'on « ne découvrira jamais votre retraite. Toute « une vie d'amour vous récompensera de votre « affection. » — Il y avait, après cela, trois longues pages de protestations lyriques, pour

combler la lacune importante que le comte laissait dans sa lettre. Catherine, de plus en plus étonnée, s'en douta peut-être, car elle répondit avec candeur : — Que ferez-vous de moi, mon bon ami, si je consens ?

Le comte réfléchit un peu, comprenant fort bien la restriction légitime cachée sous ces paroles brèves. Puis il se mit à sourire, haussa les épaules avec dédain et écrivant d'une main ferme, il protesta de ses intentions honorables, et parla de mariage prochain, *aussitôt qu'il aurait mis ordre à ses affaires.* Il ne demandait qu'un peu de temps et beaucoup de confiance en échange de son amour. Pouvait-on lui accorder moins?

Cette lettre terrifia Catherine. Maintenant qu'elle voyait de quelle façon imprévue tournaient les choses, elle s'accusait de sa hardiesse, se sentait coupable, et, malgré l'irrésistible attraction que le comte exerçait sur elle, elle cherchait vainement un prétexte pour revenir sur ses pas. L'idée de supplier la supérieure de la renvoyer à sa grand'mère la fit hé-

siter longtemps. Alors son bien-aimé pourrait la voir, et, puisqu'il voulait bien l'épouser, demander sa main à la comtesse qui ne la lui refuserait certes pas. Mais elle craignit encore de laisser pénétrer son secret, quand la supérieure l'interrogerait sur la cause de sa démarche. Elle resta donc huit jours à rêver, à pleurer, à se déchirer le cœur, ne sachant que répondre aux nouvelles lettres du comte, toutes plus pressantes. Enfin il se servit du grand moyen qu'il tenait en réserve et la menaça de se tuer, voyant bien, — disait-il, — qu'elle ne l'aimait pas. — Je ferai tout ce que vous voudrez, — lui écrivit-elle alors, car elle crut à la sincérité de cette menace de comédie. Ce fut au tour du comte de Goyck de garder le silence pendant huit jours. Enlever une fille de son couvent n'a jamais été chose facile. Il regrettait d'avoir rompu si brusquement avec sa cousine dont la fille pouvait lui donner de précieuses informations. Il s'emportait contre son émissaire qui n'avait pu rien apprendre de la gardeuse de vaches sur les êtres de la maison. Enfin, il se mettait l'esprit à la torture pour chercher un moyen qu'il ne trouvait pas.

## XXIII

Catherine commençait à s'étonner de ce silence, lorsqu'un matin, vers midi, une voiture s'arrêta sur la route devant la porte de la communauté de la Genette, et une dame, s'appuyant sur le bras du cocher, en descendit. Ayant été introduite par la *sœur portière* dans le parloir, elle la pria de lui faire connaître les conditions d'admission au couvent, voulant, — dit-elle, — y placer sa fille sans retard. La *sœur*, s'inclinant alors devant elle, l'invita à s'asseoir et alla chercher la *dame trésorière*, chargée de discuter les questions d'intérêts avec les parents des enfants.

Aussitôt qu'elle se vit seule, l'étrangère souleva son voile, et, s'approchant rapidement

d'une fenêtre, elle commença à promener ses regards de tous côtés. C'était une femme de quarante ans environ, sèche de corps, brune de visage, à l'air faux et malin. De petits yeux ronds et gris pétillant sous son front bas, avec un nez écrasé et de larges mâchoires, lui donnaient une vague ressemblance avec un singe, et quand elle marchait, renversant son dos sur ses hanches et balançant ses grands bras, elle avait une attitude si décidée qu'elle faisait peur.

Ses manières annonçaient une naissance vulgaire et une éducation médiocre. Il y avait en elle un mélange confus de bassesse doucereuse et de rusticité. Quand elle voulait plaire aux gens, elle prenait à son insu l'air hypocrite d'une servante qui flatte son maître; mais quand elle ne cherchait pas à dissimuler son caractère, elle avait l'atroce apparence d'une virago. Nous aurons tout dit sur son compte en ajoutant qu'elle parlait avec l'accent haut et clair des Picardes.

La *dame trésorière* étant entrée au parloir,

l'étrangère quitta son poste d'observation à la fenêtre, et alors, se faisant humble, polie et caressante, elle commença à débattre pied à pied, en demandant pardon, tous les articles du prospectus. Elle trouvait le trousseau trop luxueux et le blanchissage *bien cher*, assurant que, dans son pays, on était moins rigoureux sur les conditions d'entretien dans les maisons d'éducation. Les arts d'agrément lui semblaient hors de prix. Elle ne pouvait comprendre aussi pourquoi les élèves devaient payer pension pendant le mois des vacances. Elle ne disait rien, il est vrai, pour les frais de maladie, sa fille étant constituée comme elle et nécessairement très-bien portante; mais, quant à solder les trimestres d'avance, elle n'en saisissait pas la raison. La religieuse, qui n'avait malheureusement pas assez vu le monde pour pouvoir se méfier des façons grotesques de cette bavarde, répondait à toutes ses objections en personne habituée depuis longtemps aux minutieuses réclamations des familles. Elle avait une patience d'ange pour expliquer le motif de chaque article du prospectus, et elle parlait avec une voix si calme et en employant de si heu-

reuses expressions qu'elle réduisit enfin au silence cette bonne mère qui tenait tant à l'argent.

— Ne pourrai-je visiter le couvent? — dit-elle enfin, d'un air dégagé à la trésorière. — Vous savez, ma sœur, que les femmes tiennent à se rendre compte de toutes choses, et qu'elles aiment à s'assurer par elles-mêmes du bon ordre d'une maison. Ce n'est pas que je ne connaisse la réputation méritée du couvent de la Genette... — ajouta-t-elle.

— Je vais vous ouvrir toutes les portes, Madame, — répondit en souriant la religieuse, — notre maison ne peut que gagner à être vue.

Alors elle accompagna l'étrangère par les corridors, les salles de classe, le réfectoire, les dortoirs et la chapelle, l'écoutant s'exclamer, d'un air modeste, et jouissant en secret de son admiration. — Mon Dieu ! c'est un palais ! — répétait la Picarde en se disloquant la tête; et la bonne religieuse répondait par quelques

phrases d'un petit discours appris par cœur : — La santé, la propreté, la bonne tenue des enfants, les précautions nécessaires à leur âge sont l'objet de notre attention particulière, — disait-elle en traversant les couloirs. Et, plus loin, en désignant les maîtresses et les sœurs, qui se promenaient de salle en salle : — La surveillance est continuelle dans tous les temps et partout. Nous ne perdons jamais de vue les élèves. — Et enfin, comme conclusion, quand elle eut amené la visiteuse dans le préau d'hiver : — Inspirer aux jeunes personnes, avec la simplicité des mœurs, le respect et l'amour de la religion, former leur cœur à la vertu, orner leur esprit de connaissances utiles, leur procurer les talents et les arts d'agrément qui peuvent rendre leur société plus douce et plus aimable, tel est le but que nous nous proposons.

— N'allons-nous pas dans le parc ? — dit soudain l'étrangère.

— Il fait peut-être un peu froid, — répondit la religieuse, — mais, si vous le désirez, Madame...

— Oh! cela me fera bien plaisir.

Alors, prenant son parti philosophiquement, la trésorière promena jusque dans les moindres recoins la visiteuse infatigable. Elle lui fit remarquer les beaux vases de fonte plantés sur des piédestaux de plâtre au milieu des bosquets flétris par le froid, la pièce d'eau gelée où semblait grelotter l'ange de bronze saupoudré de givre, et les rochers de la cascade où pendait une longue barbe de verts glaçons. L'étrangère admirait tout en se mouchant et serrant son manchon contre son ventre. Elle se représentait fort bien, — disait-elle, — ce grand parc rempli de fleurs et peuplé de petits oiseaux, pendant les beaux jours de l'été. Et comme elle s'apitoyait sur ces pauvres bonnes *sœurs* qui piochaient la terre dure du potager! Ce qui l'intéressa le plus cependant, dans sa promenade, ce furent les trois logettes qui servaient de station aux processions de la Fête-Dieu. Elle allait de l'une à l'autre comme une folle, admirant le fronton grec où l'on avait écrit le nom de saint Joseph, s'exclamant devant le clocheton chinois où s'abritait l'autel de saint

Michel, et se pâmant devant la statue de saint Antoine assise à terre dans la neige auprès de son pourceau. La grotte de saint Antoine l'emporta enfin dans son esprit sur tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Elle voulut monter par l'escalier de bûchettes sur la plate-forme qui s'étendait au-dessus. Elle y monta, et, se penchant sur le mur qui lui venait aux genoux, elle s'écria : — Tiens ! c'est la route de Bruxelles, et voici ma voiture ! — Puis elle se plaignit soudain du froid et descendit.

Mais en passant devant le bâtiment des orphelines, elle demanda à voir ces pauvres filles que les bonnes religieuses élevaient par charité. Elle entra dans le réfectoire où elles dînaient toutes ensemble, goûta leur soupe qu'elle déclara excellente, les regarda les unes après les autres avec le plus touchant intérêt, et s'arrêtant enfin devant Catherine, elle s'extasia longuement sur sa beauté. Puis elle se dirigea d'elle-même vers la ferme ; mais, en suivant la religieuse, à l'entrée de l'étable, elle aperçut la paysanne qui déliait les cornes des vaches, et sur-le-champ portant son index à ses lèvres,

elle arrêta le geste de stupéfaction de la vieille femme pendant que la trésorière lui tournait le dos pour sortir.

Enfin, elle se décida à s'en aller. Ce ne fut pas cependant sans avoir beaucoup remercié son obligeante conductrice. — Je reviendrai demain matin avec ma fille, — lui cria-t-elle en se penchant à la portière de sa voiture, — car je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'ai vu ici.

Le lendemain, elle ne vint pas, mais la vachère remit le billet suivant à Catherine :

« Dimanche soir, quand sonnera le Salut, « trouvez le moyen de vous rendre à la grotte « de Saint-Antoine. Je serai de l'autre côté du « mur. N'ayez aucune inquiétude ; toutes mes « précautions sont bien prises. Espoir et cou- « rage. Le bonheur nous attend tous deux. »

Catherine frémit de la tête aux pieds en lisant cette lettre. Un éclair de remords traversa son esprit. Elle se précipita dans la cour pour aller trouver la supérieure, se jeter à ses pieds et lui

avouer tout. Mais le malheur voulut qu'elle rencontrât sa maîtresse d'études, et celle-ci, sans remarquer son agitation, l'aborda d'un air joyeux. — Je vous apporte une bonne nouvelle, mon enfant, — lui dit-elle, — dans huit jours vous prendrez l'habit de novice. Notre chère mère le veut ainsi.

Catherine pâlit, balbutia et baissa la tête. Tout le reste du jour, elle demeura comme absorbée. Le soir elle se dit malade et monta se coucher une heure avant ses compagnes. On était au samedi. La neige depuis le matin tombait silencieusement sur les arbres, et les statues de plâtre du jardin se crevassaient sous la pression de la gelée.

# DEUXIÈME PARTIE

# DEUXIÈME PARTIE

## I

Catherine passa toute la journée du dimanche dans une inquiétude cruelle. Il lui semblait que chacun connaissait son secret, et, quand on lui adressait la parole, elle tressaillait soudain et ne répondait pas. Ses maîtresses, la voyant agitée, l'entouraient et l'entretenaient longuement du bonheur qu'elle allait goûter lorsqu'elle aurait pris l'habit de novice. Elles affirmaient que la supérieure lui donnerait la tâche la plus agréable : — Vous serez chargée de

l'entretien de la chapelle, — disait l'une. — Vous aurez la garde des provisions de bouche du couvent, — disait l'autre. — Cela n'est pas fatigant et n'abîme pas les mains. — Catherine, alors, balbutiait un remercîment; elle avait envie de pleurer, de demander pardon; elle priait qu'on l'excusât de ne pas parler, parce qu'elle était souffrante; enfin, elle voulait aller trouver Juliette pour se confesser à elle; mais, par malheur, Juliette était sortie ce jour-là.

Elle mangea peu au goûter, à quatre heures, et, pendant la récréation, elle se promenait dans la cour, tantôt rêveuse, tantôt impatiente, évitant ses compagnes et s'arrêtant, comme hébétée, devant les plus petites qui jouaient dans la neige et se battaient joyeusement en poussant des cris. Comme elle passait devant l'étable, elle rencontra le regard de la paysanne, sa complice, et elle détourna la tête aussitôt. Enfin, tout le monde rentra en classe et on alluma les lampes. La maîtresse, assise sur son estrade, se mit à lire à haute voix la leçon d'évangile, et chacune des orphelines

répétait de mémoire après elle le verset qu'elle avait lu. Mais Catherine écoutait sans rien comprendre. Une fois cependant elle entendit la maîtresse prononcer ces paroles :

« *Il n'y a rien de caché qui ne doive être* « *découvert, ni rien de secret qui ne doive pa-* « *raître publiquement.* »

Cette phrase la fit horriblement tressaillir. Pendant que ses compagnes l'épelaient, les unes après les autres, il lui semblait qu'une voix d'en haut lui donnait vingt fois de suite le même avertissement. Enfin, elle murmura le verset à son tour, mais avec tant de trouble que personne ne le comprit.

La demie après six heures sonna à la grande horloge, et, à partir de ce moment, Catherine compta les minutes. La leçon continuait toujours. Aux trois quarts, il lui prit un tel tremblement qu'elle fut sur le point de défaillir. Chaque seconde, en s'écoulant, lui apportait une torture nouvelle. Tout à coup la grosse

cloche ébranlée à tour de bras annonça le Salut. Catherine se leva en sursaut, comme une folle, et retomba pâmée sur son banc.

Cependant les orphelines étaient debout au milieu de la classe, chacune avec son livre de prières sous le bras, et une *sœur* leur présentait à tour de rôle l'étroit manteau de mérinos noir dans lequel elles s'enveloppaient. La maîtresse les ayant fait mettre en rang, elles sortirent de la salle, deux par deux, pour entrer dans la longue galerie vitrée qui conduit à la chapelle. Catherine allait machinalement avec les autres, toute pâle, ne sachant quel prétexte inventer pour s'échapper. Quand la petite procession fut arrivée au bout de la galerie, la maîtresse qui marchait en tête s'arrêta pour voir défiler les vingt jeunes filles. — Qu'avez-vous donc, ma chère enfant? — dit-elle à Catherine qui se traînait, la tête basse. — Je me sens bien mal à l'aise, — répondit Catherine d'une voix sourde; puis elle ajouta : — Ne pourriez-vous m'exempter du Salut... je voudrais me mettre au lit. — Allez, mon enfant,— fit la religieuse d'un air affable. Catherine,

quittant aussitôt son rang, revint lentement sur ses pas, et, au bout d'une demi-minute, elle entendit la porte qui retombait derrière elle. Alors elle retourna la tête et elle vit qu'elle était seule.

Une petite lampe descendant du plafond de la galerie éclairait vaguement le centre et laissait les deux extrémités dans la pénombre. Mais par les hautes fenêtres, on voyait une large lune rouler dans le ciel sur un fond velouté criblé d'étoiles. Catherine s'approcha de la porte en tremblant, l'ouvrit avec précaution et se trouva dans le jardin, cachée par l'ombre du mur. Il faisait un froid très-sec, et le vent secouait les arbres dépouillés, dans le lointain, sur un vaste champ de neige. Elle resta d'abord quelque temps à la même place, le dos au mur, regardant les fenêtres éclairées de l'immense maison, en se demandant si on ne pouvait pas la voir; mais toutes les fenêtres étaient fermées, et les silhouettes des pensionnaires qui passaient devant, en longues files, pour se rendre à la chapelle, se projetaient sur les vitres. Quand elles furent toutes passées, Catherine

poussa un grand soupir et fit quelques pas en avant. Puis elle s'arrêta soudain, pétrifiée, en entendant les chants de l'orgue qui venaient jusqu'à elle, à travers les murs, lents et majestueux, comme pour mieux lui serrer le cœur. Toute sa jeunesse pure et tranquille, presque sainte, lui apparut en un moment, évoquée par ce chant céleste, et elle resta là, à l'écouter, écrasée comme un condamné qui entend lire à haute voix son arrêt de mort.

Tout à coup elle releva la tête. La pensée de celui qui l'attendait l'assaillit, et elle se rappela enfin la menace qu'il lui avait faite. Alors elle se tordit les mains, puis, se déterminant avec désespoir, elle fit un grand signe de croix, et, prenant son élan, elle s'élança à toutes jambes, à travers les arbres et l'herbe glacée, dans la direction du verger, au fond duquel était la grotte de Saint-Antoine.

En chemin, elle laissa tomber son livre de messe. Elle hésita d'abord, revint sur ses pas, l'aperçut sur la neige, sauta dessus et le mit

dans sa poche. Puis elle reprit sa course ; mais, en approchant de la grotte, elle vit de loin, à la clarté de la lune, la statue du saint assise à terre, avec son grand capuchon dans le dos, et, quoiqu'elle la connût bien, cette statue lui fit peur. Son cœur battait à grands coups, et elle n'osait plus avancer. C'est alors qu'une voix assourdie, partant de la plate-forme lui cria : — Pressez-vous ! — Aussitôt elle reconnut le comte à cheval sur le mur. Il était temps ! Accablée par le froid, l'essoufflement et la terreur, elle tendit les bras vers lui et se laissa glisser sur les genoux.

— Ne vous arrêtez pas ! — criait le comte,— montez vite ! montez ici ! — C'étaient les premières paroles qu'il lui eût jamais adressées. Elle se souleva, se traîna et voulut ouvrir la porte qui fermait l'entrée de l'escalier de bûchettes ; mais cette porte résistait, et Catherine la secouait en vain de ses mains roidies. Le comte alors descendit en courant de la plate-forme, fit garer Catherine, enfonça la porte à coups de pied, puis, se hâtant, et la tirant par le bras, il amena à lui jusqu'au haut du

mur la malheureuse enfant plus morte que vive.

Là, sans lui dire un mot, toujours pressé et déjà un peu inquiet, malgré le silence profond qui planait sur le couvent et la campagne, il enjamba le mur, se pendit par les mains et tomba sur la route. Catherine, assise à la place qu'il venait de quitter, étouffant, ne parlait pas non plus, claquait des dents et le regardait faire. — Au-dessous d'elle, quatre chevaux sellés piaffaient dans la neige, tenus en bride par un homme. Le chemin courait devant eux, parallèle au parc ; au delà, il y avait un grand fossé, et, sur l'autre bord du fossé, les arbres noirs du bois frissonnaient, traversés par les rayons de la lune. Le comte cependant enlevait son manteau et le développait par terre au pied du mur. — Que voulez-vous que je fasse ? — lui dit Catherine. — Sautez ! — répondit le comte. Mais ce manteau noir étendu sur la neige lui faisait l'effet d'un grand trou. Elle n'osait se précipiter. Elle disait : — J'ai peur. — Lui l'encourageait avec des paroles brèves et des gestes d'impatience. Ses manières étaient brusques,

sa voix saccadée. — Sautez donc, au nom de Dieu ! — lui criait-il. Catherine hésitait, regardait au loin les toits de son couvent silencieux et pleurait. — Je ne peux pas, — bégayait-elle. — Si ! si ! courage ! — Elle se cramponna au faîte du mur et passa ses pieds du côté de la route. Le comte lui tendit les mains : — Sautez dans mes bras ! — lui dit-il. Elle sauta en fermant les yeux, ou plutôt se laissa tomber. Avec un mouvement furieux il la serra sur son cœur.

Aussitôt l'homme qui tenait les chevaux s'avança, et le comte de Goyck, enlevant Catherine par la taille, la mit en selle, lui passa aux jambes des bottes molles, l'enveloppa rapidement d'une pelisse de fourrure et la coiffa d'un chapeau de feutre. Ce fut l'affaire d'une minute. Elle avait déjà pris les brides machinalement et son cheval marchait sur la route. Le comte la rejoignit sur-le-champ avec son compagnon. A l'angle du mur, un troisième personnage qui faisait le guet enfourcha le cheval libre. Ils entrèrent alors tous quatre sous le bois, s'enveloppant de leur mieux dans leurs

manteaux sombres. Le quart après sept heures sonnait à l'horloge de la chapelle. Personne ne les avait vus ni arriver ni partir, et le vent, en se traînant à travers les arbres, couvrait le bruit de leurs pas.

## II

Le chemin qu'ils suivaient était un chemin de traverse. Un des hommes d'escorte allait devant, puis le comte de Goyck et Catherine s'avançaient ensemble, et le quatrième cavalier fermait la marche. Les chevaux avaient pris le grand trot, enfonçant dans la neige, et personne ne disait mot. Catherine, frissonnant de peur encore plus que de froid, incapable de penser, se sentait défaillir. Le souffle lui manquait et ses mains lâchaient les brides. Mais le comte, déjà rassuré, commençait à s'amuser de l'originalité de son aventure. — Ces choses-là n'arrivent plus à personne! — se disait-il en bondissant sur sa selle, et il riait tout bas dans sa

moustache en se baissant pour éviter les branches qui lui barraient la route. Il lui semblait, en ce moment, qu'il était un de ces grands vauriens du siècle passé, maîtres en l'art des gaietés fortes, qui faisaient servir le monde entier à leurs plaisirs, et choisissaient précisément les entreprises les plus difficiles pour en triompher. Tantôt il voulait ralentir le pas des chevaux, afin de montrer à Catherine combien il était calme dans cette forêt glacée et solitaire; tantôt il songeait à les exciter, pour arriver plus vite, et avancer de quelques minutes les instants heureux qu'il se promettait. Attentif cependant, il se tenait auprès d'elle, lui donnant des conseils pour diriger sa monture, et se jetant aux brides dès qu'il voyait l'enfant trop rudement secouée. — Courage, ma petite amie! — lui disait-il, — nous arriverons bientôt. Cela n'est-il pas charmant de voyager ainsi, quand on a deux hommes dévoués pour escorte? — Et par les chemins à peine frayés, noyés dans l'ombre, par les carrefours en plein éclairés, à travers les halliers, à travers les chênes qui développaient autour d'eux, en circulant, de pittoresques colonnades, il poussait bravement son

cheval qui se cabrait, sautait et ronflait de colère en mâchant son mors.

Tout à coup, — il y avait peut-être dix minutes qu'ils couraient, en laissant sur la gauche la ville de Bruxelles,— une plainte lamentable traversa les airs et les fit tressaillir.—C'est le tocsin du couvent!—dit Catherine.—On signale ma fuite ! mon Dieu ! que vais-je devenir ! — A ces mots, bien qu'il ne comprît qu'à demi, le comte de Goyck eut peur.—Au galop! — cria-t-il, et fouaillant le cheval de Catherine, il lui fit faire un bond énorme et partit à sa suite à fond de train, en jurant comme un possédé. Mais les chemins étaient encombrés de neige, et les quatre chevaux glissant faisaient à chaque bond de grands écarts, s'éclaboussaient les uns les autres et aveuglaient les cavaliers. Le cheval qui tenait la tête, trop rudement poussé s'emporta, et le comte de jurer de plus belle. — Arrêtez! — faisait Catherine,—je n'en puis plus, arrêtez ! — Mais le tocsin sonnait toujours, et déjà des lanternes dansaient à travers les bois aux mains des paysans qui couraient, s'appelaient et criaient au feu, croyant que le

couvent brûlait, pour agiter ainsi sa cloche. — En avant ! mille démons !—hurlait le comte.— Ils ne nous auront pas ! — Arrêtez ! mais arrêtez donc ! — répétait Catherine. — Non ! en avant ! quand nous devrions nous casser les reins ! —Et, levant sa cravache, le comte hors de lui fouetta de nouveau le cheval de Catherine qui, se dressant sur les jarrets, sauta de côté et désarçonna l'enfant.

Elle s'évanouit sur le coup. Quand elle revint à elle, elle était couchée sur son manteau, au pied d'un arbre, et les trois hommes à genoux s'empressaient pour la ranimer. L'un deux lui frottait les tempes, un autre lui tapait dans les mains, le troisième lui appuyait contre les dents une gourde pleine d'eau-de-vie. On ne voyait plus de lumières sous le bois, et les quatre chevaux attachés ensemble, s'enlevant en noir sur le fond de neige, restaient immobiles comme s'ils eussent été gelés. Mais le comte ne se privait pas de jurer tout en tapant les mains de Catherine. — Triples brutes! — disait-il à ses domestiques, — ne pouviez-vous choisir un cheval moins rétif ! Faudra-t-il que je veille à

tout, maintenant ? Allons ! flanquez-moi la paix ! Par les cinq cent mille tonnerres du ciel, si elle est morte, je vous étripe tous les deux !

— Si monsieur le comte avait suivi mon conseil, — répondit timidement l'un des deux hommes, — tout cela ne serait pas arrivé. Il valait bien mieux prendre une voiture...

— Canaille ! — criait le comte, — avec ta voiture d'enfer, pouvions-nous éviter le village et suivre les chemins de traverse ? Ces damnés paysans ne nous auraient-ils pas reconnus ? Tais-toi, ou je te coupe les yeux à coups de cravache.

Catherine cependant se dressait entre eux sur les mains, car elle entendait encore cette cloche terrible qui la rendait folle. Son timbre était comme étouffé maintenant, mais toujours distinct. — Je me sens mieux, — dit-elle aussitôt en bégayant, — calmez-vous ; ne jurez plus ; remontons à cheval. — Le comte alors lui fit faire quelques pas en lui adressant de bonnes paroles. — Pauvre petite chérie,—lui disait-il,

— vous devez avoir eu bien peur. Mais ce ne sera rien. Pouvez-vous marcher ? Essayez. Un peu de courage.

— J'ai bien froid, — murmurait Catherine en grelottant.

— Eh bien, buvez un coup d'eau-de-vie.

Elle but une gorgée ; le comte la mit en selle, et les chevaux repartirent au galop à travers les arbres. Bien en prit à Catherine d'être bonne écuyère ! Cependant elle se plaignait toujours du froid qui l'empêchait de respirer. Au bout d'une heure, ils débouchèrent au pas sur une grande route. Catherine se tenait ployée en deux dans sa pelisse, et, cramponnée des deux mains au crochet de la selle, la tête basse, elle se laissait aller machinalement. A peine avait-elle quitté le couvent, et déjà elle réfléchissait péniblement aux incidents de sa fuite. Elle qui, jusqu'alors, avait été habituée au langage doux et bienveillant des religieuses, elle était stupéfaite d'entendre celui qu'elle aimait jurer, menacer, et, brusque, impétueux, le geste et le

verbe hautains, s'emporter au moindre mot que prononçaient ses serviteurs. Comme il y avait loin déjà de cette réalité à son rêve de jeune fille !

Le comte cependant levait les épaules en la voyant si accablée. Enfin il eut pitié d'elle. Il lui prit la main dans la sienne et la serra étroitement. — Quand donc arriverons-nous ? — dit alors Catherine. — Me menez-vous à Bruges, chez ma grand'mère ? — A ces mots, le comte se mit à rire, puis, voyant que Catherine pleurait, il lui jeta le bras à la taille et l'embrassa sur les yeux. Elle se laissait faire innocemment, comme s'il eût été son père. — Ne craignez rien, mon adorable mignonne, — lui dit-il, — il n'y a plus le moindre danger. Dans une heure, nous serons chez moi, ou plutôt chez vous. Redressez-vous maintenant. Poussez votre cheval, toute seule, comme une grande fille. Et cachez bien votre maudite robe, surtout !

Puis, toujours en riant, il lança sa monture, entraînant celles de Catherine et de ses deux compagnons. Une heure après, ils quittaient

tous la grande route pour entrer dans une longue avenue de peupliers, au bout de laquelle les fenêtres d'une grande maison flamboyaient du haut en bas. — Nous sommes arrivés, — dit joyeusement le comte. — Allons, ma chère, encore un petit temps de galop!

## III

Le château de Goyck, bâti en briques et flanqué de deux ailes, s'élevait au milieu des bois. Une vaste cour le précédait, barrée par une grille de fer, et, de chaque côté, s'ouvraient les portes des écuries et des remises, avec les logements des domestiques et des jardiniers. A peine l'arrivée du maître eut-elle été signalée par un coup de cloche, que les palefreniers s'élançèrent aux brides des chevaux, et Catherine, soulevée dans les bras du comte, mit pied à terre sur la première marche du perron. Elle était tellement abattue, et le froid lui avait si bien roidi les membres, qu'elle ne pouvait parler ni marcher. Le comte la soutint donc sous les bras pour lui faire traverser le vestibule,

mais quand elle entendit ronfler le grand poêle chargé de coke, elle se précipita devant, à genoux, tendant les mains, et, malgré tout ce qu'on pût lui dire, elle ne voulut pas bouger de là avant d'être réchauffée. En vain le comte, contrarié, assura-t-il qu'elle se chaufferait bien mieux dans sa chambre ; elle refusa de rien entendre, et on fut obligé d'approcher une banquette pour la forcer de s'asseoir. Des laquais en grande livrée, chaussés de bas de soie et les cheveux poudrés, l'entouraient respectueusement, sans rien dire. Elle s'inclina en les voyant, émerveillée de leur air grave et de leur splendeur. Puis, apercevant une femme en bonnet portant un tablier de soie noire, elle poussa un cri de surprise, car elle reconnut en elle cette dame qui, l'avant-veille, visitant le couvent de la Genette avec la *sœur trésorière*, s'extasiait si bien devant sa beauté.

Le comte la lui présenta comme sa femme de chambre, lui dit qu'elle se nommait Virginie et lui recommanda de suivre tous ses conseils. Les laquais s'étaient éloignés. Virginie, faisant une grande révérence, attesta le ciel qu'elle

servirait sa jeune maîtresse fidèlement. Catherine consentit enfin à quitter le vestibule. Le comte la conduisit vers un large escalier de pierre, très-éclairé, bordé de caisses d'arbustes et couvert d'un tapis qui craquait sous les pas. Sur le palier du premier étage, elle s'arrêta un instant pour regarder de grands tableaux de chasse, puis, toujours à la suite du comte, elle entra dans une salle immense où flambait un feu énorme dans une cheminée de marbre vert, jetant de vives clartés sur une table servie où se dressaient des candélabres d'or, de larges bassins d'argent et de grosses touffes de fleurs dans des coupes de porcelaine.

Catherine resta quelque temps immobile sur le seuil de cette salle, enveloppée dans sa pelisse d'emprunt, avec ses bottes mouillées, sa robe grossière souillée de fange, ses cheveux dénoués ruisselant sur ses épaules, ses joues rougies; et elle ne sut d'abord ni où elle était, ni qui elle était maintenant elle-même, tant ce qu'elle voyait lui causait d'étonnement. De bonnes et tièdes odeurs s'exhalaient de la table couverte d'une nappe éblouissante, des tentures

de velours pendaient toutes droites devant les portes, de larges glaces reluisaient partout, se faisant face et prolongeant la salle, avec ses lustres, en des lointains infinis et lumineux, et le comte, la tête baissée, immobile et muet comme Catherine, l'épiait du coin de l'œil et jouissait de sa stupeur.

Enfin, il lui prit la main et rompit le charme qui l'enchantait en lui parlant de sa voix railleuse. La traitant cérémonieusement, comme si elle eût été chez lui en visite, il lui dit qu'il n'osait la prier de se mettre à table avant d'avoir réparé le désordre de sa toilette. Virginie, s'avançant alors, s'inclina pour s'excuser de passer devant sa maîtresse et la conduisit dans son appartement.

Là, une nouvelle surprise attendait Catherine. Elle qui n'avait jamais rien imaginé de plus luxueux que la chapelle de son couvent, elle poussa un cri d'admiration devant les somptuosités qui s'étalaient sous ses regards. Tous les meubles de sa chambre, en bois de citron-

nier, étaient couverts de soie bleu de ciel brodée de bouquets blancs. Un épais tapis du même ton s'étendait sur le parquet, et, au-dessus du lit large et très-bas, pendaient de longs rideaux dont les plis souples semblaient un mélange d'azur et de neige. Des bougies échafaudées sur des branches de métal contre les panneaux blancs rehaussés de filets bleus éclairaient cette chambre attiédie, où chantait un bon feu dans un âtre de cuivre ; des miroirs éclatants s'inclinaient devant les murs; une énorme pendule émaillée, de beaux vases du Japon, des torchères en fouillis pareilles à des broussailles d'or s'amoncelaient sur la cheminée, avec des écrins de velours où pétillaient les étincelles des pierres précieuses; et la lampe en cristal de Bohême qui descendait du plafond au bout d'un ruban d'argent, renvoyait sur ce plafond une grande tache rose.

Virginie cependant ne restait pas inactive. Tandis que Catherine ébahie regardait tout autour d'elle, elle la déshabillait prestement, en personne adroite, puis la faisait asseoir sur une causeuse, devant le feu, et relevait avec deux

coups de peigne ses cheveux blonds sur son front pur. Catherine, écrasée de fatigue, se laissa faire d'abord machinalement. Mais quand elle vit cette femme à genoux qui lui passait aux jambes des bas de soie, elle devint toute rouge et se défendit avec vigueur. — Je ne suis pas habituée à cela, — lui dit-elle. — Oh ! mais vous n'êtes plus au couvent, Mademoiselle ! —répondit l'autre, et la forçant doucement, elle acheva de la chausser en lui mettant aux pieds des souliers de satin blanc brodés de passe-quilles d'or.

Catherine, qui se souvenait avoir vu des broderies toutes semblables sur les chasubles des prêtres, s'accoudant gentiment sur ses genoux, regardait ses pieds qui lui semblaient alors merveilleusement beaux, et Virginie, aussi surprise qu'elle, admirait ses épaules nues dont la chair lisse et satinée reluisait comme de l'ivoire. En relevant la tête, Catherine rencontra son regard, rougit encore et dit, d'un air un peu mécontent, qu'elle voulait s'habiller seule. Mais Virginie ne l'écoutait pas. Ouvrant une grande corbeille d'écaille posée sur une table, elle en tira une robe de

taffetas rose, et, la faisant danser dans sa main, elle s'approcha de sa jeune maîtresse, qui venait de changer de linge derrière un paravent, lui passa cette robe par-dessus la tête et la lui agrafa à la taille. En un clin d'œil, elle tira les bracelets des écrins et les lui ferma sur les bras, puis elle accrocha à ses oreilles de gros boutons de diamant et lui jeta au cou un collier de perles fines. Catherine essoufflée, étouffant de plaisir, la regardait faire. Enfin, Virginie, la prenant délicatement par le bout des doigts, la conduisit cérémonieusement, en riant d'un air malin, devant une large glace plaquée sur un panneau et descendant au ras du sol. Là, Catherine se retourna, et croyant voir une apparition, elle frappa dans ses mains et fit trois pas en arrière.

Cependant elle se rapprocha. Ses épaules blanches et fermes, décolletées, se soulevaient doucement, avec des reflets, dans la carrure de son corsage de taffetas, à chaque aspiration de son haleine. Sa tête mignonne resplendissait au-dessus, tirant un éclat inouï de l'étonnement de ses yeux, de la souplesse de ses cheveux

relevés, des boutons de diamant qui frôlaient ses joues et du collier de perles qui frissonnait sur sa poitrine. Sa robe courte par devant, et bridant un peu sur la taille, découvrait ses petits pieds, et elle s'en allait très-loin par derrière, s'étalant sur le tapis bleu, comme la queue d'un paon qui se tient debout au soleil. Jamais Catherine n'avait rien rêvé de plus jeune, de plus gracieux et de plus beau que cette femme qui la regardait dans la glace, les mains jointes, avec une expression douce et candide. Et cette femme c'était elle-même.

Mais Virginie ne lui laissa pas le temps de s'admirer. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis qu'elle l'avait conduite dans sa chambre; elle ne l'en pressa pas moins pour rentrer dans la salle à manger. En chemin Catherine s'arrêtait, pour regarder sérieusement, par-dessus son épaule nue, sa robe qui bruissait derrière elle, et elle portait ses mains à son cou, à chaque pas, pour toucher son collier qui lui semblait lourd. Le comte l'attendait déjà, debout, les jambes écartées, en habit noir, se chauffant au feu. Il vint à elle dès

qu'il l'aperçut, et sourit de plaisir de la trouver plus belle encore qu'il ne se l'était figuré. Il la prit gravement par la main, la fit asseoir à table, en face de lui, sourit encore et dit aux domestiques qui se tenaient autour d'eux : — Servez-nous.

Catherine mangea peu et ne dit mot. Une idée fixe l'accablait, de plus en plus tenace et pesante : l'idée qu'elle faisait un rêve, que tout cela ne lui arrivait pas réellement ou, au moins, qu'elle n'était plus Catherine. Un moment, elle se crut folle et eut envie de se sauver, n'importe où, pour se débarrasser de la pensée qui l'obsédait et lui faisait mal. Pour cette enfant naïve, en effet, qui venait de passer si brusquement de la salle d'étude des orphelines de la Genette au château du comte de Goyck, il y avait de quoi perdre la tête. Craignant de trop montrer sa gaucherie dont elle avait conscience, embarrassée par la quantité d'ustensiles inconnus qui entouraient son assiette, gênée par l'air sérieux des laquais qui lui nommaient les vins et les plats à voix basse, intimidée par la nudité de ses épaules et de ses bras, et surtout par

l'attitude du comte qui, tout en cherchant à la rassurer, la dévorait des yeux, elle s'agitait sur son siége, buvait au hasard des vins délicats qui lui caressaient la langue, puis se sentant étourdir, elle s'étonnait, posait son verre vide devant elle, et répondait tout de travers aux paroles mielleuses que lui adressait Virginie, debout auprès de sa chaise, comme aux compliments que lui faisait son hôte sur sa bonne mine.

Cependant, au dessert, sa pensée redevint très-nette dans son esprit. Ce fut prompt comme un éclair. Elle compara le luxe écrasant qui l'entourait à la simplicité de la petite maison de Bruges où elle s'était figuré qu'elle vivrait avec son bien-aimé, si tranquillement, près de sa grand'mère, et, sans qu'elle sût pourquoi, cette comparaison lui serra le cœur. Les larmes lui partirent des yeux et elle se renversa sur sa chaise.

Le comte eut l'air contrarié. Il s'était promis autre chose. Virginie le regardait avec intelligence comme pour lui demander ses ordres.

Il hésita un peu, soupira et lui fit enfin un signe de tête négatif. Puis, se levant, il essaya de consoler Catherine, disant qu'elle était fatiguée, qu'il n'y paraîtrait plus le lendemain et qu'il lui fallait aller dormir tout de suite. Catherine le remercia, et suivit docilement Virginie. Il les accompagna jusqu'à la porte de la chambre. Là, Catherine, n'osant lever les yeux sur lui, lui présenta machinalement son front, comme elle faisait souvent à sa maîtresse avant de monter au dortoir. —Bonsoir, mon bon ami,— lui dit-elle. Le comte eut assez de délicatesse pour mettre un baiser tranquille sur son front.

A peine Catherine fut-elle couchée, que Virginie souffla les bougies, attisa le feu et baissa la lampe à demi pour que la clarté ne l'empêchât pas de dormir. Elle étendit soigneusement le couvre-pied de soie sur le lit, rangea quelques meubles en passant et se retira enfin en disant : — Bonne nuit, Mademoiselle. — Catherine ne répondit pas parce qu'elle faisait sa prière. Quand elle se vit enfin seule dans cette belle chambre, elle laissa sa tête s'enfoncer dans ses oreillers bordés de dentelles, et essaya de pas-

ser en revue tous les événements de la soirée ; mais elle était trop fatiguée pour penser. Les préparatifs de son mariage lui semblaient étranges et bien hâtés, mais elle se dit que c'était peut-être l'usage chez les gens riches.

## IV

Le lendemain elle s'éveilla de bonne heure, comme elle en avait l'habitude au couvent, et, en ouvrant les paupières, elle vit le comte de Goyck assis sur un coussin, les bras et la tête appuyés au pied de son lit. Il se leva pour l'embrasser, mais effrayée de sa présence, elle se dressa en sursaut, tendit les bras pour l'écarter et promena un regard de stupeur autour d'elle. La veille au soir, subitement éblouie par le luxe qui, pour la première fois, enchantait ses yeux, elle s'était abandonnée en enfant à ses impressions nouvelles ; mais maintenant, tous les périls de sa situation lui revinrent en même temps dans la mémoire, et, accablée par le sentiment profond de sa faute, elle se mit à san-

gloter. En vain le comte essaya-t-il de sécher ses larmes. Elle redemandait ses maîtresses, s'accusait d'indignité, appelait les punitions et se débattait en levant ses petites mains au-dessus de sa tête. — Tout le monde était si bon pour moi ! — disait-elle. — Quand j'ai été abandonnée par ma famille, on ne m'a pas renvoyée, et moi, voilà que je me suis enfuie comme une ingrate ! Que penseront la supérieure, Juliette, sa mère et mes compagnes ? Elles doivent me croire morte ! Ah ! j'aurais bien mieux fait de mourir que de me sauver !

Le comte était stupéfait devant cette naïve douleur. Cependant, s'asseyant au pied du lit, il prenait les mains de Catherine et les baisait ; puis, voyant qu'elle pleurait toujours, la traitant en petite fille, il lui promettait de la mener promener en voiture, de lui donner de belles toilettes et des bijoux. Il lui offrit même une poupée pour la distraire.

— Ne m'aimez-vous donc plus ? — lui disait-il.

— Mes maîtresses auront du chagrin ! —

répétait Catherine. — Ma grand'maman sera désolée. Ah ! j'ai fait de la peine à mes maîtresses ! Dans quelle inquiétude elles doivent être !

— Mais, au nom du ciel ! calmez-vous. Elles se rassureront, vos maîtresses. Nous leur écrirons nous-mêmes, quand le moment sera venu de le faire sans danger.

— Non. Je veux retourner à mon couvent pour qu'on me mette en pénitence.

— Ah ! c'est trop fort ! — s'écria le comte en se levant. — Vit-on jamais un tel caprice ?

— Ça m'est égal ! — répondit Catherine, car toute la mutinerie de son caractère s'était subitement réveillée avec ses remords.

Le comte sonna Virginie, et, plus mécontent encore que la veille, il s'en alla dans sa chambre en se disant :—Dans quel guêpier me suis-je mis !

## V

Il ne croyait pas si bien dire. L'innocence, pour ceux qui veulent s'y frotter, a moins de roses que d'épines, et le comte de Goyck devait payer chèrement la découverte de cette petite vérité. Catherine fut littéralement haïssable pendant quatre jours. Elle ne cessait de pleurer, jetait par terre ses bijoux, foulait aux pieds ses belles robes, appelait ses maîtresses et sa grand'mère, se mettait à genoux, récitait ses prières, demandait pardon à Dieu, et, pour se punir elle-même de sa faute, s'entêtait à se vêtir de l'affreux costume d'orpheline qui lui déplaisait tant jadis. Le comte avait beau s'enrouer à lui faire les raisonnements les plus spirituels pour la convaincre, elle semblait ne

pas l'entendre, car elle ne sourcillait pas. Si elle se promenait avec lui dans le parc, elle disait qu'elle avait froid, et s'il la conduisait dans la serre chaude pour lui faire admirer ses plantes rares, elle se plaignait d'étouffer. A table, elle mangeait du bout des lèvres et ne buvait plus que de l'eau. Enfin elle s'enfermait dans sa chambre, ne voulant pas que Virginie assistât à sa toilette. Cela la choquait étrangement, cette pensionnaire effarouchée, qu'une femme regardât ses épaules. Le comte, —comme il arrive presque toujours dans la vie, — se voyait donc puni par son propre vice. Fatigué du commerce des femmes faciles, il apprenait à ses dépens que les difficiles sont toutes environnées de suprêmes inconvénients.

Il fallut qu'il se fâchât et que Virginie prît sa plus grosse voix de commère pour mater la rebelle. Elle mit au feu la robe d'orpheline, elle enleva la clef de la chambre, et Catherine fut bien alors obligée d'endurer ses soins et de s'habiller convenablement. Le comte cacha ses bijoux pour les lui faire désirer. Il l'empêcha de sortir afin qu'elle pût apprécier les plaisirs de

la promenade, et, chaque matin, il vint lui débiter, de son air le plus sérieux, un long discours sur la tristesse de la vie religieuse. Catherine réfléchit enfin, la crainte du noviciat la reprit, et, se sentant dans son tort, elle promit d'être plus sage et de ne plus penser à son couvent, avouant que maintenant, quand même on la laisserait libre, elle ne pourrait revoir, sans mourir de honte, l'asile d'où elle s'était enfuie. Mais ce fut là tout ce qu'on put tirer d'elle, et le comte qui lui faisait peur et qu'elle traitait comme un fou lorsqu'il voulait l'embrasser de trop près, exaspéré de son ignorance, allait essayer de brusquer ce que Virginie appelait *le dénoûment*, quand de nouveaux ennuis, et ceux-là d'un sérieux effrayant, vinrent l'arracher, pendant quelques jours, à ses préoccupations amoureuses.

## VI

Au moment où le comte de Goyck s'irritait le plus contre ce qu'il appelait les enfantillages de Catherine, il apprit par les domestiques qui l'avaient accompagné le soir de l'enlèvement, qu'on parlait depuis quelques jours, dans le pays, d'une jeune fille disparue, de recherches de la justice, faites sur la plainte de la supérieure d'un couvent et de cavaliers voyageant la nuit sur les grands chemins. Cela lui fit une peur atroce, car l'affaire pouvait devenir grave, et quoiqu'il se crût sûr de la discrétion absolue de ces deux hommes, les payant en prince, comme ses autres serviteurs, pour avoir le droit de les malmener, il les fit partir immédiatement en Angleterre, sous prétexte d'ache-

ter des chevaux. Puis il donna l'ordre au portier de ne recevoir personne et de dire qu'il était en Hollande à quiconque viendrait le demander. Enfin il défendit à ses gens de sortir et il écrivit à son avocat, à Bruxelles, pour le prier de venir le trouver immédiatement.

L'avocat arriva aussitôt et le comte s'enfermant avec lui, le mit au courant de tout et lui demanda conseil. Il n'avait que trop de motifs, — comme on le pense bien, — pour craindre la police ; mais il se roidissait contre l'obstacle, et voulait à tout prix triompher. Catherine, qui, ce jour-là, s'était ennuyée dans sa chambre avec une couturière à essayer des robes neuves, accourant sur la pointe des pieds pour prier son bon ami de faire un tour de promenade avec elle, entendit tout à coup deux grosses voix qui discutaient dans le salon. Alors elle se tint un moment à la porte sans oser entrer. Le peu qu'elle comprit de la discussion lui donna le désir de comprendre davantage : — Quand je devrais me sauver en France avec elle, — disait le comte, — je suis ici à six lieues de la frontière, et je ne la lâcherai pas ! — Et puis il

s'emportait contre les religieuses, les petites filles et la neige. — Je suis sûr, — disait-il, — qu'on nous a suivis à la trace.

— Pourquoi n'avez-vous pas retardé l'enlèvement quand vous avez vu que la neige tenait sur les routes? — demanda l'avocat, qui était un homme habile et sans préjugés.

— Eh ! j'y ai bien pensé ! — s'écria le comte. — Mais je n'avais plus le temps de prévenir la petite, et puis je craignais qu'elle ne profitât de l'occasion pour me glisser dans les mains. Voulez-vous la voir? — ajouta-t-il.

— Non, — répondit l'avocat. — Si les choses tournaient mal, cela pourrait me compromettre.

Là-dessus, le comte se mit à jurer d'une façon si formidable que Catherine eut peur et se sauva. En rentrant dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise. — Qu'est-ce que tout cela veut dire? — se demandait-elle. — Au bout d'une heure, elle entendit dans la cour

le roulement d'une voiture, et, presque aussitôt, le comte vint la trouver. Il avait l'air rayonnant.

— Ma chère petite amie, — lui dit-il d'un ton paternel, — j'ai appris que la supérieure de votre couvent remuait ciel et terre pour vous rattraper et vous faire endosser l'habit de novice; mais rassurez-vous, elle n'y réussira pas. Elle n'a aucun droit sur vous. Votre père est mort; votre mère vous a abandonnée en quittant la Belgique. Il n'y a donc que votre grand'mère qui puisse vous demander compte de ce que vous avez fait. Or, je vous avoue que je cours en ce moment un certain danger à cause de votre enlèvement. Ne vous effrayez pas; il dépend de vous seule de le faire disparaître. Il faut que votre grand'mère vienne ici sur-le-champ, pour que nous décidions mille choses importantes relatives à notre mariage. Mes affaires de famille m'obligent à le retarder un peu. Je m'expliquerai avec elle, et nous pourrons enfin nous débarrasser des poursuites de votre supérieure qui, je ne vous le cache pas, me portent affreusement sur les nerfs.

Catherine se leva et se mit à sauter par la chambre en tapant des mains. Elle ne demandait autre chose que de revoir sa grand'mère. — Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était très-vieille? — fit le comte. — Oh! oui, mon bon ami, — répondit Catherine; — mais elle viendra tout de même. Elle m'aime tant!

— Bon! — dit le comte. — Écrivez-lui donc ce que je vais vous dicter.

Catherine alla s'asseoir devant un pupitre en bois de rose, et le comte, prenant son menton dans sa main et s'inspirant des billets qu'il avait reçus de la pètite pensionnaire, lui dicta cette lettre qui n'était pas trop maladroite pour un homme d'esprit :

*Ma chère grand'maman,*

*J'étais si malheureuse à mon couvent depuis qu'on m'avait envoyée à la ferme où sont les orphelines, que je me suis sauvée. Vous saurez que je ne pouvais pas vous écrire. Sans cela, je vous aurais prévenue de tout, et vous seriez*

*certainement venue me chercher. Je suis d'abord restée cachée pendant quelques jours. Maintenant, ma chère grand'maman, je vous préviens qu'on m'a recueillie dans un château où il y a des personnes très-bonnes et qui ont bien soin de moi. Le propriétaire de ce château me plaint beaucoup, et moi je l'aime de tout mon cœur. Comme la supérieure de mon couvent veut me reprendre pour me mettre avec les novices qui font tous les gros ouvrages, je vous supplie, ma chère grand'maman, de lui écrire pour l'en empêcher, et enfin de venir me trouver tout de suite, pour vous rendre compte, par vous-même, de ce qui s'est passé.*

*Recevez, ma chère grand'maman, les salutations respectueuses de votre petite-fille qui n'a jamais oublié vos bontés et se dit*

*Votre servante*

CATHERINE.

*Au château de Goyck, près Rœulx, canton de Rœulx (Hainaut).*

## VII

Madame de Meetkerke avait été prévenue en même temps de la disparition de sa fille et de l'enlèvement de sa petite-fille par la supérieure de la communauté de la Genette. En recevant la lettre dictée par le comte, elle n'eut rien de plus pressé que d'écrire au couvent pour annoncer qu'elle avait retrouvé Catherine, remercier les bonnes sœurs des recherches qu'elles avaient fait faire par la police et les prier de les arrêter. Puis, confiant sa maison à Gertrude, elle se mit en route dans un vieux carrosse qui lui fit perdre trois jours pour accomplir un trajet qu'une locomotive parcourt facilement en huit heures.

Le comte mit à profit ce délai pour préparer Catherine à recevoir madame de Meetkerke. — A aucun prix, — lui dit-il, — je ne veux vous laisser partir avec votre grand'mère. Si vous sortez d'ici, vous ne me reverrez jamais. — Et, comme Catherine, qui comptait sur la présence de la comtesse pour faire cesser ses ennuis, ne comprenant rien à ces menaces, commençait à pleurer, il se fit doux et caressant, l'embrassa, lui prit les mains, l'appela sa chère mignonne, et la supplia avec émotion de l'aider à sortir de ce mauvais pas. — Que voulez-vous donc que je fasse? — répondit Catherine. — Elle était si troublée par sa douceur qu'elle lui aurait donné sa vie s'il la lui avait demandée. — Une seule chose bien simple, — dit le comte avec un certain embarras; — elle vous coûtera peut-être, mais elle nous tirera d'affaire. Nous serons à jamais séparés si vous ne la faites pas.

— Qu'est-ce donc? — dit alors Catherine effrayée.

— Oh! moins que rien! — continua le comte

en pâlissant légèrement. — Dites seulement à votre grand'mère que vous êtes enceinte.

A ce mot, Catherine leva de grands yeux étonnés. — Enceinte ! Qu'est-ce que cela veut dire? — répondit-elle.

Le comte se mordit les lèvres. Il n'aurait jamais cru à une innocence aussi parfaite, si l'air surpris de cette vierge et sa contenance tranquille ne la lui eussent révélée. Elle prononçait ce mot, effrayant dans sa bouche, avec la candeur qu'elle eût mise à épeler n'importe quel autre, et il n'y avait sur son visage qu'une naïve curiosité.

— Par la messe! on les élève bien au couvent! — fit le comte en se levant et pirouettant sur le talon. Puis il revint à elle, lui prit les mains en riant, les baisa et s'écria : — Oh ! non certes, je ne consentirai jamais à ce qu'on nous sépare! Chère enfant! — lui dit-il encore, — vois-tu, je ne puis pas t'exprimer à quel point tu me ravis! — Et il l'embrassa sur les yeux.

— Mais enfin, — reprit Catherine déconcertée, — qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que tu m'aimes bien, que tu n'as rien à me refuser; mais promets-moi de m'obéir.

— Eh bien! je vous le promets, mon bon ami.

Quand le comte eut quitté Catherine, elle alla tout droit trouver Virginie et lui posa la question qui la préoccupait à brûle-pourpoint.

— Ah! pardieu, Mademoiselle, — s'écria la Picarde en éclatant de rire, — vous me la donnez belle. Ne le savez-vous point? Soyez calme; vous l'apprendrez de reste. M. le comte ne vous laissera pas longtemps si simple que cela!

## VIII

Madame de Meetkerke arriva enfin. Dès que sa voiture eut été signalée à l'entrée de l'avenue, le comte conduisit Catherine au salon en lui retraçant son rôle. Il avait l'air très-inquiet et malheureux ! — Vous tenez mon bonheur entre vos mains, — dit-il à la jeune fille ; — puis il ajouta d'un ton presque menaçant : — N'espérez pas me désobéir. Je serai caché près de vous, et rien de ce que vous direz ne m'échappera. — Entendant alors la voix de Virginie qui accompagnait la comtesse sur l'escalier, il serra la main de Catherine et se blottit contre la porte de sa chambre, sous le rideau de tenture.

Catherine courut au-devant de sa grand'-

mère ; mais lorsqu'elle la vit entrer dans le salon, elle s'arrêta, douloureusement stupéfaite, joignit les mains et demeura un moment à la regarder. Enveloppée d'un manteau de soie noire, la comtesse abaissait sa tête blanche dans ses coiffes, et, s'appuyant sur sa canne, le dos voûté, tremblante de vieillesse, elle avançait en traînant ses pas.

Elle aussi, elle s'arrêta, et, voyant devant elle cette belle fille vêtue d'une robe de velours, avec des diamants sur les joues, elle lui fit une grande révérence. Catherine cependant rougissait et les larmes lui venaient aux yeux. Tout à coup la vieille femme la reconnut, tendit les mains, et Catherine, se précipitant à genoux, baisa ses mains vénérables. Elles restèrent quelque temps ainsi, sans parler, pleurant toutes deux.

— Mon enfant ! — dit enfin madame de Meetkerke d'une voix cassée : — c'est donc toi ! Nous ne nous quitterons plus.

Catherine s'était relevée. Elle entourait de

son bras la taille de sa grand'mère, et, l'aidant à marcher, elle la conduisait lentement vers le canapé, auprès du feu. Puis elle s'assit à ses pieds, sur un coussin, et, laissant ses jeunes mains dans les mains ridées qui les serraient avec inquiétude, interdite, elle baissa la tête.

— Voyons, dis-moi tout, ma chère fille, — reprit madame de Meetkerke avec angoisse, — et ne pleure plus; je suis là.

Alors Catherine releva la tête, et, se déterminant avec une résolution tout enfantine, elle raconta à sa grand'mère tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où on l'avait enlevée de sa maison. Elle dit comment elle avait vécu au couvent, sans jamais sortir, sans que personne vînt la voir, malade dans les derniers temps et ne pouvant s'habituer à son isolement; comment la supérieure lui avait annoncé la mort de son père et la disparition de sa mère; comment enfin on l'avait reléguée avec les orphelines. Quand elle fut arrivée à ce dernier événement, celui qui devait avoir une si triste influence sur toute sa vie, sa voix prit un ac-

cent plus décidé : —Je me consolais, — dit-elle, — parce que je pensais que mon abandon ne pouvait pas durer toujours, mais quand j'ai vu qu'on voulait me faire religieuse, j'ai eu un bien grand chagrin. Enfin, j'étais trop malheureuse et je me suis sauvée de mon couvent avec mon bon ami qui va m'épouser. — En prononçant ces mots, elle aperçut la tête du comte qui passait dans l'écartement des rideaux; alors elle se rappela la recommandation qu'il lui avait faite, et elle ajouta naturellement : — je suis enceinte.

La malheureuse enfant ne se doutait pas du terrible effet que devaient produire ses paroles. La vieille femme se leva tout debout, incapable de parler, puis elle retomba sur son siége, et, abattue sous le coup, elle ne put même pas demander de nouvelles explications à sa petite-fille. Catherine cependant, qui ne comprenait rien à sa douleur, tirait les mains de sa grand'mère. — Il ne faut pas vous faire du chagrin pour cela. Ce ne sera rien, — ajouta-t-elle sans savoir ce qu'elle disait.

— Comment, ce ne sera rien? — s'écria la comtesse. Mais le comte, qui vit que les choses allaient tourner mal, entra dans la chambre.

Il était parfaitement calme, et, saluant madame de Meetkerke avec un sourire gracieux, il s'avança vers elle, s'assit à son côté et s'excusa poliment d'arriver ainsi à l'improviste. Puis, voyant qu'elle gardait le silence : — Rassurez-vous, Madame, — lui dit-il, — Catherine sera heureuse. J'ai voulu venir moi-même vous demander la faveur de l'épouser.

— Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait! — dit la vieille femme d'une voix sourde.

— Je suis inexcusable, je le reconnais, Madame, — répondit le comte. — Mais je vous supplie de ne pas m'accabler. Oublions un fait regrettable que Catherine aurait dû vous laisser ignorer peut-être. Catherine semblait être abandonnée de tout le monde ; je n'ai pu la voir sans l'aimer. Si nous avons succombé tous deux, — ajouta-t-il avec une humilité feinte, — croyez bien que je réparerai mes torts. —

Et, comme il pressentit que la comtesse allait l'interrompre, il maintint le discours dans les limites qu'il lui avait assignées à l'avance. — Je ne vous demande, pour le moment, que le secret.

Pendant que le comte parlait ainsi, avec une aisance parfaite, comme s'il se fût abusé lui-même sur la gravité de la situation, madame de Meetkerke, pliée par l'âge et les mains posées sur ses genoux, le regardait d'un œil de plomb, hagard à force de fixité. La fatigue de son voyage, le luxe inouï qui l'entourait et rejaillissait jusque sur sa petite-fille, les effrayantes révélations de cette enfant qui semblait n'avoir pas conscience de ce qu'elle disait, la tranquillité du comte, son assurance, ses promesses, tout cela stupéfiait la vieille femme, et elle ne savait plus maintenant si elle devait s'attrister ou se réjouir. Immobile sur son siége, elle cherchait en vain à se soustraire à la domination qu'elle sentait peser sur elle. — Le secret ? — dit-elle machinalement

— Je vous avouerai, Madame, — répondit

le comte en choisissant ses paroles, — que ma famille ne verrait pas ce mariage d'un bon œil et que, même, si je voulais le brusquer, elle y apporterait peut-être quelques entraves. Je dépends encore un peu de ma famille. Nous avons à régler des affaires de succession fort embrouillées. Il faut donc que je l'habitue tout doucement à l'idée d'une alliance qu'elle désapprouverait aujourd'hui, j'en suis certain.

L'orgueil de race rendit la présence d'esprit à la vieille femme : — Monsieur, — dit-elle en levant la tête, — mon mari s'appelait le comte de Meetkerke.

— N'interprétez pas mal ce que j'ai l'honneur de vous dire, Madame, — reprit en souriant l'homme habile. — Je ne crains pas qu'on me reproche une mésalliance si j'épouse votre petite-fille, mais, vous le savez comme moi, la noblesse est devenue bien peu de chose sans la fortune, et je ne puis cacher à ma famille que Catherine n'a pas de fortune.

— Hélas ! que n'y avez-vous songé plus

tôt, Monsieur! — murmura la pauvre comtesse.

— Eh! Madame, calcule-t-on avec l'amour! — s'écria le comte avec une apparente bonhomie. — Certainement, — reprit-il, — je pourrais casser les vitres et me brouiller avec tous mes parents en me mariant contre leur gré. Mais, à quoi bon risquer de perdre un demi-million quand, en s'y prenant bien, on peut atteindre son but sans rien sacrifier? Ces détails vous semblent mesquins peut-être? — ajouta-t-il.

— Non, Monsieur, — fit la Flamande économe, un peu ébranlée.— Mais, dit-elle lentement, comme si elle eût eu honte de ses paroles, — qui nous assurera de votre franchise?

— Madame, — dit le comte en se levant, — je suis gentilhomme, et personne n'a jamais douté de ce que j'ai dit.

Pendant que s'échangeait ce dialogue entre son amant et sa grand'mère, Catherine, portant

ses yeux de l'un à l'autre, s'étonnait naïvement qu'il fallût tant discourir pour se marier. Mais le comte, qui ne voulait pas laisser un seul instant de réflexion à madame de Meetkerke, se mit à gronder doucement sa petite amie qui n'avait pas songé à faire les honneurs de sa maison. Sa grand'mère avait fait un bien long voyage. Il fallait disposer une chambre pour elle. Et il étendait le bras vers la sonnette, quand la vieille femme l'arrêta.

— Merci, Monsieur, — lui dit-elle avec une douceur touchante, — je n'ai besoin de rien.

Le comte insista, se révoltant contre ce qu'il appelait des scrupules, et madame de Meetkerke lui dit alors qu'elle allait partir avec sa petite-fille.

Aussitôt, les choses changèrent de face. — Quoi, Madame, — fit le comte d'un air glacé, — vous voulez m'enlever Catherine ?

La comtesse souleva ses paupières, et, tout en branlant la tête, elle répondit d'un air triste :

— Avez-vous donc pensé, Monsieur, que je la laisserais ici ?

Catherine pleurait. — Reste avec nous, grand'-maman, — s'écria-t-elle. — Reste jusqu'au jour de notre mariage. Ne nous quitte plus jamais. Oh ! je vous en supplie, mon bon ami, — dit-elle au comte ; — engagez ma grand'maman à demeurer toujours avec nous.

— Je serais fort honoré, — murmura le comte. Mais madame de Meetkerke le remercia. Il ouvrit alors les deux bras et baissa la tête, comme un homme qui n'a plus d'objections à faire.

Catherine pleurait toujours. — Vous le voyez, — dit-elle au comte d'un ton boudeur, — j'ai eu beau dire à ma grand'maman que j'étais enceinte ; cela n'a servi à rien.

Madame de Meetkerke tressaillit, car elle devinait enfin le motif de l'apparente docilité du comte de Goyck, et alors elle redouta un malheur plus grand que tous les autres. — Que

décidez-vous, Monsieur? — lui dit-elle, incapable qu'elle était de prendre une détermination.

— Moi, Madame? — répondit-il d'un air surpris, en profitant adroitement de l'embarras qu'elle venait de lui laisser voir. — Mais, je n'ai rien à décider. Je ne suis pas le maître, malheureusement. J'ai fait tout ce que m'ordonnait mon devoir. Je ne vous ai rien caché. Je vous ai mise au courant de mes affaires de famille. Je vous ai dit, et je le répète hautement, que j'épouserai Catherine. Maintenant, vous manquez de confiance en moi et vous voulez séparer deux êtres qui s'aiment, je ne sais trop pour quelle raison! Je vous ai demandé le secret, mais c'était dans l'intérêt de Catherine, car si on apprend dès aujourd'hui que je veux lui donner mon nom, je ne réponds plus de rien. Personne ne sait qu'elle est ici. Elle peut bien y rester trois ou quatre mois, cachée à tous les yeux. Dès que vous savez qu'elle y est, cela suffit. Mais vous pensez qu'elle sera plus en sûreté à Bruges, à trente lieues de moi, sous les regards malveillants d'une petite ville où l'on s'observe les uns les autres, où l'on s'épie

méchamment, où l'on se déchire; je n'ai rien à objecter. Moi, je ne puis aller à Bruges, cela est certain. Vous me brisez le cœur cependant, en me séparant de Catherine. Vous me poussez à prendre des résolutions désespérées. Puis-je répondre de moi? Que devenir en son absence? Ah! Madame, vous ne vous rappelez donc plus ce que c'est que d'aimer?

Catherine sanglotait sur le sein de sa grand'-mère qui ne cessait de répéter : — Calme-toi, ma chère enfant.

— Ah! grand'maman, comment voulez-vous que je me calme, puisque vous et mon bon ami, vous vous disputez! Pourquoi ne demeurez-vous pas avec nous? Si je reste ici, sans vous, j'aurai une grande peine; et si je pars avec vous, sans mon bon ami, j'en aurai une grande encore. Je le vois bien, je ne serai jamais heureuse. Les deux seuls êtres que j'aime ne peuvent pas s'accorder. Cela serait pourtant bien facile, si vous le vouliez tous les deux.

Et, allant de l'un à l'autre, la pauvre fille

ingénue,—trop ingénue, cherchait vainement à concilier les exigences astucieuses de son amant avec la répulsion bien légitime de sa grand'mère. Elle ne comprenait pas plus ce qu'il y avait de calcul chez l'un, que de dignité froissée chez l'autre. Elle aurait voulu partager son cœur en deux pour les contenter. La résistance de sa grand'mère, les menaces du comte qu'elle avait toujours présentes à la mémoire, la déchiraient en même temps. Elle tendait ses petites mains en leur adressant les appels les plus pathétiques. Enfin, elle s'écria : —Comment faire pour partir avec vous, ma grand'maman, puisqu'il m'a dit que je ne le reverrais jamais si je sortais de la maison ?

— Ah ! Monsieur, — dit alors la comtesse avec un accent poignant, comme si l'indignation de sa conscience eût enfin jailli jusque sur ses lèvres, — vous me reprochiez de vous briser le cœur; que vous reprocherai-je, moi? Ce n'est point assez, pour vous, d'avoir séduit une fille innocente, de l'avoir déshonorée par un scandale public, de l'avoir méchamment attachée à vous par une faute irréparable ; non,

ce n'est point assez. Il vous faut maintenant vous établir en maître entre elle et sa vieille grand'mère ; il vous faut dicter vos volontés à deux femmes sans défenseurs qui sont tombées dans vos piéges ; il vous faut me faire prêter les mains à une chose indigne, en m'estimant assez heureuse si, à ce prix, j'obtiens de vous la réparation que vous nous devez. Ah ! je suis cruellement éprouvée, à la fin de ma longue carrière ! J'ai supporté bien des traverses ; j'ai vu la révolution ; j'ai élevé mes neuf enfants pendant que mon mari exposait sa vie à la guerre ; j'ai vu mourir mon mari ; j'ai vu tous mes enfants m'abandonner ; mais jamais, même quand mon mari est mort, même quand le dernier de mes enfants a quitté ma maison pour n'y plus revenir, je n'ai ressenti une douleur pareille à celle que vous infligez à mes quatre-vingts ans.

— Madame ! — s'écria le comte en étendant les bras pour soutenir la vieille femme, — mes intentions sont honorables ! — Mais la comtesse, épuisée, ne l'entendait plus. Se jetant sur l'épaule de Catherine, elle cachait sa tête blan-

chie dans ses cheveux blonds, et l'angoisse qui la torturait était si cruelle qu'elle pleurait en poussant des cris.

— Vous êtes un méchant! — dit alors au comte de Goyck la petite Catherine en tapant du pied. — Pourquoi, vous, faites-vous du chagrin à ma grand'mère ?

Le comte perdit contenance. Devant cette double protestation, il se sentit désarmé. Mais la comtesse releva la tête, et, retrouvant des forces dans sa douleur, sans regarder celui qu'elle connaissait maintenant : — Quoi ! — dit-elle avec une sorte de raillerie qui faisait mal à entendre ; — c'est donc là cette enfant que j'ai élevée ! C'était donc pour lui préparer un sort pareil que sa mère devait l'arracher de mes mains, et pendant sept ans me laisser tout ignorer d'elle! Moi qui depuis trois jours me faisais une telle fête de la revoir! qui voulais l'emporter dans ma maison ! — Et, soulevant les bras de Catherine, passant ses doigts flétris dans ses cheveux, essuyant ses yeux, baisant sa bouche tremblante, elle s'attendris-

sait encore, comme si elle prévoyait de nouvelles humiliations pour elle-même et de nouveaux malheurs pour sa petite-fille, dans un avenir prochain. Enfin s'enveloppant de son manteau de soie et s'appuyant sur le bras de Catherine, elle s'achemina lentement vers la porte. — Je vais m'en aller avec vous, grand'-maman, — lui disait Catherine d'un air résolu. — Non, mon enfant, — répondit d'une voix brisée la vieille femme, — cela est affreux à dire, mais maintenant, il vaut mieux pour toi rester ici.

Arrivée sur le seuil, elle se retourna, et, faisant un grand geste, elle cloua le comte qui la suivait, à trois pas, en lui disant: — Monsieur, vous avez mal agi.

Puis elle descendit l'escalier, toujours appuyée sur le bras de sa petite-fille et toujours suivie par le comte qui, alors, marchait la tête basse et ne disait mot. Puis, en pleurant, elle serra Catherine contre son cœur, monta, d'un pied trébuchant, dans sa voiture incommode, et, seule avec ses lourdes pensées, elle reprit

lentement la longue route qui conduisait à sa maison déserte et sans consolations pour elle maintenant. — La bonne femme n'en a pas pour six mois, — se disait le comte. — Et, se tournant vers Catherine qui restait comme écrasée sur le perron : — Allons, ma chère, — lui dit-il en poussant un large soupir, — séchez vos pleurs. Nous irons demander pardon à grand'maman dès que nous serons mariés.

## IX

A partir de ce jour le comte de Goyck complétement rassuré, mais de plus en plus surpris du caractère décidé de Catherine, essaya de l'attacher à lui par la douceur. Il se fit donc très-caressant, très-bon enfant, et surtout très-amusant. Son château était vaste, situé sur une hauteur entourée d'eaux vives, avec de larges allées de châtaigniers, des serres chaudes, un verger et une grande ferme. Le matin il se promenait avec la jeune fille, à petits pas, en lui contant toutes sortes d'histoires bizarres pour la faire rire, et souvent, pendant le dîner, il cachait des musiciens de la ville derrière des rideaux, dans la salle à manger, pour lui donner le concert. Catherine cependant résista pen-

dant quelques jours à ces séductions nouvelles. La pensée de sa grand'mère qui était retournée à Bruges, seule et désolée, l'attristait. Mais comme elle ne pouvait pas soupçonner le comte de duplicité, elle qui jusqu'alors avait été habituée à la franchise absolue des religieuses, elle ne lui tint pas trop longtemps rigueur, et confiante dans la promesse de l'épouser bientôt qu'il lui répétait chaque jour, elle consentit enfin à ne plus lui tourner le dos, et à écouter sa musique.

Néanmoins elle ne se déridait pas encore, et le comte, malgré les remontrances de Virginie, recommençait à jurer tout bas contre l'entêtement des petites filles, lorsqu'un matin de la fin du mois de mars, comme il revenait à cheval d'une longue promenade qu'il avait faite pour calmer ses nerfs, il vit une chose qui lui remit un peu d'espoir au cœur.

Ce jour-là, le temps était doux et clair, l'atmosphère attiédie détendait la rigidité du sol, et déjà de verts bourgeons piquetaient le bois des lilas, dans les massifs groupés au bord des

pelouses. A l'entrée d'une longue allée, sur le sable fin, Catherine, tête nue et cheveux au vent, habillée d'une robe de soie et chaussée de souliers mignons, sautait à la corde. Mais elle sautait si gentiment en faisant tourner sur ses poignets ses petites mains; elle s'enlevait si correctement, toute droite, la tête penchée sur l'épaule, la lèvre relevée et les yeux rieurs, que le comte, ralentissant le pas de sa monture en avançant vers elle, ne voulut rien perdre du plaisir de la regarder. Pourtant elle ne faisait pas attention à lui, quoiqu'elle le vît bien devant elle, et lui, arrêtant son cheval et s'accoudant sur la crinière, s'amusait fort du spectacle qu'elle lui donnait. On eût dit qu'elle ne pouvait éprouver de fatigue. La pointe des deux pieds réunis et dirigée en bas, le menton de côté et les dents brillantes, elle bondissait et rebondissait à la même place, comme si elle eût été poussée par un ressort. Et c'étaient des doublés, des triplés, en avant, en arrière, accompagnés des claquements de la corde qui fouettait le sable et l'enveloppait tout entière dans une sphère de vibrations. Parfois, se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre,

elle paraissait danser mollement, pour se délasser un peu.

Au bout de cinq minutes, le comte, voyant qu'elle était comme enivrée de son jeu d'enfant, mit lentement pied à terre et vint à elle en tirant son cheval derrière lui par la bride. Elle sautait toujours, les yeux baissés, les narines gonflées et les cheveux flottants. Enfin, tendant le cou, il s'approcha si bien que la rusée, rendant les mains, l'attrapa sous le nez avec sa corde. Le comte se rejeta aussitôt en arrière, et Catherine, éclatant de rire, consentit à s'arrêter.

A partir de ce jour, la bonne harmonie commença à s'établir au château avec la bonne humeur, et le comte en profita pour rattraper le temps perdu. Le caractère de Catherine, comprimé jusqu'alors, se montra dans toute son originalité et sa gaieté. Ses étonnements naïfs surtout ravissaient le comte, mais il ne pouvait pas l'habituer à ses caresses. Froide comme un morceau de neige, elle n'était guère plus émue de ses baisers que de ceux que lui donnait autrefois sa grand'mère. Elle les recevait sans

sourciller et sans pâlir, n'y entendant pas malice, et se fâchant seulement s'ils devenaient plus actifs et plus répétés. Alors le comte la grondait, l'accusait de ne pas l'aimer, l'appelait petit glaçon, lui disait qu'il ne l'épouserait jamais tant qu'elle serait aussi revêche, et Virginie, roulant les yeux, s'en venait lui faire entendre qu'il ne fallait pas être maussade et que le temps de se soumettre était enfin arrivé. Catherine ne comprenait rien à ces discours et déclarait qu'on pouvait fort bien s'aimer sans rester des heures entières à se becqueter comme les pigeons sur les toits de la ferme. Elle disait que cela l'étouffait, et que, d'ailleurs, on ne l'embrassait pas ainsi à son couvent. Cette naïveté faisait pouffer de rire la Picarde, et, dans un langage très-net et fort transparent, elle cherchait alors à donner à Catherine l'idée de choses qui appelaient le rouge au visage de la jeune fille. Enfin Catherine pensa qu'on se moquait d'elle, et il fallut que le comte aux abois, — car il ne s'était jamais trouvé à pareille fête, — appelât la littérature à son secours pour regagner la confiance qu'il avait perdue. Catherine étant convenue

que ce qui était imprimé devait être véritable, le comte, qui connaissait les classiques, après après avoir longtemps réfléchi, lui mit dans les mains un petit, tout petit livre, chef-d'œuvre de grâce, délicieusement empreint de vives ardeurs et tout parfumé des fines fleurs du génie grec. C'eût été une chose curieuse que de voir le comte de Goyck regardant Catherine pendant qu'elle lisait la pastorale de Longus. Elle s'arrêtait presque à chaque paragraphe pour demander des explications, car ses connaissances en mythologie n'allaient pas bien loin, et elle ne comprenait pas exactement quels rôles jouaient le dieu Pan, Bacchus, les satyres et les nymphes, dans l'histoire fort agréable que traduisit le bon Amyot. — Cet Amyot était un évêque, — dit sournoisement le comte à Catherine, — on doit croire ce qu'il écrit. — Mais Catherine ne l'écoutait pas. Assise contre la fenêtre, les rayons du soleil lui frappaient le dos, et, l'enveloppant dans un nuage de lumière, laissaient son visage dans une ombre vague qui voilait sa rougeur. Elle tenait le livre mignon, doré sur tranche et relié en maroquin fauve, dans ses doigts blancs et

tremblants, et, quand elle tournait une page du bout de l'ongle, elle regardait autour d'elle comme si elle eût été oppressée. Enfin elle se dépita, fronça les sourcils et renvoya le comte de la chambre; et le soir même..... le comte n'avait plus de souhaits à former.

Le lendemain, en plaisantant, il lui dit un mot atroce : — Maintenant vous pouvez vous considérer comme mariée. — Mais Catherine ne comprit pas la raillerie cachée sous ces paroles. Elle était triste et honteuse. — Eh! — fit le comte, — faut-il vous chagriner pour si peu? Êtes-vous différente des autres femmes? Toutes ont passé par là, ma chère. Ce qui doit vous consoler, c'est que vous avez fait un heureux.

Catherine cependant, toujours froide, lui gardait rancune. Elle avait besoin d'être rassurée, apaisée, et elle trouvait que son amant se pressait bien vite de prendre l'air d'un triomphateur. Il y a de certaines blessures que ne pardonnent pas les âmes délicates, quand celui qui les a faites ne songe point à les guérir.

# X

Le comte de Goyck, malgré sa folie démesurée, se distinguait cependant de tous les hommes de son espèce par une candeur dans le mal et une tranquillité dans l'absurde qui ne se rencontrent plus guère aujourd'hui. Depuis le jour où il avait vu pour la première fois la petite Catherine, il ne s'était pas souvenu un seul instant qu'il était marié, père de deux enfants charmants ; ni qu'il vivait dans un pays très-soumis aux lois, appelé la Belgique ; ni que Catherine était dix fois respectable par son âge, par son sexe, par son isolement ; ni même qu'elle avait un caractère assez décidé, très-inquiétant pour lui si jamais sa ruse était découverte. Pas du dout. Avec autant de réflexion

qu'un taureau qui, pour satisfaire sa rage de courir, se lance, tête baissée, à travérs les broussailles d'une montagne sans savoir s'il pourra remonter en haut, le comte de Goyck, aimable, souriant, content de lui, et sans passion véritable! s'était rondement embarqué dans sa belle aventure. Mais à peine eut-il obtenu ce qu'il voulait de Catherine, qu'il devint éperdument amoureux d'elle, et ce fut là son châtiment.

En effet, ce grand flâneur, bon à très-peu de chose, qui, depuis sa jeunesse, était rassasié de femmes, devait s'étonner grandement de voir une petite fille demeurer dans ses bras, froide, pure de pensées, ignorante, presque triste, gardant comme un espoir inaltérable l'idéal d'existence modeste qui l'avait enchantée dès le premier jour. Il la possédait donc sans la posséder. Pour lui, c'était toujours une victime, et il rencontrait dans son inertie une affreuse résistance qu'il ne pouvait vaincre, et qu'il s'acharnait à vaincre cependant, précisément parce qu'elle ne se laissait jamais entamer. Catherine l'aurait perpétuellement regardé de

cet œil doux et méprisant, qui luit sous les paupières soyeuses de la Joconde, c'eût été une marque de lutte, un défi! et alors il se serait aussitôt exercé à se venger d'elle pour l'unique plaisir de la faire pleurer. Mais rien! un air étonné, satisfait, tranquille! des lèvres de vierge et des yeux bleus, impassibles comme le ciel, accueillant les rages, les pleurs et les morsures de l'amour le plus effréné! Et avec cela, une beauté de formes, de lignes, un éclat de peau, une candeur de modelé à désespérer Rubens! Quelquefois, quand elle dormait, il soulevait son bras, nu jusqu'à l'épaule, en le tirant par le bout du petit doigt, et il restait des heures entières à rêver sur ce bras méchant et superbe qui ne lui répondait pas. Souvent aussi en regardant son cou rond, où le blanc de lait s'imprégnait de rose, à travers la soie blonde des boucles folles, il crispait ses deux mains pour le tordre, tant il le trouvait insolent dans sa chair paisible, dans ses pulsations reposées.

Catherine, de son côté, ne comprenait rien à la fougue du comte. Cet amour de furieux l'étonnait et l'effrayait même un peu. Elle aurait

voulu simplement se marier et vivre tranquillement auprès de sa grand'mère, sans s'éveiller en sursaut, chaque nuit, dans les bras d'un enthousiaste, qui l'invectivait éloquemment dans une langue qu'elle n'entendait pas. Le luxe même dont elle était entourée la gênait. Tous ces laquais chamarrés qui s'empressaient pour la servir avec une sorte de respect très-méprisant; ces meubles somptueux qu'elle craignait toujours de salir; ces toilettes merveilleuses dont on l'enharnachait malgré elle; ces bijoux qui laissaient leur empreinte métallique sur sa peau fine; ces chevaux qu'elle montait en tremblant et qui la faisaient danser sur leur dos comme une plume; ces festins qui duraient trop longtemps; ces vins enfin si savoureux qui lui faisaient mal à la tête; tout cela, au bout d'un mois, lui causa une sorte de fatigue énervante. Souvent, en se promenant avec son amant, pendant qu'il l'entretenait des *farces* de sa jeunesse et des bons tours qu'il avait joués à ses amis, elle songeait à la sereine existence qu'elle menait autrefois au couvent, et elle se demandait si elle n'aurait pas mieux fait de prendre le voile des religieuses. Parfois aussi,

elle regrettait de n'avoir pas suivi sa grand'-mère. Elle aimait le comte cependant! Et lui, qui la voyait pensive, la croyant occupée à rêver à quelque élégie, raillait ce qu'il appelait son humeur bucolique. — Voyez! — disait-il en levant le bras, — ce beau paysage tout plat où il n'y a ni lac enchanté ni bleuâtre colline, mais de vulgaires canaux bien alignés, avec des plants de houblons enroulés à de grandes perches. Voyez ce beau ciel transi qui fait descendre les rhumes sur le cerveau des personnes. Écoutez ces petits oiseaux qui vous agacent les oreilles! — Puis il se mettait à rire jusqu'à ce que, fâché par le silence et l'air placide de Catherine, il jetât son cigare avec colère en lui disant : — Tu ne m'aimeras donc jamais?

Tout en la tourmentant ainsi et s'acharnant à lui demander une forme d'amour incompatible avec sa nature, il n'en lâchait pas moins la bride à son caractère. Il était souvent brutal, traitait ses domestiques comme des nègres, ne se montrait content de rien et s'emportait à la moindre maladresse, criant et jurant comme

si on l'eût écorché vif. Chaque matin, il descendait dans ses écuries, et quand ses chevaux n'étaient pas pansés à son idée, il allongeait des coups de poing à ses palefreniers, bons Flamands qui le laissaient faire par habitude; puis il allait à son chenil fouailler ses chiens pour passer sa mauvaise humeur, ou tirer des hirondelles dont les gazouillements l'ennuyaient. Catherine s'étonnait de ces brutalités, de ces emportements, de ces colères; mais ce qui la choquait par-dessus tout, c'était la familiarité qui existait entre sa femme de chambre et son amant. La Picarde le rembarrait rudement quand il s'avisait de lui parler haut. Un jour où il lui dit devant Catherine : — Je vous chasserai! — elle lui répondit en le regardant d'une certaine manière : — C'est ce que nous verrons! — Elle était depuis longtemps à son service et elle connaissait à fond la plupart de ses secrets les plus scandaleux. Mais Catherine ignorait tout cela, et bien d'autres choses encore, et elle se demandait en vain comment Virginie avait pu faire pour mater un caractère aussi arrogant.

Vers midi, d'ordinaire, le comte montait à cheval et rentrait souvent, par des temps affreux, crotté jusqu'aux yeux, essoufflé, baigné de sueur. Alors, il faisait tirer ses bottes par son valet de chambre, s'étendait de tout son long sur un canapé de soie et ronflait là, pendant une heure. En s'éveillant, il mangeait comme quatre et buvait de grands verres d'eau-de-vie. Puis il descendait à sa salle d'armes, et, pour montrer à Catherine comme il excellait aux exercices, il faisait assaut avec un prévôt de Bruxelles, et accablait le malheureux, très-flegmatique, en le boutonnant cruellement. Après cela, il soulevait des altères à bras tendu, en gonflant ses biceps. Enfin, il saisissait dans ses bras Catherine et se sauvait avec elle à travers le jardin pour l'unique plaisir de lui faire peur.

En voyant s'accentuer les uns après les autres tous les côtés de ce caractère, Catherine, qui ne connaissait rien du monde, se figurait que tous les hommes ressemblaient à son amant. Elle chercha donc, avec une probité toute flamande, à se résigner à son existence

nouvelle, considérant comme un rêve irréalisable les souhaits qu'elle formait autrefois, s'accusant même de ne pas être assez démonstrative avec celui qui l'aimait d'un amour si désordonné. Mais, malgré sa résignation et son bon vouloir, le désespoir l'accablait quand le comte s'absentait pour aller à Bruxelles. Alors elle perdait courage, se retirait dans sa chambre et pleurait. Virginie venait l'y trouver et tâchait d'excuser son maître en consolant bruyamment sa maîtresse. Elle reprochait à Catherine d'avoir trop de cœur, de se montrer trop sensible, et, jouant auprès d'elle le rôle d'espionne, elle s'exerçait à connaître exactement l'état de son esprit, car le comte lui avait bien recommandé de s'assurer que Catherine ne soupçonnait pas son mariage, et l'adroite confidente ne négligeait rien pour cela.

Cependant, au bout de quelques mois, le comte de Goyck, complétement rassuré par la réussite de son subterfuge, résolut de procurer à Catherine quelques distractions. Comme il ne pouvait pas la loger dans son hôtel, à Bruxelles, il fit louer par Virginie une petite maison dans

le faubourg de Schaerbeek, à dix minutes du quartier Léopold où il demeurait, et, de temps à autre, il l'y conduisit. Catherine fut émerveillée des magnificences de la grande ville. Chaque jour elle allait au Parc, au Wauxhall, ou bien elle se promenait à cheval sur le boulevard, et les habitués de ces lieux de réunion de la bonne compagnie ne tardèrent pas à la remarquer. Mais ce fut au Théâtre-Royal qu'elle devait obtenir son plus grand succès. La première fois que le comte l'y mena, elle était habillée d'une robe de satin noir découpée carrément sur la poitrine et qui laissait ses beaux bras nus jusqu'en haut. Des boutons de diamant étincelaient au-dessous de ses oreilles, et, du milieu de ses blonds cheveux relevés sur le front, descendait une longue plume noire qui se tordait sur le sommet de son épaule pour en relever la blancheur. La salle entière se retourna pour admirer, dans le cadre doré de la loge, cette tête suave et sinistre qui ressemblait si fort à quelque portrait de Velasquez. Catherine, cependant, tendant les mains vers la balustrade de velours, promenait des regards surpris autour d'elle, et quand le bondissement

des cuivres détonait à travers les chants de l'orchestre, elle sentait craquer son courage sous les élancements de son cœur. Le comte, tapi au fond de la loge, invisible, assistait à son triomphe. Il se trouva prodigieusement ingénieux, ce soir-là.

Le lendemain tous ses amis firent irruption dans son hôtel. Il avaient guetté l'inconnue à la sortie du théâtre, et ils venaient féliciter l'heureux maître de tant de beautés. Le comte accueillit leurs compliments en homme parfaitement immodeste, mais il ne voulut jamais dire qui était Catherine ni comment il l'avait connue. Cependant il daigna se montrer un peu plus expansif avec deux de ses intimes : — Je me suis abominablement conduit avec cette charmante fille, — leur dit-il. — Je me suis fait passer auprès d'elle pour mon cousin qui habite Constantinople ; j'ai pris son nom de Frédéric et je l'ai affublé, lui, d'une femme légitime en le baptisant de mon nom de Henri. C'est un simple échange de prénoms et de personnes, comme vous voyez. Le pis, c'est que je lui ai promis de l'épouser, et tous les jours, je

patauge dans une mare de prétextes pour reculer le terme fatal.

Les deux confidents partirent d'un éclat de rire si bruyant que le vitrage du salon en trembla. — Cela ne s'est jamais vu! — disait l'un. — C'est de la démence pure! Tu dates de 1750. Tu te crois poudré à blanc, avec un ruban de queue autour du cou, un habit à la française, des bas de soie et une épée à nœuds de rubans. Oh! Henri! tu es un homme incomparable!

— Et que feras-tu, — lui dit l'autre, — quand ta femme reviendra d'Italie avec tes enfants?

— J'avoue, — répondit le comte, et il était sincère, — que je n'y ai jamais songé.

— Admirable! éblouissant! Rien n'y manque, pas même la candeur! Et quel âge a-t-elle?

— Dix-sept ans, — dit le comte avec la plus grande tranquillité.

Ses amis se jetèrent dans ses bras. — C'est complet ! — lui dirent-ils. — On n'est pas plus toqué que toi !

Huit jours plus tard, Catherine, étant retournée au château avec le comte, présida un grand dîner que son amant donnait à ses amis. Elle se trouva gênée en leur présence, quoiqu'ils fussent respectueux. Ils la regardaient avec une sorte de curiosité mêlée de bienveillance. Le plus jeune d'entre eux, beau fils de vingt-cinq ans environ, très-riche et de grande noblesse, lui fit même un doigt de cour ce jour-là, et toutes les fois qu'il la revit. Mais le comte qui le trouvait un peu bêta ne parut même pa s'en émouvoir.

# XI

Il y avait déjà près de cinq mois que Catherine vivait de cette existence à demi désillusionnée, mêlée de distractions, lorsqu'un événement facile à prévoir vint lui causer de nouveaux chagrins. Sa grand'mère lui avait écrit plusieurs fois depuis sa visite pour l'engager à supplier le comte de hâter son mariage. Catherine, lui répondant sous la dictée de son amant, l'entretenait des difficultés toujours renaissantes qui en retardaient la conclusion. Ces échanges de lettres ne se faisaient pas sans amener au château quelques discussions assez vives. — Que diable ! on ne se marie pas pour faire un coup de tête ! — disait le comte. — Tu as ma parole, cela suffit. — Mais ma grand'-

maman s'impatiente, — répondait Catherine. — Elle dit qu'elle ne voudrait pas mourir sans me voir réhabiliter. — Eh bien! je ne lui demande pas de mourir, moi. Qu'elle vive! Dirait-on pas qu'il faut sacrifier la moitié de sa fortune pour satisfaire le caprice d'une vieille femme? Ne me tourmente donc pas ainsi, avec toutes ces niaiseries-là!

Ces discussions finissaient habituellement en bouderies. Mais un jour, — comme les deux amants étaient venus s'installer à Bruxelles, — le comte s'emporta si bien et ménagea si peu Catherine, que la malheureuse enfant, poussée à bout, lui reprocha, dans un accès de colère, d'avoir abusé de son ignorance et le menaça de le quitter. Le comte, exaspéré à son tour, l'en défia, et alors Catherine voulut sortir de sa maison tout de suite. — Et où iras-tu, ma belle enfant? — dit-il railleusement en lui barrant le passage. — Chez ma grand'mère, que vous avez trompée indignement, — répondit Catherine; et elle se levait, en effet, pour s'en aller, lorsque le comte la saisit à bras-le-corps, et ils luttèrent quelque temps ensemble.

Catherine, à la suite de cette lutte où elle ne pouvait avoir l'avantage, eut une attaque de nerfs si atroce, qu'elle fit peur à son amant. Virginie, accourue au bruit, ne savait que faire pour la calmer. On alla chercher un médecin, et il parvint enfin à faire cesser les syncopes qui menaçaient de tuer la malade ; mais il terrifia le comte en lui annonçant que Catherine était enceinte de quatre mois.

Quand le médecin fut parti, le comte, se jetant aux pieds de Catherine, lui demanda pardon de sa violence en lui promettant de ne plus jamais la contrarier. Puis il se désola tout le long du jour auprès de son lit. Catherine, à demi consolée, ne comprenait rien à sa douleur. — Autrefois, — lui disait-elle, — ma grossesse, même supposée, pouvait seule empêcher notre séparation, selon vous. Pourquoi vous désespérez-vous, aujourd'hui qu'elle est réelle ?

— Eh ! — dit le comte en saisissant le prétexte au vol, — ne vois-tu donc pas que notre mariage se trouve retardé de six ou sept mois?

Je ne puis te conduire à l'autel avec une taille qui montrera à tout le monde que nous avons pris les devants sur les sacrements. C'est ce nouveau retard qui me chagrine! Au surplus, — ajouta-t-il en faisant un brusque retour sur lui-même, — tout est peut-être pour le mieux. Mes affaires seront certainement terminées à l'époque de tes couches...

— Eh bien, mon bon ami, — répondit la candide Catherine, — s'il en est ainsi, ne vous désolez donc pas.

## XII

A partir du jour où le comte sut exploiter si habilement la grossesse de Catherine, il devint soudain rêveur, préoccupé, et le plus habituellement, il répondait tout de travers aux interrogations de sa maîtresse. On eût dit qu'il souffrait de ne pouvoir épancher une vive contrariété. Ses emportements d'amour d'autrefois le reprenaient encore, mais par intervalles, capricieusement, et se terminaient habituellement en accès de misanthropie. Souvent aussi, irritable, il cherchait tout à coup dispute à Catherine et prenait un plaisir farouche à la faire pleurer.

Le malheureux n'avait en effet que trop de

sujets d'inquiétudes. Depuis quelque temps, les lettres qu'il recevait de sa femme lui donnaient de tristes nouvelles sur la santé de ses enfants. Sa fille surtout dépérissait, et la comtesse de Goyck, voyant qu'elle ne retirait aucun soulagement du climat de la Sicile, suppliait son mari de lui permettre de revenir auprès de lui. Le comte ne pouvait repousser cette prière. Malgré ses vices, il avait pour sa femme une certaine déférence. Il aimait aussi beaucoup sa petite Marguerite qui avait de fort beaux yeux. Mais leur retour subit, en ce moment, le gênait, à cause de Catherine.

— Je vais être obligé de rester bien souvent chez moi, — se disait-il. — Cette maladie peut devenir grave. Le diable soit des maladies !

La comtesse de Goyck revint donc à Bruxelles. Son mari était allé à Nice, à sa rencontre, disant à Catherine stupéfaite que ses affaires l'obligeaient à s'absenter pendant quinze jours. Quand il fut de retour et qu'il eut installé sa femme dans son hôtel, il espéra que la science aurait enfin raison du mal caché qui pâlissait les joues

de son enfant. Il se trompait. Il se vit donc forcé de négliger un peu sa maîtresse, et d'inventer toutes sortes de mensonges quand elle l'interrogeait sur l'emploi de son temps. S'il l'avait moins aimée, il l'aurait renvoyée dans son château, où la comtesse de Goyck ne mettait jamais les pieds. Mais il ne pouvait se priver de la voir. Et puis enfin son état exigeait des soins qu'on ne trouve qu'à la ville. — Je vais passer un hiver bien agréable ! — se disait le comte en supputant sur ses doigts le nombre de ses ennuis : — une enfant malade, une femme désolée, une maîtresse soupçonneuse, grosse d'ailleurs à pleine ceinture ! et pour perspective, un bambin dont je n'avais nul besoin, et qui va compliquer les choses d'une façon abominable. Ah ! tout n'est pas roses dans ma vie !

On conçoit maintenant les motifs du changement que Catherine observait, avec une terreur croissante, dans le caractère et les habitudes du comte de Goyck. Elle n'était déjà plus alors cette enfant que nous avons vue si soumise et si inexpérimentée. Secrètement attristée par une existence qui froissait ses goûts modestes,

elle réfléchissait beaucoup, depuis quelque temps, et observait patiemment, avec l'idée d'en tirer profit, tout ce qui se passait autour d'elle. La fréquentation du comte, de ses amis, de Virginie surtout, avait rapidement mûri son esprit trop candide. En six mois, elle en apprit long avec eux sur les mystères de la vie sociale, et sa grossesse même ne contribua pas peu à lui faire envisager le monde sous un point de vue très-nouveau pour elle et fort sérieux. Il ne fut donc pas possible au comte de Goyck de la tromper sur ses préoccupations, ses absences et ce je ne sais quoi de survenu qui modifie extérieurement l'homme le moins pénétrable. Mais comme elle ne savait à quelles causes attribuer ce changement extraordinaire, elle en créait de chimériques, et triste, méfiante, le cœur ulcéré, d'autant plus attachée alors à son amant qu'il semblait se détacher d'elle, elle souffrait sans se plaindre, et, avec cette ténacité d'esprit toute flamande qu'elle tenait de sa mère, elle guettait une occasion pour découvrir la vérité.

Un jour, c'était un vendredi, — et l'observance religieuse de ce jour est très-rigoureuse-

ment suivie dans toute la Belgique, — le comte, que Catherine avait à peine vu depuis le commencement de la semaine, vint chez elle au moment où elle finissait de dîner. Dès son entrée dans la salle à manger, elle devina qu'il allait lui chercher querelle. En effet, dégageant de son cou les bras de sa maîtresse qui lui reprochait doucement de l'abandonner, il se mit à humer l'air, puis il lui dit d'une voix désagréable : — Cela sent le gibier ici. As-tu donc mangé du gibier ?

— Quelle question ! — fit Catherine. Elle eût pu lui répondre que son médecin le lui avait ordonné, parce qu'elle était souvent prise de défaillances, mais elle aima mieux étouffer la dispute naissante dans un baiser.

— On doit faire maigre aujourd'hui, — dit le comte en se reculant. — Tu le sais bien.

Catherine haussa les épaules.

— On a de la religion, ou on n'en a pas, — ajouta le comte.

A ces mots Catherine indignée lui lança un regard de mépris. Comme si elle eût voulu parler, elle tendit le bras devant elle, et elle resta là, les yeux cloués sur les yeux de cet homme qui l'avait séduite, et maintenant l'accusait de manquer de religion.

Le comte fit un soubresaut en rencontrant ce regard tranchant comme un glaive, et, sa conscience troublant sa pensée, il crut y voir un reproche de trahison. — Elle sait tout, — se dit-il. Et, tremblant, bégayant, affreusement pâle : — Qu'as-tu ? — lui dit-il. — Que penses-tu ? que veux-tu dire ? — Et il voulut suivre Catherine dans sa chambre pour l'interroger, mais elle s'enferma à double tour et refusa de lui répondre.

Quand il fut parti, Catherine se demanda longuement d'où pouvait provenir sa terreur. Elle réunit dans sa mémoire les prétextes qu'il avait inventés pour retarder indéfiniment leur mariage, ses absences répétées dont il ne savait pas lui rendre compte, sa tristesse, sa mauvaise humeur, les querelles qu'il lui cherchait

souvent, pour des motifs puérils, comme ce soir même, et le soupçon qui la tourmentait depuis longtemps s'accentua soudain dans son esprit. — Certainement, il me cache quelque chose, — se dit-elle. Alors elle appela Virginie qui avait su gagner sa confiance à force de flatteries, et elle lui fit part de ses doutes. Mais la Picarde prit ironiquement sa confidence et lui répondit des contes en l'air. — Cette fille doit me tromper, — se dit aussitôt Catherine, — c'est lui qui la paye, elle est de connivence avec lui. Elle la renvoya donc et passa toute la nuit à réfléchir. — Il veut partir, — se disait elle. — Il veut m'abandonner pour se marier sans doute avec une autre? — A cette idée, elle sentit combien elle l'aimait encore, et malgré la rage qui lui dévorait le cœur, elle se mit à pleurer

## XIII

Catherine ne demanda conseil à personne et se détermina à agir sans perdre de temps. Dès que le jour parut, elle s'habilla seule, couvrit son visage d'un voile et sortit de sa maison sans être vue de Virginie. Son amant lui avait dit qu'il demeurait rue d'Egmont; en face les jardins du palais du roi. Elle entra donc dans la ville par la porte de Schaerbeek, et, pendant qu'elle suivait les boulevards de l'Observatoire et du Régent, elle se demandait pour quelle raison il l'avait toujours dissuadée d'aller le voir. Arrivée à la porte des Palais, elle ressortit de la ville, et, dix pas plus loin,

elle se trouva devant un grand hôtel peint en blanc dont tous les volets étaient fermés. — C'est là, — dit-elle, et elle sonna.

Au bout de quelques instants, le portier vint ouvrir en homme qui avait perdu l'habitude de se hâter, et Catherine passa devant lui en lui jetant le nom du comte Frédéric ; mais elle s'arrêta soudain en entendant ces mots : — M. le comte est à Constantinople depuis deux ans.

— Ne vous trompez-vous pas ? — dit-elle au portier. — Je demande le comte Frédéric de Goyck.

— Oui, Madame, j'entends fort bien. Et j'ai l'honneur de vous répondre qu'il est à Constantinople.

— Mais je l'ai vu chez moi hier soir, — répondit-elle.

— Hier, Madame ? ce n'est pas possible. Du moins... cela m'étonne beaucoup.

Catherine sortit de la maison sans ajouter une parole. Il n'est donc pas Frédéric ? — se disait-elle. — Qui est-il donc ? — Et elle voulut sonner de nouveau pour demander d'autres explications. La pensée qu'elle allait faire une imprudence la retint, et, comme si elle eût été stupide de terreur, elle se traîna vers le boulevard et se laissa tomber sur un banc.

La malheureuse enfant n'avait jamais éprouvé de sa vie une angoisse aussi cruelle. Elle se sentait seule au monde, sur le point de devenir mère, entourée d'embûches, et le seul être dont elle pouvait attendre du secours était précisément celui qui la trahissait. L'énigme qu'elle cherchait à deviner était absolument incompréhensible. — Il ne m'a cependant pas donné une fausse adresse, — disait-elle,— car ce portier connaît bien son nom ; mais pourquoi cache-t-il sa présence en Belgique à ses propres serviteurs ?

Tout à coup un trait de lumière traversa son esprit. — Ce portier s'est trompé. C'est son cousin Henri qui est à Constantinople ; il me l'a

dit plus de vingt fois. — Et elle se levait, et elle marchait à grands pas vers la maison, quand un nouveau soupçon l'arrêta : — Pourquoi m'a-t-il donné l'adresse de son cousin et non la sienne? — se dit-elle. — Mon Dieu! que signifie tout cela? — Et elle sentit des larmes brûlantes s'amonceler dans ses yeux.

Elle se trouvait alors de l'autre côté du fossé du boulevard, à l'angle de la rue du Luxembourg, et elle allait au hasard, à pas lents, lorsqu'un tilbury, qui venait bon train à sa droite, lui frôla l'épaule de la roue, et elle poussa un grand cri. — Gare! — fit la voix du maître qui tenait les brides. Catherine s'était jetée sous une porte cochère. — Mais gare donc! — fit la même voix, et soudain le cheval se mit à piaffer, en avançant sur elle et levant les naseaux pour entrer sous la porte. — Ah çà, ma belle, voulez-vous que je vous écrase?—Catherine se sauva dans la cour à toutes jambes, et en se retournant, elle vit, dressé sur les coussins du tilbury, un grand jeune homme, le chapeau sur le nez, levant les mains sous son menton en tirant les brides de son cheval. Elle le

reconnut aussitôt. C'était le baron Childebert Théodule Cyrille de Busterback, le même qui lui faisait les yeux doux et que son amant appelait un grand bêta.

En une minute il sauta à terre, et se courba affectueusement pour lui prendre les deux mains. On eût dit qu'il voulait se mettre à ses pieds, tant il s'inclinait devant elle. — Quoi, belle dame, — lui disait-il, — vous faites à votre indigne serviteur la grâce de le venir voir, et il s'acharne à vous écraser? Je me serais battu de chagrin si j'avais eu le malheur de vous faire périr. Mais vous n'avez pas de mal, n'est-ce pas? Permettez donc que je vous offre le bras pour monter. Nous ne pouvons causer devant ces faquins de domestiques. — Et tout en se dandinant sur ses longues jambes, il l'entraîna vers l'escalier.

— Celui-là me dira tout, si je sais m'y prendre, car il m'aime, — pensa Catherine. — Et, bénissant le hasard qui l'avait si bien servie, elle suivit docilement le baron, qui lui débitait des fadeurs.

Quand il l'eut fait entrer dans une sorte de boudoir encombré de fouets, de cravaches, de mors et de fers de chevaux, de trompes de chasse, de colliers de chiens, de fusils, de bois de cerfs, de caisses de cigares, le tout pittoresquement disposé le long des murs, autour d'un arbre généalogique démesuré, qui remontait à je ne sais quel duc de Lotharingie, elle le regarda quelque temps en silence, ne sachant comment débuter. Le baron était très-grand et très-maigre, sans moustaches ni favoris, pâle et blond, avec un long nez mollasse, un menton en talon de sabot, des yeux de poisson cuit, une raie au beau milieu de la tête, et deux touffes de cheveux ramenés sur les tempes en accroche-cœur. Toujours vêtu à la dernière mode de Londres, il portait ce jour-là un grand col à pointes, qui lui sciait les oreilles, un gilet court, un habit à manches longues, des pantalons collants à carreaux, d'où jaillissaient des pieds énormes, chaussés de lourds brodequins, et des gants de peau rouge, qui faisaient de gros plis sur ses doigts. Comme il était assez embarrassé de sa taille, il se tenait habituellement un peu voûté, le cou dans les épaules,

saluant tout d'une pièce et bégayant parfois dans ses moments d'expansion. Enfin il affectait de prononcer les *a* comme des *e*, — on n'avait jamais su pour quel motif, — et il disait nécessairement *médéme* pour *madame*, mon *éme* pour mon *âme*, ma *flème* pour ma *flamme*, ce qui faisait affirmer au comte de Goyck qu'il devait avoir un palais d'argent.

— Je sais bien pourquoi vous venez me voir, petit masque, — dit-il à Catherine en la faisant asseoir sur un fauteuil couvert en peau de cheval. — Ce n'est pas pour mes beaux yeux, malheureusement. Notre ami nous a fait des noirceurs. Il est coutumier du fait. Ah! c'est un homme terrible! Et vous voulez épancher votre cher petit cœur de poulet dans le cœur d'un être sensible. Soyez calme. Je ne le dirai pas, et je vous donnerai de bons conseils. Voyons, contez-moi tout ça. — Et il approcha son fauteuil de celui de Catherine pour lui prendre les deux mains.

Catherine dégagea ses mains, et levant vers le baron sa face pâle, bouleversée par la dou-

leur : — Comment s'appelle-t-il ? — lui dit-elle.

— Ah ! fichtre ! — dit le baron en se dressant sur ses jambes de cigogne. — En sommes-nous donc déjà là ?

— Comment s'appelle-t-il ? — répéta Catherine. — Je vous en supplie, dites-le-moi !

— Mais, sacré chien ! si je parle, vous allez horriblement me compromettre.

— Non. Je ne vous trahirai pas.

Le baron Childebert hésita, toussa, tira ses manchettes, ramena ses cheveux en avant, se balança sur ses gros pieds, puis : — Ma foi, non ! tant pis. De Goyck est brutal en diable. Il m'a déjà menacé dix fois de me casser les reins.

Catherine, voyant qu'il hésitait, l'implora avec une bouche et des yeux si persuasifs qu'elle le fit trembler comme une grande perche, du haut en bas. Jamais elle ne lui avait paru si belle ! Ses cheveux mal attachés des-

cendaient le long de ses joues avec un laisser-aller adorable. Ses petites mains, si potelées et si blanches, se tendaient vers lui, en frémissant, pour l'implorer. Elle pleurait en même temps, et on voyait se gonfler sa poitrine sous son corsage. Comme elle était enveloppée jusqu'aux pieds dans son manteau de velours, on ne pouvait soupçonner sa grossesse. Cependant elle avait un certain air imposant qui acheva de fasciner le descendant des ducs de Lotharingie.

— Est-elle gentille ! — disait-il tout haut. — Est-elle agréable ! Mais regardez-vous donc au miroir, ma sirène. Il devrait être défendu de charmer les gens comme ça. — Puis il revint à elle avec un petit air de mystère : — Si vous vouliez vous montrer reconnaissante ! J'ai mon château de Busterback, dans le Limbourg ; c'est bien le diable s'il viendrait jamais nous chercher jusque-là ! Vous devez être rancunière, hein ? — reprit-il. — Moi aussi. Et, au fait, nous avons raison. Cet animal-là abuse un peu trop de la permission de tromper les femmes et de se moquer de ses amis !

— Il m'a donc trompée ! — s'écria Catherine avec un accent déchirant.

— Mais... un peu. Voyons, — reprit-il, en s'asseyant, — je ne vous fais pas de conditions ; puis-je compter cependant sur un soupçon de gratitude ?

— Oh ! je vous bénirai toute ma vie ! — dit la pauvre Catherine qui ne voyait qu'une chose dans ses paroles : la vérité !

— Eh bien... votre infâme séducteur s'appelle Henri.

— Henri quoi ?

— Henri de Goyck, parbleu !

— Alors, qu'est-ce que c'est que Frédéric ?

— C'est son cousin. Il a changé de prénom avec lui.

— Pourquoi ?

— Oh ! comme vous allez vite en affaires, ma belle amie.

— Mon Dieu ! — disait Catherine en se tordant les mains. — Je ne saurai donc rien ! Où demeure-t-il ? — reprit-elle.

— Qui ?

— Henri... celui que vous nommez un infâme.

Le baron fit la moue : — Ne le savez-vous pas ? Il demeure rue Joseph II, n° 12, à vingt pas d'ici.

— Qui donc alors demeure rue d'Egmont ?

— Eh ! c'est Frédéric. Quel sacré imbroglio ! — fit le baron.

Catherine baissait la tête. Ses tempes battaient avec force. Ses oreilles tintaient. Elle n'osait plus chercher à penser.

— Consolez-vous, consolez-vous, — disait le bon Théodule en tapotant ses mains blanches.

— Il paraît que vous l'aimez beaucoup, ce diable d'homme ?

— Je ne sais plus.

— Ah ! c'est charmant, d'honneur ! elle ne sait plus ! Allons, si vous me promettez d'être bien sage, je vais tout vous dire. Mais vous me garderez le secret ?

— Oui.

— Eh bien, vous allez voir comme c'est ingénieusement arrangé. Il y a deux comtes de Goyck : Frédéric et Henri. Henri est votre amant, et Frédéric est un brave célibataire qui habite Constantinople, sous prétexte qu'on ne sait faire l'amour que dans la ville des sultans. Maintenant, Henri, pour toucher votre cœur, s'est métamorphosé en Frédéric, parce qu'il est marié.

— Marié ! — cria Catherine en se renversant sur son siége. Et, se sentant devenir folle, elle saisit son front à deux mains.

— Et de plus, père de deux enfants.

Catherine se leva subitement, puis, comme si un coup violent l'eût abattue, elle se laissa tomber sur son fauteuil en disant : — Marié !

— Ah ! mon Dieu, oui, tout simplement, — continua le baron d'un air bonhomme. — Sa femme vient d'arriver d'Italie avec sa petite fille qui est bien malade. Elle y était depuis un an ! — Et, comme Catherine ne disait rien : — C'est un peu embêtant pour vous, je le conçois, — ajouta-t-il. — Il vous avait promis de vous épouser, n'est-ce pas ? Il est si drôle ! Mais qu'avez-vous donc ?

Catherine ne l'entendait plus. Elle glissa sur son siége, et, les jambes repliées sous elle, elle s'évanouit aux pieds du baron.

Celui-ci cria, jura, sonna, et lorsque Catherine ouvrit les yeux, elle se trouva dans ses bras. Son corsage était à moitié délacé, et un groom chaussé de grandes bottes lui faisait respirer des sels.

Pendant un quart d'heure, elle ne desserra pas les dents. Assise sur un fauteuil, devant la fenêtre ouverte, elle passait machinalement ses mains sur ses tempes baignées de sueur. Une seule idée, comme un marteau, lui battait la tête.

— Ah çà, ma belle amie, — lui dit le baron d'un air un peu déconfit, quand il eut renvoyé son domestique, — vous avez triché avec moi, car vous ne m'avez pas dit que vous êtes enceinte?

Catherine ne répondit rien. Elle se leva, rattacha ses cheveux, laça son corsage, serra son manteau sur ses épaules, et calme, froide, impassible, elle sortit de la chambre et descendit l'escalier. — Pas de bêtises au moins, — disait le baron en se jetant sur la rampe à plat ventre. — Ne trahissez pas votre ami. — Catherine était déjà sur le boulevard, et tout le monde se retournait pour la regarder. Arrivée au coin de la rue Joseph II, elle s'arrêta et respira profondément. Puis, toujours du même pas tranquille, le voile baissé, les mains serrées

sur sa ceinture, pâle, mais sans pleurer, elle entra dans la rue, et, quand elle fut devant le numéro 12, elle étendit la main et heurta rudement à la porte.

## XIV

Lorsqu'elle eut été introduite dans un salon du premier étage, — pendant que le valet de pied allait prévenir son maître qu'une dame inconnue demandait à lui parler, — Catherine s'assit devant une table, le voile baissé et regardant la fenêtre. Le cœur lui battait, et un horrible frisson secouait ses membres. Enfin un bruit de pas retentit dans le couloir, puis la porte cria sur ses gonds, les pas foulèrent le tapis du salon, se rapprochant d'elle, et aussitôt cette voix railleuse qu'elle connaissait bien, s'éleva pour commencer un compliment banal.

Tant que le comte parla, Catherine se tint

immobile. Mais, lorsqu'elle ne l'entendit plus, elle se leva, puis se tournant tout d'une pièce, elle fit un pas en avant, et découvrit sa face pâle et ses yeux rouges en écartant brusquement son voile.

Le comte, à cette vue, ne put retenir un cri d'effroi. Mais, se dominant lui-même, il tendit les deux mains à Catherine en lui disant : — Vous ici? — Elle repoussa ses mains d'un geste, et, s'enveloppant dans son manteau : — Je sais tout, — lui dit-elle.

— Quoi, tout? — fit le comte en pâlissant.

— Vous n'êtes pas Frédéric. Vous êtes Henri. Vous m'avez menti. Vous êtes marié. Vous avez deux enfants, et votre femme est ici, avec eux.

C'étaient autant de coups de massue qui tombaient sur la tête du comte. Les yeux, la pose, la voix de la petite Catherine révélaient une terrible fureur. — De par le diable! — lui dit-il avec égarement, — ne criez pas aussi fort!

— Que m'importe qu'on m'entende! — ré-

pondit-elle en secouant le bras en l'air et marchant sur lui.

— Laisse-moi te parler, au moins, — bégayait-il. — Je ne pouvais te posséder qu'en te trompant. Mais je ne te quitterai jamais ; je suis un honnête homme...

Il fut interrompu par un éclat de rire.

— Un honnête homme, vraiment ! qui s'abaisse jusqu'au mensonge pour séduire une malheureuse orpheline ! Un honnête homme !...

— Mais ce sera toujours comme si j'étais ton mari, — répétait-il. — Ma femme est vieille, et d'ailleurs je ne l'ai jamais aimée.

— Misérable lâche ! Il renie tout, jusqu'à sa femme !

— Catherine ! — dit soudain le comte en se jetant à ses pieds, — je t'en supplie, calme-toi. Je ne suis pas seul dans ma maison ; que vont penser de tout ce bruit mes domestiques ?

Elle le repoussa avec dégoût : — Et tu es aussi un gentilhomme, n'est-ce pas? Du moins tu t'en vantais devant ma grand'mère. Et tu le prouves, car en ce moment tu ne penses même pas à mon supplice. Parce que tu ne triches pas au jeu, que tu ne voles pas les montres dans les poches, que tu ne guettes pas les passants, la nuit, sous les arbres des grandes routes, tout le monde te respecte en Belgique, et moi, je dois faire sans doute comme tout le monde? Va ; il n'y a pas un honneur pour les choses d'argent, et un autre honneur pour les choses du cœur. Il y a L'HONNEUR! et tu ne le connais pas, car tu as pris un faux nom pour escroquer le cœur d'une femme.

— Comment, escroquer? — s'écria le comte en se relevant et courant vers une large caisse à secret. — Crois-tu donc que je veux te laisser dans la misère? — Et, revenant à elle, il lui mit dans les mains des rouleaux d'or.

Il ne s'attendait pas à ce qu'allait faire Catherine. Choquant les rouleaux entre ses mains, elle les brisait, puis répandait au loin, perfide-

ment, les pièces d'or sous les meubles ; et c'était par la chambre un grand bruit musical, presque joyeux, qui faisait un étrange contraste avec l'éclat des voix et le foulement des pas.

Le comte crut qu'il n'avait pas offert assez d'argent à Catherine. Alors il retourna à la caisse, prit une liasse de billets de banque, et, s'approchant de la jeune fille irritée, il les lui donna en souriant d'un méchant sourire ! Mais, en grinçant des dents, elle les déchira tous ensemble et les lui jeta à la face.

C'en était trop pour le comte de Goyck. Il leva les bras sur sa maîtresse qui le regardait avec défi, et alors ils restèrent un moment face à face : lui, furieux, la dominant de sa grande taille et de son geste ; elle, se dressant sur les pieds pour se hausser à son niveau. Enfin, le comte laissa retomber son bras sans même effleurer l'épaule de Catherine. Puis, parlant d'une voix concentrée : — Pourquoi m'insultes-tu ? — lui dit-il. — Pourquoi me traites-tu comme un laquais, lorsque je ne veux que ton

bien, que je cherche à te faire oublier mes torts, que je veux les réparer tous?

Catherine allait s'écrier, mais le comte se jeta soudain sur elle et lui mit la main sur la bouche. On entendait en ce moment le frôlement d'une robe de soie dans le corridor, avec des voix d'enfant joyeuses, et tous les deux alors, les sourcils contractés, ils écoutèrent. Enfin, les bruits de la robe et des voix s'éloignant, le comte poussa un grand soupir. Presque aussitôt retentit le roulement d'une voiture qui sortait au pas de la cour.

Catherine, accablée, était allée tomber sur un divan, sanglotant et vaincue par le sentiment profond de son impuissance. Quant au comte, il se traînait sur les genoux et sur les mains pour ramasser çà et là les pièces d'or, en surveillant toujours sa maîtresse du coin de l'œil. — Vit-on jamais un si atroce caractère! — grommelait-il. — Et suis-je assez bête et ridicule!

— Hélas! — disait Catherine en essuyant ses

yeux, — autrefois j'étais une jeune fille pure, et, quoique abandonnée par ma mère, je pouvais espérer trouver dans la vie quelque bonheur. Mes compagnes m'aimaient; mes maîtresses m'estimaient; on me citait comme un modèle de bonne conduite. A l'église, en me prosternant devant Dieu, je n'avais à m'accuser que d'une tristesse légitime, et l'avenir m'apparaissait comme un temps de repos où la considération devait adoucir mes peines. Maintenant, pour avoir écouté les paroles dorées d'un fourbe, me voilà plus avilie que les courtisanes, car je suis tombée de plus haut. Pauvres créatures que le monde soufflette de ses mépris, quelle que soit la cause qui vous ait jeté la face dans la boue, dites-moi comment on désapprend à rougir, comment on se fait un visage souriant pendant que la conscience saigne, comment on peut enfin soutenir les regards de son enfant. Désormais, avec vous, on me montrera au doigt par la ville!...

— Eh! non, sotte! — interrompit le comte en s'allongeant pour fourrer son bras sous un meuble. — Tu vivras absolument comme par

le passé. Tu retourneras au château. Toutes les semaines j'irai te voir...

— Me voir ! — s'écria Catherine en bondissant sur ses pieds. — Mais tu ne comprends donc pas que maintenant je te déteste ! Menteur, misérable menteur à deux visages, plus hideux à mes yeux qu'un vampire, entends-moi bien. Si Dieu daigne exaucer ma prière, puisse-t-il t'accabler de tous les maux que tu m'as fait connaître ! Que ton honneur soit perdu, ta considération morte, ton repos à jamais détruit ! Que tes enfants, au lieu d'être la consolation de ta vieillesse, deviennent son tourment le plus cruel ! Alors, quand ta fortune sera dissipée, ta santé ruinée, que les rides flétriront ton visage, rappelle-toi l'orpheline que tu as fait tomber dans tes piéges, et apprends enfin, par expérience, ce qu'il en coûte de tout perdre en un jour. Folle que je suis de pleurer encore ! Je t'aimais cependant ! Tu ne me reverras plus !

— Ah çà, mille tonnerres ! — hurla le comte en s'asseyant sur ses talons, — auriez-vous fait quelque héritage depuis hier ? Votre mère s'est-

elle enfin montrée sur l'horizon comme une comète? On ne subsiste pas de l'air du temps en Belgique.

Catherine releva la tête : — Je mendierai, s'il le faut, en tenant mon enfant par la main.

— Oh! ma petite amie, — dit le comte en s'approchant de Catherine et s'arrêtant devant elle, les mains dans les poches, — si vous le prenez sur ce ton, je vous préviens que vous ne viendrez pas à bout de votre serviteur. Je suis très-bon, moi, et très-généreux; mais il ne faut pas qu'on m'échauffe les oreilles. Je vous ai trompée, cela est vrai, en vous promettant de vous épouser, et cela serait à recommencer, je l'avoue, je vous tromperais encore. Votre beauté était mon excuse, et d'ailleurs vous ne perdiez pas grand'chose à quitter, pour me suivre, le couvent où on vous élevait par charité. Maintenant, malgré vos méchancetés, je veux bien vous confesser que je vous aime toujours. J'aurai, comme autrefois, bien soin de vous. Nous vivrons ensemble absolument comme si nous étions mariés, et je

continuerai à vous donner de beaux bijoux et de belles toilettes. Mais, si vous parlez encore de rompre avec moi, j'en fais mon grand serment sur la grande bête de l'Apocalypse, je vous prends au mot, et je vous laisse croupir dans la misère, vous et votre enfant!

— L'argent! toujours l'argent! — murmurait Catherine en tordant ses mains. — Avec l'argent, il croit tout effacer, et il pense tout dompter, grâce à l'argent! — Et la face pâle, dans les plis de son voile noir, avec ses lèvres frémissantes, ses yeux brûlants, et ses blonds cheveux qui traînaient sur ses joues, elle restait là à le regarder d'un air de défi, malheureuse de chercher en vain le moyen de lui faire du mal.

— Dieu! que tu m'amuses quand tu es furieuse! — fit soudain le comte en s'approchant pour lui caresser le menton. Mais elle le repoussa violemment, et alors, il se mit à rire et à la railler, l'appelant mauvaise tête, petit démon, la froissant dans sa haine par sa familiarité et son insolite bonne humeur. Puis il l'en-

gagea à rentrer chez elle et à se mettre au lit pour se calmer, lui disant qu'il irait la voir dans quelques jours, quand elle serait devenue raisonnable. Puis, continuant à la maîtriser, il ouvrit la porte, sonna et ordonna à son valet de chambre d'aller chercher une voiture, et, quand la voiture fut rangée devant le perron, prenant par la main la jeune fille indignée, il l'accompagna, toujours en riant et en pasquinant, la soutint malgré elle, sous les deux coudes, pour lui faire gravir le marchepied, et enfin, au moment où le cocher fouettait ses chevaux : — Adieu, chère Madame, — lui dit-il devant ses domestiques, — à bientôt ! — et il lui envoya sur le bout des doigts un long baiser.

## XV

Le même soir, écrasée par tant d'émotions, Catherine s'était endormie auprès du feu. Une lampe coiffée de son abat-jour éclairait sa chambre, posée sur une table ronde où quelques pièces de la layette qu'elle faisait elle-même pour son enfant, débordaient d'une corbeille. Tenant un petit bonnet dans ses mains, avec des ciseaux, elle appuyait sa tête brûlante sur le dossier de son fauteuil, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et le comte de Goyck, entrant sans être annoncé, l'éveilla en sursaut par un grand éclat de rire.

— C'est moi, —dit-il en posant son chapeau sur une table, — mon Dieu, oui, c'est moi, en

personne. — Puis il s'assit en face d'elle, et se renversant en arrière, les jambes croisées, il se mit à la regarder d'un air tranquille.

Catherine était stupéfaite. Jamais elle ne se serait attendue à rencontrer autant d'aplomb dans le vice, et elle se demandait à quelle extrémité cet homme voulait donc la pousser, puisqu'il venait de lui-même la braver en face. Pour lui, légèrement souriant, comme si rien de grave n'était survenu entre lui et sa maîtresse, il semblait enchanté d'être sorti de sa fausse position, et sans doute il se disait : — Maintenant enfin, je n'aurai plus besoin de mentir.

Cependant, prenant les pincettes, il se mit à tisonner le feu, sonna, demanda du bois à Virginie, puis, tisonnant toujours : — Ah! tu voulais être comtesse! — dit-il à Catherine. — Ça n'est pas bête, pour une orpheline de couvent.

Catherine ne répondait rien, et, tourmentant ses ciseaux dans ses mains, le regardait tou-

jours avec stupeur. — Folle que tu es ! — reprit-il. — Tu t'imagines, comme toutes les petites filles, que le mariage est une grande boîte bien rembourrée de satin, au fond de laquelle est brodé en perles fines ce merle blanc qu'on appelle le bonheur. Tu ne te trompes que du tout au tout. Parce que les femmes mariées prennent le droit de se donner des airs de pimbêches, leur existence n'en est pas moins insipide. Songe donc à ce que c'est que de tenir les comptes d'un ménage, de surveiller les domestiques, de régler la dépense, de recevoir des êtres ennuyeux dans un grand salon bien froid et de leur rendre des visites. Sans compter les enfants à élever, dont on doit diriger l'éducation, qu'il faut soigner quand ils sont malades, et ils le sont toujours ! je le sais par expérience. Et lorsque le mari est un volage, comme moi, lorsqu'il a horreur de son intérieur, qu'il n'aime que le fruit défendu, l'imprévu, l'indépendance, comme moi encore, que devient la malheureuse femme ? Elle n'a plus que l'église pour distraction et une vieillesse pleine de regrets pour perspective. Va, tu ne connais pas ton bonheur. Tu es adorée par un homme riche, très-

bon enfant et qui ne tient pas à l'argent. Tu es jeune, tu es belle, tu es libre. Tu peux, si tu le veux et quand tu le veux, m'envoyer paître aux cinq cent mille diables, et te consoler avec de jeunes idiots comme Busterback. Tu as le droit de voyager, d'aller, de venir et de faire les farces les plus salées, sans que personne t'en demande compte. Tu peux encore porter des toilettes excentriques, donner des fêtes transcendantales, te mettre du rouge sur les joues, avec des mouches. Que sais-je ! montrer ta jambe quand tu passes les ruisseaux, te faire suivre dans la rue par une meute de king's-Charles. N'est-ce rien, tout cela? Et, si tu es seulement un peu raisonnable, si tu mets de côté, à trente ans, tu n'as plus besoin de personne, et alors, comme tu es toujours belle, ta maison devient le rendez-vous de la meilleure compagnie. Les étrangers de distinction se font mener chez toi, heureux de mettre à tes pieds leurs hommages. Ah ! être fille ! et une belle fille ! et blonde ! et avoir dix-huit ans ! et rester libre ! Mais c'est le rêve de tous les êtres intelligents ! Et tu es tout cela ! et tu et plains !

— Catherine n'entendait pas un seul mot de l'étrange tirade que lui débitait le comte de Goyck. Affaissée sur elle-même et les yeux fixes, elle demeurait immobile, absorbée par une pensée qui lui perçait le cerveau comme une vrille. Enfin, quand il ne parla plus, elle desserra les dents : — Voleur de nom ! — lui dit-elle.

— C'est drôle ! — répondit le comte. — Tu m'appelles toujours voleur, et cependant je t'aime bien.

— Va-t'en d'ici ! — reprit-elle, — ou demain j'irai tout dire à ta femme.

— Ah ! ma femme ! ma femme ! pour l'amour de Dieu, laisse-la tranquille ! M'assassineras-tu tous les jours avec ce mot-là !

— Mon enfant est un bâtard, va-t'en ! — répéta Catherine, et elle lui montra la porte.

— J'aime mieux t'embrasser, vrai ! — fit le comte.

— Va-t'en ! — dit encore Catherine, et elle se leva.

Mais le comte ouvrit les bras pour la prendre. Alors elle fit en arrière un bond rapide, repoussa la table, et sautant sur ses ciseaux, elle le menaça de l'en frapper, s'il la touchait. — C'est à mourir de rire ! — disait-il, et, toujours en badinant, il cherchait à la saisir. Tout à coup Catherine exaspérée fondit sur lui. — Va-t'en ! mais va-t'en donc, bandit ! — lui criait-elle. Elle ne se connaissait plus. Elle lui meurtrissait le visage avec ses deux poings. Enfin, elle parvint à le pousser contre la porte, et là, comme les lèvres de son amant effleuraient sa joue, elle lui perça le bras avec ses ciseaux, par deux fois.

Virginie était accourue au bruit. Elle fit sortir le comte de la chambre, et Catherine poussa le verrou. — Je reviendrai demain ! — lui cria le comte, qui riait toujours, malgré sa blessure. — Alors je te tuerai certainement demain ! — répondit Catherine.

## XVI

Il revint, en effet, le lendemain, portant son bras en écharpe, toujours souriant; mais il trouva Catherine bien changée. Une nuit sans sommeil, passée debout, à méditer douloureusement sur le sombre avenir qu'elle entrevoyait, avait abattu sa colère, et, si un reste de courage ne l'eût soutenue, elle se serait abandonnée elle-même, demandant pitié à celui dont la vue lui faisait horreur.

Le comte fut effrayé, tant les traces de sa douleur étaient énergiquement imprimées sur son visage. — Qu'as-tu? — lui dit-il. — Qu'as-tu fait? — Il pensait qu'elle s'était empoisonnée.

— Je n'ai rien de plus qu'hier, — répondit-elle.

— Mais tu as l'air d'une morte.

— Je le suis, en effet... pour vous. — Et, comme il voulait l'interrompre : — Écoutez, — reprit-elle en se soulevant sur son fauteuil, — ma résolution est prise. — Vous ne me verrez jamais. Dès demain, je quitterai Bruxelles. Vous m'avez fait tout le mal qu'on pouvait me faire. Vous m'avez pris mon repos, mon honneur. A cause de vous, ma vie sera, jusqu'à la fin, empoisonnée. Forcée de vous haïr, après vous avoir sacrifié l'estime des autres et surtout la mienne, après vous avoir... aimé. — Ici ses larmes coulèrent, mais elle continua. — Je vais, toute jeune encore et seule, expier dans la retraite la faute irréparable d'avoir cru en vous. Pour vous autres, en effet, je le vois maintenant, l'amour n'est qu'un passe-temps, et pour nous, il est tout, ou du moins, il emporte tout avec lui, de sorte que, sans lui, nous sommes comme des corps sans âme. Mais je m'efforcerai de l'oublier. La seule chose que je vous demande, c'est de ne

pas abandonner votre enfant. Il ne doit pas souffrir de mon imprudence.

— Jamais! — s'écria le comte, plus ému qu'il n'aurait voulu le laisser voir. — Je ne veux pas que tu me quittes. Tu n'as pas de motifs sérieux pour me quitter. Tu sais maintenant que je suis marié; cela ne me change ni en diable ni en singe. D'ailleurs, ma femme a cinquante ans, et elle est dévote! Que deviendrais-tu, sans moi? Moi, d'abord, je t'aime toujours, et je ne peux me passer de toi. Où est-ce que je trouverais une maîtresse aussi gentille? Tiens, vas habiter mon château. Dès demain j'irai t'y rejoindre.

— Non, — dit Catherine. — C'est plus fort que moi : je ne peux plus vous revoir.

— Alors, — fit le comte, — deviens ce que tu pourras. Je ne me soucie plus de toi ni de ton mioche.

— Prenez garde! — répondit Catherine, dont la colère se rallumait. — Si vous m'y forcez, je vous obligerai à vous conduire avec honneur.

– Allons donc ! On ne m'oblige à rien du tout, moi. Tu ignores, ma chère amie, qu'en Belgique la recherche de la paternité est interdite.

— Et que me fait, à moi, la recherche de la paternité ! Nierez-vous que vous m'avez enlevée de mon couvent? que vous avez juré de m'épouser devant ma grand'mère? Et quand je vous ferai venir devant un tribunal, que direz-vous si on vous interroge au sujet de notre enfant ?

— Tiens ! — s'écria le comte exaspéré, — laisse-moi tranquille ! Tu m'agaces avec ton tribunal. Est-ce que cela existe pour nous, le tribunal? Le tribunal ! — reprit-il en levant les épaules avec mépris, — quelle bêtise ! Voyons, finissons-en tous les deux. Tu m'en as assez dit depuis hier. Tu t'es assez vengée. Tu m'as insulté, bafoué, humilié ; sans compter tes coups de ciseaux qui me brûlent encore. Maintenant je ne veux plus de tout cela. C'est oui ou non. Tu vas retourner au château avec moi, ou bien...

— Ou bien ? — fit Catherine menaçante.

— Est-ce que tu t'imagines, — reprit le

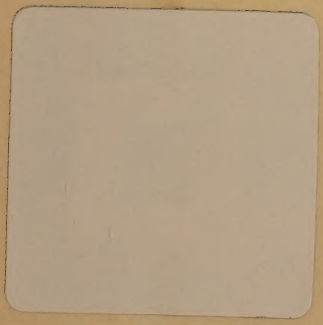
comte sur un ton plus haut, — que tu me feras la loi? Mais a-t-on jamais vu cette péronnelle! Obéis sur-le-champ, ou, par les cornes du démon! je saurai bien te soumettre!

— Eh bien! essayez-le! — dit Catherine.

Le comte enfonça son chapeau jusque sur ses yeux. — Oui! — reprit-il, — un jour, et avant peu de temps, tu m'écriras pour me supplier de te pardonner tes extravagances. — Et il se dirigea vers la porte, puis il revint : — Tu te traîneras à mes genoux, et je t'y laisserai. Oh! les femmes! les femmes! — dit-il encore, — on les croit bonnes, lorsqu'elles sont belles! mais elles n'ont pas plus de cœur que les pavés! Ingrate! — ajouta-t-il en lui montrant le poing, — toi pour qui j'ai fait des folies! adieu. Je ne suis plus rien pour toi maintenant.

FIN DU PREMIER VOLUME ET DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.



GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01653 2752

92-B27118

*EN VENTE*

## A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU

---

**Les Amours de village**, par Madame Victorine Rostand. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3 fr.

**Chansons de Gustave Nadaud**. 3e édition, augmentée de quarante-cinq chansons nouvelles. 1 vol. grand in-18 jésus..... 3 fr. 50

**Contes pour les jours de pluie**, par Edouard Plouvier, précédés d'une préface de George Sand. 2e édition. 1 vol. grand in-18 jésus, orné d'une jolie vignette..... 3 fr.

**Une Existence orageuse**, par Paul Chasteau, préface par M. Alfred Driou. 1 vol. grand in-18 jésus..... 2 fr.

**Les Hommes de lettres**, par MM. Edmond et Jules de Goncourt. 1 vol. grand in-18 jésus..... 3 fr.

**Iambes et poëmes**, par Auguste Barbier. 11e édition, revue et corrigée, 1 vol. gr. in-18 jésus..... 3 fr. 50

**Lettres de mademoiselle Aïssé** à madame Calandrini. 5e édition, revue et annotée par M. Ravenel, conservateur de la Bibliothèque impériale, avec une Notice par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 vol. grand in-18 jésus, orné de 2 beaux portraits. 3 fr.

**Madame Hilaire**, par Madame Louise Vallory. 3e édition. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 2 fr.

**Mémoires de madame la marquise de La Rochejaquelein**, précédés de son Éloge funèbre prononcé par Mgr l'évêque de Poitiers. Nouvelle édition ornée d'un portrait, d'un fac-simile et d'une carte. 2 vol. grand in-18 jésus, illustrés de jolies vignettes dessinées par Andrieux..... 5 fr.

**Nouvelles et Chroniques**, par Alexis de Valon. 1 vol. grand in-18 jésus..... 3 fr.

**Paris aventureux**, par Mané, avec une dédicace à *Marguerite Rigolboche*. 1 vol. grand in-18 jésus..... 3 fr.

**Récits d'un chasseur**, par Ivan Tourguénef, traduits par Henri Delaveau. 2e édition, 1 beau vol. grand in-18 jésus, illustré de jolies vignettes dessinées par Godefroy Durand..... 4 fr.

**Thérèse**, *Histoire d'hier*, par Ernest Daudet. 1 vol. grand in-18 jésus..... 2 fr.

**La Vie de garçon**, Souvenirs anecdotiques d'un chroniqueur parisien, par Henry d'Audigier. 1 vol. grand in-18 jésus..... 2 fr.

**Une Voiture de Masques**. Légendes du XIXe siècle, par Edmond et Jules de Goncourt. 1 vol. grand in-18 jésus..... 3 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7